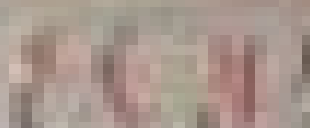




CLAUDE VÉLA

**VOUS DEVEZ
PAYER...**


ÉDITIONS
L'ANGE BLEU
11, rue Jacob - PARIS

Notre nouveau petit feuilleton

Peut-on rêver terre plus enchanteresse que ces paysages luxuriants des environs d'Alger la Blanche ? Les maisons se reflètent dans les eaux profondes de la Méditerranée. Le romancier Claude Vêla, dont nous publierons prochainement l'une des dernières œuvres, « **VOUS DEVEZ PAYER...** », n'a pas résisté à l'attrait de ce cadre merveilleux. L'héroïne de son récit, Soline, est une jeune fille courageuse, pleine d'ardeur au travail, faisant toujours bonne mine à mauvais jeu. Son unique souci est de protéger contre l'adversité sa mère et son jeune neveu dont elle est l'unique soutien. Son cœur généreux est prêt aux plus grands sacrifices. Elle ira jusqu'à renoncer à son bonheur, et à sa liberté pour procurer aux siens, le bien-être et le luxe auxquels les vicissitudes de l'existence les avaient soustraits.

Si l'œuvre de Claude Vêla magnifie toute la délicatesse dont est capable un cœur de jeune fille, l'auteur a fait aussi une large part au romanesque et aux situations les plus gaies. « **VOUS DEVEZ PAYER...** » se lit d'une traite, tant son action est mouvementée.

Amies lectrices, chers lecteurs, vous suivrez avec impatience notre nouveau feuilleton qui, chaque jour, vous apportera quelques pages du beau roman de Soline... »

FEUILLETON DE LA SENTINELLE

Vous devez payer...
CLAUDE VELA

I

— Attrape, Riri, attrape !

L'interpellé – Maurice Boissière, jeune avocat au barreau d'Alger, physique insignifiant, intelligence moyenne et cœur d'or – saisit au vol le ballon que lui lançait de toute l'ardeur de ses cinq ans, son petit ami Phil, et l'envoya se perdre en chandelle dans les hautes ténèbres du hall.

Ce fut une explosion de cris joyeux, de rires sans fin, auxquels se mêlaient les aboiements d'un grand chien loup, dont le poil presque noir, les yeux flamboyants et les crocs redoutables lui avaient valu le nom d'Eblis. (« Eblis » nom donné à l'ange infernal.)

— Encore, Riri, encore !

De la salle à manger dont la porte était ouverte, une voix inquiète et tendre s'éleva :

— Vous allez casser la lanterne que Soline a eu tant de peine à arranger !

— Oh ! madame, protesta Maurice, douter ainsi de mon adresse, quelle injure !

Et le ballon exécuta une nouvelle et savante trajectoire.

— A toi, Eblis !

La bête intelligente relança du bout du museau le ballon, avant même qu'il eût touché terre.

Mais une autre voix – mâle et volontairement bourrue – interrompit de nouveau le jeu passionnant.

— Au lit clampin !

— Parrain, supplia l'enfant, encore une minute, une toute petite minute !

Déjà Maurice enlevait le bambin dans ses bras et le campait sur son épaule.

— Il faut obéir sans discuter, lança-t-il gaiement, répétant une maxime favorite du colonel de Journac qui venait de rappeler l'heure aux deux amis.

Et, l'un portant l'autre, suivis du chien, ils entrèrent dans la salle à manger.

M. de Journac, soldat de vieille race, conservait après la soixantaine, la svelte élégance de sa jeunesse. Son fin profil se détachait nettement sur le rectangle de nuit que découpait la fenêtre ouverte près du fauteuil où il lisait. Il tourna la tête vers l'amusant trio, et M^{me} Mazeuil, sa sœur, qui tricotait à côté de lui, laissant tomber son ouvrage sur ses genoux, releva

son visage aux traits délicats. Tous deux enveloppèrent d'un regard fervent le petit garçon crânement perché sur l'épaule de son grand camarade.

— Maurice, vous gâtez trop cet enfant ! gronda le colonel.

— Mon ami, plaida M^{me} Mareuil, Phil aime tant Maurice ; il est si heureux de le voir...

Mais Phil gigotait sur son perchoir.

— Tatie, Tatie chérie, je suis plus grand que toi !

Il y eut un bruit léger de papiers déplacés, d'objets menus qu'on range. Dans un coin de la vaste pièce, près d'une petite table éclairée par une lampe voilée d'or, une jeune fille était assise. A l'exclamation de l'enfant, elle répondit d'une voix harmonieuse et pleine :

— Tu es grand Phil, et moi une toute petite Tatie ! Maintenant, assez joué, au dodo, mon chéri.

Et, se levant, elle apparut en pleine lumière.

De taille moyenne, mais si parfaitement proportionnée qu'elle semblait grande, Soline Mazeuil, la Tatie chérie du petit Phil, avait vingt-deux ans. La grâce souple de ses moindres gestes, le charme de sa voix, la gaieté de son sourire, faisaient d'elle une radieuse incarnation de la jeunesse. Était-elle jolie ? A cette question, tout le monde, sans hésiter, eût répondu « oui ». Puis, après un examen attentif, on aurait sans doute noté le nez impertinent, fort peu académique, mais si spirituel ! la bouche trop grande, mais si rouge ! le teint trop pâle, mais si pur ! Seulement, les splendides yeux noirs rayonnaient une vie intérieure intense, passionnée, les cheveux courts, rejetés en arrière, découvraient un front incomparable, se massaient sur la nuque en boucles sombres, et les dents illuminaient un sourire inoubliable de grâce, de bonté, de douceur malicieuse.

Phil ne voyait pas tout cela, mais ce qu'il savait bien, c'est que sa tante était pour lui « la plus belle », sans se douter qu'il lui ressemblait d'une manière frappante.

Puisque Tatie avait parlé, il ne songea pas à protester et, docile, se laissa poser à terre par son compagnon.

— Oui, Tatie, répondit-il sagement. Mais Riri viendra aussi, dis, tu lui permettras ?

— Tu abuses de la complaisance de Maurice, mon chéri, dit Madame Mazeuil.

— Mais non, madame, protesta le jeune homme. Je suis, au contraire, très flatté d'être admis au petit coucher !

— Vous voyez, bonne maman, Riri est très flatté, répliqua fièrement l'enfant.

— Oui, oui bougonna le colonel, mais avec vos bavardages, l'heure passe. Un petit chien dormirait depuis longtemps ! Regarde Eblis : il te donne le bon exemple, lui ; et, pourtant, il est plus vieux que toi !

Un sourire vite réprimé glissa sur toutes les lèvres : c'était l'innocente manie de M. de Journac, grand chasseur et célibataire endurci, de vouloir appliquer aux enfants et aux chiens les mêmes méthodes d'hygiène, voire de « dressage », comme il disait volontiers.

Soline se pencha vers l'enfant.

— Dis bonsoir, mon chéri et viens vite.

Le petit garçon tendit son front où dansaient deux boucles emmêlées.

— Bonsoir, bonne maman, bonsoir parrain...

Puis il s'accroupit près du chien, roulé en boule, le nez dans les pattes, et, lui passant tendrement ses petits bras autour du cou, il mit un baiser sur le frais museau.

— Bonsoir, Eblis ! Fais un bon dodo, mon Eblis, n'oublie pas de venir me réveiller demain, dis ?

Cette fois, Soline dut intervenir, car le chien s'était dressé, répondant par de grands coups de langue aux caresses de son petit maître, et les effusions menaçaient de s'éterniser.

— Philippe !

Lorsque Tatïe disait « Philippe ! » c'était tout à lait sérieux... D'un bond, l'enfant rejoignit la jeune fille et s'empara de sa main ; puis, se tournant vers Maurice !

— Tu viens, Riri ?

Quand Philippe, revêtu de son pyjama rose, eut récité sa prière et envoyé comme chaque soir, un baiser au portrait de ses parents, morts trois ans auparavant, emportés par les fièvres, aux colonies, quand l'ordre et le calme furent parfaits dans la petite chambre blanche où tout était gai et joli comme l'avait voulu Soline, alors parut sur le seuil, soulevant d'une main la portière, Moukdar, dit Nounou-Mouk, sénégalais.

Moukdar, grand diable du plus beau noir, avait vu naître le petit Phil, là-bas, très loin, au Sénégal, où il était domestique chez Jacques Mazeuil, ingénieur agronome, frère de Soline. Il s'était attaché passionnément à l'enfant dont la gentillesse était irrésistible, et, peu à peu, remplaçant la

jeune mère dans les mille soins à donner au bébé, il avait mérité le surnom de Nounou-Mouk, et le gardait encore.

Puis la fièvre avait terrassé en quelques jours ; le jeune couple, et Moukdar, voulant à tout prix sauver l'enfant qu'il adorait, avait tout quitté, son pays, ses parents, ses amis... Emportant le petit Phil comme un avare son trésor, il était arrivé à Alger, précédé d'une dépêche laconique annonçant à M^{me} Mazeuil l'affreuse nouvelle de ce double deuil. Elevant l'enfant dans ses deux mains, il était tombé à genoux devant la pauvre femme.

— Garde-moi ! avait-il supplié, garde-moi... Moi mourir, si plus voir mon Lilou !

Et Moukdar, dit Nounou-Mouk, était resté... Et Nounou-Mouk, comme chaque soir, venait veiller sur le sommeil de son Lilou...

Soline fit signe à Maurice ; tous deux embrassèrent Philippe dont les yeux se fermaient, et s'éloignèrent à pas feutrés, tandis que le nègre, ayant baisé avec dévotion la menotte fraîche qui reposait sur le drap, assis à la turque au pied du lit, commençait sa faction.

* * *

En quittant la chambre du petit garçon, Soline demanda :

— Avez-vous un moment à me donner, mon cher Maurice ? J'aurais besoin de quelques renseignements.

— Tout ce que vous voudrez, ma petite amie !

— Eh bien ! allons dans le studio, nous serons plus tranquilles.

Soline ouvrit une porte, tourna un commutateur, et les jeunes gens se trouvèrent dans une petite salle qui aspirait l'air du large par une grande fenêtre sur la baie d'Alger. Des nattes aux murs et sur le sol, des meubles légers, de style mauresque, un divan bas, des coussins, quelques aquarelles, deux cruches de cuivre ciselé où baignait du jasmin, une étagère chargée de livres, meublaient la pièce avec un goût exquis.

Maurice s'installa sur le divan et demanda, en tirant son étui à cigarettes :

— Vous permettez ?

— Comme vous êtes protocolaire ! taquina Soline. On ne croirait pas, à vous entendre, que, depuis quinze ans, nous avons partagé jeux, distractions, peines, joies, et même de brèves disputes !

— Cela ne donne pas le droit d'être grossier, ma chère ! riposta Maurice qui ne perdait jamais une occasion de protester par son attitude

contre le sans-gêne et le laisser-aller de sa génération.

Il tira de sa cigarette une longue bouffée et murmura :

— On est joliment bien chez vous...

— Sans reproche, mon vieux camarade, vous vous faites pourtant rare, dit Soline en riant...

— Oh ! supplia le jeune avocat, ne me maltraitez pas ! Si vous saviez tout ce que j'ai à faire !

— Non ?

— Voilà qui est flatteur ! Eh bien ! puisque vous avez une si piètre opinion de ma valeur, vous ne saurez rien !

Se carrant parmi les coussins, Maurice prit un air boudeur et fuma avec énergie.

— Mon cher ami, protesta Soline, je n'ai jamais douté de votre valeur, de votre éloquence, ni de la brillante carrière à laquelle vous êtes destiné. Seulement, avouez que, jusqu'ici...

Maurice sauta sur ses pieds, esquissa un rapide fox-trot, et vint s'incliner devant la jeune fille.

— Jusqu'ici, petite Minerve, je fus un être parfaitement inutile. Mais j'en ai assez des thés, dancings, club, etc. Maintenant, qu'aviez-vous à me dire ? Nous parlerons de mes projets tout à l'heure, voulez-vous ?

La jeune fille se leva et, se dirigeant vers un angle du studio, elle déplaça un paravent léger derrière lequel apparut un petit bureau supportant une machine à écrire et une pile de feuillets dactylographiés.

— Je viens de copier deux thèses de droit, dit-elle, dont les manuscrits sont de vrais grimoires. Je crains d'avoir mis des bêtises, et j'ai recours à vos lumières avant de les rendre à leurs auteurs.

Maurice prit les feuilles et vérifia les passages indiquée par Soline.

— Vous vous calomniez, petite amie, il n'y a pas une faute. D'ailleurs, vous vous êtes très vite familiarisée avec la langue de Perrin Dandin ! Justement, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer à ce sujet.

Le visage de Soline se tendit d'attente anxieuse.

— Dites vite, dites vite !

— Eh bien ! Linette, l'illustrissime maître Larbois-Mauclair, le plus célèbre avocat de notre barreau, vient de me prendre pour secrétaire. Et, comme sa dactylographe ne lui suffit plus, je lui ai persuadé qu'il était inutile d'en engager une deuxième, et qu'il valait beaucoup mieux venir, confier tous les travaux importants.

Les grands yeux de la jeune fille s'irradient de joie ; elle saisit les deux mains de Maurice et les secoua de toutes ses forces.

— Vous êtes un cher vieux frère, s'écria-t-elle, et je vous aime de tout mon cœur !

Maurice rayonnait.

— Là, là, calmez-vous, fillette, dit-il en prenant un ton paternel d'un comique irrésistible. Et promettez-moi de ne pas vous surmener... Je trouve pâlotte, et bien mince...

— Oh ! répondit Soline avec insouciance, l'été brûlant que nous avons eu, ce n'est pas surprenant. Et avec la fenêtre ouverte, nous n'avons pas souffert aux Deux-Moulins, comme ici même !

Soline secoua ses boucles avec impatience.

— Vous m'ennuyez !

Maurice rit légèrement.

— Il y a dix ans, ma chère, nous en serions venus aux mains ! Mais aujourd'hui, nous allons tacher de garder notre sang-froid et de raisonner en grandes personnes.

Il avança deux fauteuils, près de la fenêtre, puis, d'une voix suave :

— Voulez-vous vous asseoir, mademoiselle, et me faire la grâce de m'écouter, puis de me répondre posément ?

En effet, la villa « Magnolia », habitée par la famille Mazeuil, et lui appartenant, était située à l'ouest de Notre-Dame d'Afrique, dans l'arc de cercle nettement dessiné par la pointe Pescade. Construite sur le roc, elle surplombait la mer, et l'on y respirait à pleins poumons la brise marine. A cette heure tardive, le vent était tombé, mais une fraîcheur bienfaisante montait des flots endormis qui caressaient paresseusement les galets de l'étroite plage, dans un frisson de soie. Soline et Maurice, nés tous deux sur ce rivage qu'ils quittaient à peine pour de courtes vacances, enveloppèrent d'un même regard d'amour l'horizon nocturne de ce soir d'octobre, paré de somptueux velours et d'innombrables pierreries.

Maurice fredonna :

« Mon pays, mon beau pays !

Soline sourit dans l'ombre.

— Vous avez tellement peur qu'on vous taxe de sensiblerie que vous tenez un refrain prêt pour toutes les circonstances !

Le jeune homme fit volte-face et, entraînant Soline par le bras, la plaça en pleine lumière.

— Vous, vous avez tellement peur qu'on s'occupe de votre santé que vous détournez la conversation avec une astuce remarquable !

— Vous m'ennuyez !

Maurice rit légèrement,

— Il y a dix ans, ma chère, nous en serions venus aux mains ! Mais aujourd'hui, nous allons tacher de garder notre sang-froid et de raisonner en grandes personnes.

Il avança deux fauteuils, près de la fenêtre, puis, d'une voix suave :

— Voulez-vous vous asseoir, mademoiselle, et me faire la grâce de m'écouter, puis de me répondre posément ?

— Oh ! Maurice, s'écria Soline, vous êtes à gifler !

Le jeune homme reprit son ton d'habituelle bonhomie :

— Voyons, Soline, en toute franchise, combien avez-vous fait d'heures de travail, la semaine passée ?

La réponse fut prompte :

— Ni plus ni moins qu'à l'ordinaire !

— Ah ! c'est vous qui êtes à gifler, cette fois !

La jeune fille posa la main sur le bras de son compagnon.

— Voyons, mon ami, pourquoi nous chamailler ainsi ? Je sais bien que votre affection pour moi vous dicte vos paroles ; mais pouvons-nous

changer la situation ? Empêchez-vous la vie d'être de plus, en plus difficile ? Vous le savez, Maurice, maman n'a d'autres revenus que sa pension de veuve de commandant, les rentes bien minces de sa très modeste dot, et la location de notre seconde villa – quand nous trouvons un locataire !

Malheureusement, « les Mouettes » sont inhabitées depuis deux saisons... Et moi je ne puis chercher à Alger une « bonne situation », une situation qui me retiendrait au dehors huit ou neuf heures par jour. La santé de ma mère demande trop de ménagements. Philippe la fatigue ; il faut veiller au ménage, car Moukdar, malgré son zèle, ne peut suffire à tout ; il faut élever notre petit ; il faut être chef de famille et gagner tout de même de l'argent, sans quitter le foyer ! Grâce à Dieu qui ne m'abandonne pas, grâce à vous, grâce aux copies que vous me procurez, je ne chôme guère. Puis, il y a les historiettes, les romans d'aventure qu'on me prend dans les journaux d'enfants ; et, maintenant, je puis viser plus haut, puisque la « collection l'Eglantine », dont la réputation est établie depuis plus de cinquante ans, disent les prospectus, – va publier mon premier « vrai » roman.

— Soline, je sais tout cela, je le sais trop, hélas ! Mais, de toute mon affection fraternelle, je vous supplie de vous ménager. Puisque, maintenant, vous aurez, chez maître Larbois-Mauclair, un travail régulier, et, je vous le promets, bien rémunéré, donnez-moi votre parole d'écourter vos trop longues veillées...

— Maurice, plaïda la jeune fille, il faut tant d'argent ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez imaginer ce que c'est...

— Non, répondit pensivement le jeune homme, je ne sais pas, moi... Et c'est tant pis ! Quand je vois votre énergie, votre vaillance, votre labeur acharné, et ce sourire qui n'abandonne jamais vos lèvres, à côté de ma jeunesse oisive d'enfant riche et gâté, je me méprise...

— Vous avez tort, mon ami... Vous n'êtes point gâté, puisque vous éprouvez le besoin de travailler sérieusement ! Et vous n'êtes pas égoïste, puisque vous cherchez sans cesse à rendre service à vos amis. Et, maintenant, ajouta la jeune fille en se levant, descendons, car petite mère et parrain doivent nous attendre avec impatience.

* * *

Les jeunes gens se retrouvèrent dans le hall orné de plantes vertes masquant les coins, et d'armes très belles disposées en panoplies sur les

murs. Il y avait, en particulier, une remarquable collection de poignards rapportés par le commandant Mazeuil – tué à la Marne – de ses nombreuses campagnes ou missions coloniales. De toutes tailles et de toutes formes, grossiers ou délicats, parfois enrichis d'arabesques irréelles, de filigrane arachnéen, et même de pierres fines, ils venaient de Tunis ou de Fez, de Pékin et d'Hanoï, de Saigon, de Yokohama, de Constantinople et de Damas, de Tombouctou et de Tananarive.

Plus d'un antiquaire, plus d'un riche amateur était venu offrir à M^{me} Mazeuil un prix élevé de cette collection ; mais elle éconduisait les solliciteurs, ne voulant à aucun prix se séparer de ces souvenirs dont chacun lui rappelait une étape de la glorieuse carrière de son mari.

Le jeune avocat s'arrêta devant la panoplie et murmura :

— En ai-je fait des rêves aventureux, devant ces poignards ! Vous rappelez-vous nos émerveillements, Linette, quand votre père nous contait l'histoire de chacun d'eux ?

— C'était le beau temps des années sans soucis, soupira la jeune fille ; puis, reprenant son courageux sourire, elle souleva une tenture algérienne et précéda son compagnon dans la salle à manger.

M^{me} Mazeuil tricotait toujours, et le colonel lisait le journal à haute voix. Il s'interrompit en voyant entrer les jeunes gens.

— Eh bien ! mes petits, s'écria-t-il, il vous en a fallu du temps pour coucher ce moutard !

Soline se mit à rire.

— Nous causions « affaires », Maurice et moi, car Philippe dort depuis longtemps, mon parrain.

— Et, naturellement, Moukdar le garde ! Comme si un gamin de cinq ans devait avoir de pareilles habitudes !

— Vous savez combien Phil est nerveux, répondit la jeune fille ; il a des cauchemars, de brusques réveils, et le docteur m'a recommandé d'éviter toute frayeur. Avec Nounou-Mouk, je suis tranquille.

La voix sérieuse et ferme de Soline en imposait toujours au vieux soldat ; pourtant, il murmura :

— Les petits chiens...

— Justement, mon ami, riposta M^{me} Mazeuil, les petits chiens dorment dans les pattes leur mère !

Pour faire diversion, Maurice demanda au colonel :

— Y a-t-il des nouvelles sensationnelles dans l'« Appel », ce soir ?

— Sensationnelles, tout juste ! répondit M. de Journac, heureux de trouver un auditoire. Ecouter plutôt !

Et il lut :

« Parmi les passagers arrivéé aujourd'hui de Marseille par le « Timgad », nous signalons Mister James Oswald Knighton, le milliardaire américain bien connu. Master J.O. Knighton, qui veut, croyons-nous, jeter les bases d'une nouvelle compagnie maritime, doit faire un assez long séjour dans notre blanche cité. Nul n'a oublié les dons splendides de Mr Knighton à nos œuvres. De tout cœur, nous souhaitons la bienvenue à ce grand ami de la France. »

— Parrain, s'écria Soline, vous allez pouvoir solliciter ce Mécène pour vos comités, et organiser, cet hiver, des fêtes magnifiques !

— Tu crois, demanda vivement le colonel, dont les yeux brillaient d'espérance.

— Mais oui ! En tout cas, il ne vous en coûtera qu'une visite pour tenter la chance.

— Attendez, ce n'est pas fini, dit le colonel, en reprenant son journal. Voici maintenant le programme des conférences du Cercle d'Etudes. Cela t'intéresse, Soline, toi, une fidèle du Cercle ! Le président m'en a parlé récemment, mais il attendait encore quelques réponses... Voyons... Quatre conférences par mois... Novembre : La Danse à travers les âges, par M. Rimbert...

Peuh !

Décembre : Les Hallucinations collectives, par le professeur Payré. C'est déjà mieux. Janvier : Pangermanisme d'après-guerre, par le commandant Chéret. Très bien. Février : Fétichisme et religion, par François Charnay. Tiens, mais je connais ce nom-là ! Charnay... Charnay... Ah ! j'y suis ! Tu sais bien, ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur, ce petit sous-officier qui retrouva au-delà de Zinder, au Niger, les survivants de l'expédition Morlay-Farwood.

— Oui, répondit M^{me} Mazeuil, je me rappelle fort bien, c'était l'année où mon pauvre Charles se trouvait à Tombouctou. Ai-je assez tremblé, en pensant que le même sort l'attendait peut-être !

— Quelle est donc cette histoire ? demanda Maurice ; nous étions si petits alors... Tout ce que je sais, c'est que François Charnay fut, pendant la guerre, un de nos grands as de l'aviation.

— Oui, dit le colonel ; mais de cette aventure, j’ai oublié les détails. La guerre a balayé tant de choses dans nos mémoires... Je sais que l’expédition franco-américaine Morlay-Farwood avait pour but de découvrir, ou de prospecter je ne sais quoi, au Niger... Un fiasco ! Morlay est mort de fièvre, de soif, d’épuisement ; Farwood, plus robuste, et un guide, ont pu se traîner encore ; on les a retrouvés, demi-morts. C’est François Charnay qui les a sauvés... Tout cela est bien loin !

M. de Journac se leva sur ces derniers mots.

— L’heure passe, dit-il, je vais rentrer !

— Permettez-moi de vous raccompagner en auto, mon colonel, proposa Maurice.

— Non, non, mon petit, vous êtes trop aimable !

— Je vous en prie... ne me privez pas de cette promenade... Nous suivrons le boulevard Front-de-Mer !...

— Allons, je me laisse tenter !

Le colonel inclina sa haute taille et embrassa sa sœur et sa nièce.

— A bientôt, sans doute, dit-il.

Le jeune avocat remercia M^{me} Mazeuil du dîner intime auquel elle l’avait convié, prit congé à son tour, et les deux femmes se retrouvèrent seules.

— Il faut aller vous reposer, maman, dit Solide ; ce soir, vous avez eu un peu de fatigue, avec nos habitués du jeudi !

— Et toi, ma chérie, demanda M^{me} Mazeuil en roulant son tricot, tu ne vas pas veiller encore ?

— Ne vous inquiétez pas, mère, répondit évasivement Soline en ramassant les papiers qu’elle avait laissés sur sa petite table. Je vais relever Moukdar de sa faction !

Elle tendit sa joue à sa mère.

— Bonsoir, maman, bonne nuit !

Après avoir congédié Moukdar et s’être assurée que Philippe donnait paisiblement, Soline souleva la portière qui séparait sa chambre de celle de l’enfant ; elle s’installa à son bureau, en face de la fenêtre ouverte, prit un manuscrit dans un tiroir, relut les dernière-pages, réfléchit un moment. Dévissant son stylo, et penchant son front grave, elle se mit à écrire... Son écriture droite et nette couvrait rapidement les feuilles blanches.

Autour d’elle, les tentures claires, les meubles simples, mettaient une jeune harmonie ; mais Soline ignorait les rêveries oisives, et sa plume

courait, poussée par le souci du lendemain, peuplant le silence de son glissement léger, tandis que la mer, au pied des rochers, berçait en sourdine la veillée laborieuse...

II

Un coup de sonnette strident retentit à la grille de la villa « Magnolia » et secoua la torpeur qui pesait sur elle en cette chaude après-midi d'octobre. Dans la chambre où elle sommeillait, M^{me} Mazeuil sursauta sur sa chaise longue, en portant la main à son cœur, si fragile... Soline, elle, était déjà partie à Alger rendre ses copies, en prendre d'autres, et faire de nombreuses emplettes. Moukdar quitta à regret sa cuisine fraîche où il frottait languissamment l'argenterie, pour aller ouvrir. Et Philippe, arraché à ses jeux tranquilles, saisit Eblis par le collier pour l'empêcher de bondir sur le visiteur quand Moukdar l'introduirait dans le hall.

— Paix, Eblis, paix ! dit le nègre en passant. Toi garder petit maître, toi pas suivre Moukdar !

Le chien s'immobilisa ; mais le poil hérissé, les muscles tendus sous la peau, prêts à se déclencher comme des ressorts, les babines retroussées sur les crocs, trahissaient la fureur de la bête.

Un second coup de sonnette ébranla l'atmosphère. Moukdar, indigné, ralentit son allure.

« Toi bien pressé, grogna-t-il, toi apprendre patience ! »

Le chien gronda. Une petite voix s'éleva au fond du hall :

— Dépêche-toi, Nounou-Mouk, dépêche-toi... ; je ne peux plus tenir Eblis !

Il n'en fallut pas davantage. Moukdar ouvrit la porte, descendit d'un bond le perron, et traversa en courant le petit jardin qui séparait la villa de la route et était ombragé d'un superbe magnolia.

Derrière la grille, près d'une automobile arrêtée, se tenait un homme de haute taille, large d'épaules, puissamment musclé, paraissant doué d'une force herculéenne. Il portait quarante ans à peine, mais ses cheveux étaient presque blancs... Les traits forts, la mâchoire carrée, le menton proéminent, les grands yeux clairs, le teint jadis rosé, maintenant recuit, des blonds exposés à toutes les intempéries, composaient un type américain des plus purs. Type accusé encore par le costume impeccable et impersonnel à la fois, où l'on devinait le visiteur parfaitement à l'aise, et par son allure assurée où ne manquait même pas la pointe de sans-gêne caractéristique.

— Je pense que j’attends ! prononça l’inconnu avec un tort accent d’outre-Atlantique, en voyant le nègre qui ne daigna pas répondre et ouvrit la grille en silence.

— Je demande M^{me} Mazeuil, continua le visiteur en tendant une carte de visite.

Le nègre prit la carte et enveloppa l’Américain d’un regard soupçonneux.

— Quoi moi dire ?

— J’ai besoin de regarder le cottage, précisa l’étranger.

— Le... ? reprit Moukdar sans comprendre. L’Américain s’impatia :

— La maison... l’autre maison... Allez... vite !

Cette fois, Moukdar saisit. Un éclair de joie, vite éteint, traversa ses yeux. Un locataire ? La « pitite m’zielle » n’aurait plus besoin de passer tant d’heures penchée sur sa machine. Y avait bon : le Sénégalais s’humanisa ; indiquant d’un geste aimable un banc sous le magnolia :

— Toi attendre là, missié, pitite minoute. Pas dans maison : chien michant !

Et il disparut.

Quelques instants après, il revenait faisant signe à l’Américain de le suivre. Dans le hall, Philippe, une main posée sur la tête du chien, regardait anxieusement le visiteur qui excitait si fort la fureur d’Eblis ; car la bête tremblait de rage contenue, et il fallait l’influence toute puissante du petit garçon pour l’empêcher de sauter à la gorge du nouveau venu.

Moukdar prit un malin plaisir à souligner le fait :

— Ti vois, missié, chien michant, firoce !

Mais l’Américain n’y prit pas garde. Il ne voyait ni, l’enfant, ni la bête comme fasciné, il marcha droit à la panoplie de poignards du commandant Mazeuil, son visage flegmatique empreint soudain d’une profonde admiration.

« Splendide, réellement, murmura-t-il. J’achète ! »

Moukdar eut un large rire muet qui découvrit ses dents aiguës.

— Pas à vendre ! répondit-il.

Le visiteur le toisa sans troubler la gaieté du nègre : Mouk en avait vu d’autres ! Ouvrant une porte, il dit seulement :

— Entre, missié.

L’Américain se découvrit sur le seuil et pénétra dans le salon où l’attendait M^{me} Mazeuil.

Celle-ci tenait encore à la main le fin bristol où elle lisait et relisait depuis quelques minutes, avec une stupeur grandissante, le nom prestigieux prononcé la veille par M. de Journac :

James-Oswild Knighton ».

Elle se leva pour accueillir le visiteur.

— S'il vous plaît, madame, excusez-moi, commença celui-ci, de venir ainsi sans être « introduit » par un ami. Mais je n'ai pas d'amis ici. Et je suis pressé.

M^{me} Mazeuil réprima un sourire.

— Vous êtes tout excusé, monsieur, répondit-elle. Veuillez seulement me dire le but de votre visite.

— Hello ! je suis content ! je pense que vous comprenez ! Voilà. J'arrive pour... business... Je veux une maison. Toute seule, près de la mer. Je vais au... comment vous dites ? au... Comité d'hivernage, « yes »... On me donne l'adresse ici. Et je viens. Je veux voir la maison. Si elle est « all right », j'achète. Je paye cher. Tout de suite. Voilà.

— Je regrette, monsieur, dit M^{me} Mazeuil dont le visage s'était tour à tour éclairé puis assombri pendant le speech de M. Knighton ; mais la villa des Mouettes n'est pas à vendre, et... dans ces conditions...

Mais J.O. Knighton avait déjà examiné le salon et sa propriétaire : son opinion était faite. La robe de deuil de M^{me} Mazeuil, conservée avec un soin extrême, atteignait les dernières limites de l'usure ; des tentures des fenêtres, de la soie brochée des meubles Louis XVI, du tapis d'Aubusson, il ne restait guère que la trame, et l'Américain, ayant mis un prix sur chaque objet et sentant contre sa poitrine le portefeuille bourré de bank-notes, éprouvait une confiance illimitée dans la réalisation de ses désirs. Aussi la réponse de M^{me} Mazeuil le surprit-elle, sans qu'il en laissât rien paraître. Déroutants, ces Français ! On n'était pas ébloui, subjugué par ses offres ? Il réfléchit un instant, puis reprit :

— Je veux voir quand même, s'il vous plaît, madame.

M^{me} Mazeuil appuya sur un timbre, et Moukdar parut.

— Prends les clés, dit-elle, et accompagne Monsieur qui désire visiter la villa des Mouettes. Se tournant vers James, elle ajouta :

— Vous m'excuserez, monsieur, si je ne vous accompagne pas moi-même ; mais je suis souffrante, et les étages me fatiguent. Je vous attendrai ici. Cependant, je dois vous le répéter, la villa n'est pas à vendre.

Moukdar revint avec un trousseau de clés, et Knighton le suivit. Ils traversèrent une galerie qui prolongeait le hall derrière la villa, descendirent quelques marches et se trouvèrent sur une grande terrasse dominant la mer ; cette terrasse séparait la villa Magnolia d'une villa en tous points semblables, la villa des Mouettes.

Moukdar, qui connaissait son métier de cicerone, expliqua :

— Tu vois, missié, ti as un escalier au bout de la tirasse, pour aller à la mer.

Ayant traversé la terrasse, Moukdar ouvrit portes et fenêtres, et la visite commença.

Au rez-de-chaussée, une remise transformée en garage, le hall, un salon, la salle à manger, la cuisine. Au premier étage, trois chambres à coucher, un bureau-fumoir, une salle de bains. Au second, des chambres de domestiques et des débarras. Le tout meublé simplement, mais avec le souci du confort, et un goût très sûr. Les fenêtres qui donnaient sur la mer découvraient une vue splendide. A gauche la pointe Pescade traçait sur la mer sa flèche élégante ; des rochers noirs dressaient au milieu des flots leurs formes étranges de sphinx ou de chiens couchés. A droite, la baie tendait son arc, et la Ville Blanche étageait en gradins ses jardins et ses maisons.

Knighton vérifia l'orientation des chambres, l'élasticité des sommiers, l'installation des chauffe-bains, la distribution d'eau. Quand il eut terminé son inspection, il dit seulement :

— « All right ! »

Et, se tournant vers Moukdar, il ordonna :

— Partons !

* * *

Quelques minutes après, le milliardaire renouvelait son offre à M^{me} Mazeuil.

— Le cottage me plaît tout à fait, j'achète. Je paye ce que vous voulez. Mais la vieille dame persista dans son refus.

— Cette maison est un bien de famille, expliqua-t-elle. Je la loue, parce que je ne puis faire autrement ; mais je ne veux pas la vendre.

Knighton comprit qu'il perdait son temps. Il céda.

— Alors, je loue. Combien ?

— Quatre mille francs.

— Par mois ? « All right » !

— Mais non, protesta la pauvre femme, épouvantée, pour la saison !

— Combien de mois, la saison ?

M^{me} Mazeuil réfléchit, soudain embarrassée ; la saison commençait en effet plus tard pour les hivernants, en décembre seulement...

L'Américain devina cette hésitation ; il eut un rire bref sans gaieté, qui se cassa net, ébranlant les nerfs de son interlocutrice ; puis il se frappa la cuisse d'une claque retentissante.

— Vous voyez... Vous ne savez pas ! Moi je sais. Je paye deux mille francs par mois. Je reste un an. Et si je pars avant, je paye un quand même. Voulez-vous ?

Eblouie, M^{me} Mazeuil ferma les yeux, n'osant croire à une semblable aubaine.

— Vous voulez, n'est-ce pas ? reprit Knighton. Oui, je pense que vous voulez.

Il tira son portefeuille.

— S'il vous plaît, écrivez le reçu, commanda-t-il.

Subjugée, M^{me} Mazeuil se leva et se dirigea vers un secrétaire en marqueterie ; quelques instant après, elle tendit un reçu bien en règle au visiteur, en échange de ses deux billets.

— « All right », murmura l'Américain. Ce soir, je couche dans la maison !

— Mais, répondit vivement M^{me} Mazeuil, il faut que Moukdar prépare les chambres, et je ne sais si ce soir...

— Ce soir, je couche dans le cottage, répéta Knighton avec flegme. Dans deux heures, je ramène les domestiques.

— Ah ! Vous avez amené vos domestiques ?

— Non, mais je les trouverai. Je paye cher, vous savez.

M^{me} Mazeuil rougit, choquée ; pour cet homme, tout n'était donc que marchandise, rien ne résistait à son argent ?

Knighton se leva.

— Maintenant, dit-il, je pense que je dois partir. Au revoir, madame !

Comme il sortait, il vit sur un guéridon, près de la porte, une photographie qu'il n'avait pas remarquée en arrivant : Soline, en costume de bain, debout dans une pèrissoire, se détachant sur un fond lumineux d'eau et de ciel, la pagaie levée dans un geste de triomphe, son jeune visage riant au soleil, à la mer, à la vie.

— Hello ! qui est cette belle jeune lady ? demanda James, arrêté devant le portrait, son dur visage soudain détendu.

M^{me} Mazeuil eut un sourire d'orgueil.

— C'est ma fille, répondit-elle. Cet instantané a été pris l'an dernier aux régates de printemps où elle gagna la Coupe des Dames, que voici, ajouta-t-elle en montrant une urne de bronze posée sur le guéridon.

— Miss Mazeuil est très sport ? demanda encore James avec intérêt.

— Oh ! répondit la mère, avec ce léger mépris de sa génération pour les exercices physiques. Soline est très sport, comme vous dites, mais elle est aussi fort instruite et cultivée.

L'Américain s'arracha à regret à sa contemplation et gagna le hall. Mais, au lieu de se diriger vers la porte, Knighton alla se planter de nouveau devant la panoplie qui exerçait sur lui une attraction irrésistible. Les jambes écartées, le corps légèrement penché en avant, il avançait le cou et la mâchoire inférieure, fermait l'œil gauche, et semblait plongé dans une profonde méditation.

M^{me} Mazeuil attendit un moment ; puis, impatientée, elle toussa légèrement. Knighton ne bougea pas, mais une petite toux répondit à celle de bonne maman qui aperçut Philippe, à plat ventre sous la portière de la salle à manger, sa frimousse malicieuse pétillant de joie. L'enfant avait un sens aigu du ridicule et s'amusait beaucoup de l'attitude du visiteur. M^{me} Mazeuil menaça du doigt son petit-fils qui disparut sans bruit, et elle toussa plus fort. Cette fois, l'Américain fit volte-face et, désignant les poignards :

— Je collectionne ces petites choses, dit-il ; je veux acheter tout. Combien ?

M^{me} Mazeuil eut un haut-le-corps, et répondit vivement :

— Ces armes ne sont pas à vendre, monsieur, moins encore que la maison.

— Et si je paye cher, très cher ? Vraiment, James-Oswild Knighton exagérerait...

— Même en payant très cher.

— Et si je fais venir un expert, et puis je donne cinq fois le prix ?

Malgré toute sa douceur, M^{me} Mazeuil ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Non, monsieur.

— Dix fois le prix ?

D'horripilante, cette ténacité candide devenait amusante. M^{me} Mazeuil regardait curieusement cet échantillon d'une race qu'elle connaissait mal ;

elle répondit tranquillement :

— A aucun prix ! Et quand je vous aurai dit ; que le commandant Mazeuil, mon mari, rapporta ; ces armes en souvenir de ses nombreuses campagnes, vous comprendrez sûrement mon refus.

L'Américain devint grave.

— Je comprends, oui, dit-il.

Mais il poussa un gros soupir et murmura à mi-voix :

— Mauvaise chance...

Puis il sortit, après un salut automatique.

* * *

— Y en a eu visite ! annonça Moukdar à Soline en ouvrant la porte à la jeune fille, comme celle-ci rentrait d'Alger à l'heure du diner, chargée de paquets, après une longue série de courses.

— Qui donc ? demanda-t-elle, intriguée par l'air mystérieux du bon nègre.

Le Sénégalais fit une épouvantable grimace, et jeta avec dédain :

— Pas Français... Américain !

Puis, subitement épanoui :

— Riche, besef ! Locataire, y en a bon !

La jeune fille eut une exclamation de joie ; elle confia à Moukdar ses emplettes, gravit le perron en courant et traversa le hall comme une flèche pour rejoindre sa mère, installée dans la salle à manger. L'ouvrage qui occupait les doigts de la vieille dame n'avancait guère, malgré sa fébrilité... A ses pieds Philippe construisait un fort avec des cubes, et le chien sommeillait.

— Il y a du nouveau, paraît-il ! s'écria la jeune fille en embrassant sa mère. Quel est donc ce fastueux locataire dont parle Mouk ?

— Devine ! répondit M^{me} Mazeuil en riant.

— Mère, ayez pitié de moi, je grille d'impatience !

— Lis !

Et M^{me} Mazeuil tendit à sa fille la carte de visite qu'elle avait gardée.

Soline ne pouvait en croire ses yeux.

— Ça, par exemple... murmurait-elle, quel original ! D'ordinaire, ces étrangers s'installent dans les palaces de Mustapha.

— Oh ! pour un original, c'est un vrai type ! Imagine-toi qu'il voulait tout acheter, la villa, les armes de ton père, tout ! Il a paru étonné de mes refus ; je crois même que ce monsieur doit avoir une très médiocre opinion

de notre intelligence, car il s'est rendu compte de notre pauvreté : ses yeux mettent un prix sur tout ce qui l'entoure...

D'un coup de pied, Philippe démolit sa forteresse et vint s'accrocher au bras de sa tante.

— Tu sais, Tatie, je ne l'aime pas, l'Américain, parce qu'Eblis ne l'aime pas, et Eblis ne se trompe jamais. Si je n'avais pas tenu Eblis, il serait mouru, maintenant, le monsieur !

— Mon pauvre Lilou, tu parleras donc toujours petit nègre ? soupira la jeune fille ; et elle ajouta : « Si Eblis a pris le nouveau locataire en grippe, cela nous promet de beaux jours ! »

Un éclair traversa les yeux de l'enfant :

— Eblis le mangera, pour sûr !

Et, sans attendre la protestation de sa tante, il reprit :

— Oh ! et puis, Tatie, viens voir comment il regardait les couteaux de bon papa !

Le petit garçon entraîna la jeune fille dans le hall, et il se campa devant la panoplie, jambes écartées, mains au dos, cou tendu, l'œil gauche fermé et la mâchoire inférieure en avant.

— Il doit être joli, Mr Knighton, pouffa Soline.

M^{me} Mazeuil était venue juger de la ressemblance ; elle retint un accès de gaieté, et dit :

— Lilou, tu ne dois pas te moquer ainsi de ce monsieur qui a été très correct, et fort généreux. Songe donc, deux mille francs par mois ! ajouta-t-elle en se tournant vers Soline ; et, sauf ce tic et sa manie de tout acheter en payant très cher, comme il dit, c'est un bel homme, et sympathique.

La jeune fille connaissait l'indulgence illimitée de sa mère ; elle réserva donc son jugement ; pour l'instant, à vrai dire, elle n'était guère attirée vers ce milliardaire qui se considérait partout en pays conquis.

— Oui, soupira-t-elle, nous sommes bien contentes de recevoir ses dollars... Ah ! quand donc pourrais-je gagner assez pour ne plus louer les Mouettes à des étrangers !

— Au lieu de penser à travailler davantage, mon enfant, gronda doucement M^{me} Mazeuil, il faut remercier Dieu de cette aubaine inespérée, et te reposer cet hiver.

Mais Soline songeait à tous les achats « urgents » qu'on remettait depuis un an, aux notes du médecin, du dentiste, aux réparations indispensables réclamées par les deux villas... Elle répondit en souriant :

— Vous savez bien, petite mère, que je ne puis vivre sans travailler. Huit jours d'oisiveté, et je serais neurasthénique... Maintenant, dînons ; je

meurs de faim.

M^{me} Mazeuil se leva.

— Ah ! j’oubliais... dit-elle. Mr Knighton a beaucoup admiré ton portrait et m’a questionné sur toi avec un vif intérêt.

Soline fronça le sourcil et répondit la voix brève :

— J’enlèverai, dès demain, cette photo du salon ; je ne veux pas que ce fait se reproduise ; mère, vous savez combien il m’est désagréable qu’on s’occupe de moi !...

* * *

En sortant de table, Soline se pencha machinalement à la croisée. Un cri de surprise lui échappa :

— Venez voir, maman !

La villa des Mouettes était illuminée, et trois ombres chinoises passaient et repassaient devant les fenêtres, secouant les tentures, brossant les tapis, s’activant à qui mieux mieux.

— Il a de la chance, Mr Knighton, de trouver aussi vite un personnel complet ! dit gaiement la jeune fille.

— Sans doute, répondit M^{me} Mazeuil, lui a-t-il promis de le payer « très cher » !

Moukdar entra pour desservir, un pli désapprobateur au coin de ses lèvres épaisses.

— Y en a pas bon là-bas, domestique, dit-il, désignant la fenêtre de son pouce retourné. Trop ! tout casser, pour sûr !

— Bah ! répondit légèrement Soline, tu sais bien qu’il n’y a pas de souvenirs aux « Mouettes ». L’Américain payera la casse, voilà tout !

Elle quitta la fenêtre et rejoignit Philippe qui avait déjà commencé dans le hall une partie de ballon avec Eblis ; Soline interrompit le jeu.

— Tout ce bruit fatigue bonne maman, mon chéri, dit-elle ; viens vite te coucher.

Et, comme l’enfant ne semblait pas décidé à obéir, elle ajouta :

— Si tu es bien sage, et que la mer soit belle demain matin, nous irons en péroissoire.

Le petit garçon abandonna aussitôt son ballon et son chien et, battant des mains, cabriola autour de Soline.

— Oh oui ! Tatie chérie, Tatie mignonne, Tatie à moi ! En péroissoire, en péroissoire ! Quel bonheur ! En péroissoire !

Un moment après, gardé par Eblis qui remplaçait souvent Moukdar dans sa faction du soir, l'enfant dormait, rêvant au plaisir promis, et Soline se remettait déjà au travail dans son studio, classant les copies qu'elle avait rapportées d'Alger ; il y avait une thèse urgente, et la veillée serait longue. Aussi, elle s'enferma soigneusement, arrangea les tentures devant les fentes de la porte, doubla le feutre sous la machine à écrire : il ne fallait pas inquiéter M^{me} Mazeuil avec le pianotement prolongé de l'Underwood !

Soline murmura en souriant :

« J'ai des allures de conspirateur ! »

Avant de s'installer pourtant, elle s'accouda à la fenêtre ; la nuit était d'une sérénité divine, et la jeune fille huma l'air marin avec délices. Rassurée par la pureté du ciel et la paresse de la mer, elle pensa :

— Nous ferons une bonne promenade, demain matin, avec Lilou !

A cet instant, le ronflement d'un moteur puissant gronda sur la route : une lueur vive zébra les ténèbres, un klaxon impatient ébranla l'air ; instinctivement, Soline se pencha un peu : une ombre chinoise ouvrait le garage des Mouettes où s'engouffra une luxueuse limousine. Quelques heures avaient suffi à James-Oswild Knighton pour parachever son installation :

« La fée Monney a touché de sa baguette le potiron de Cendrillon ! pensa la jeune fille avec mélancolie. Nous n'aurons plus la même tranquillité, maintenant... »

Une dure nécessité, cet impérieux besoin d'argent !

Soline secoua la tête en murmurant :

« Soyons pratique ! »

Et elle s'installa à sa petite table ; ses doigts agiles coururent bientôt sur l'étroit clavier, et le crépitement des caractères frappant le papier à toute allure grignota le silence avec une précipitation rageuse.

III

Un grattement léger derrière la porte, et Soline ouvre les yeux, souriant aux rayons roses qui mettent dans sa chambre toute la féerie de l'aurore.

— Y en a six heures, mizielle ! murmure une voix assourdie.

— Merci, Nounou-Mouk, répond Soline sur le même ton.

— Y en a mer d'houille ! reprend la voix.

— Tant mieux !

La jeune fille, d'un bond, est sur ses pieds. Dans l'air opalin, les cloches de Notre-Dame d'Afrique lancent joyeusement les notas de l'Angélus, et Soline fait monter vers le ciel sa prière qui change d'expression suivant les jours, suivant son état d'âme. Ce matin, Soline est joyeuse, l'oraison s'en ressent.

« Merci, mon Dieu, parce qu'il fait beau !

« Merci, mon Dieu, parce que j'aurai un travail assuré !

« Merci, mon Dieu, parce que Les Mouettes sont louées.

« Merci, mon Dieu, parce que Lilou se porte bien ! »

Soline est prête ; elle a revêtu un costume de bain de jersey rouge ; les tresses rouges de ses sandales se croisent haut sur la jambe nerveuse ; un étroit bonnet rouge enserre sa petite tête ; elle s'enveloppe d'un peignoir à grands dessins rouges et noirs, et, jolie à croquer dans cet équipage, mais n'en ayant cure, elle entre doucement dans la chambre de Philippe.

En dormant, l'enfant a rejeté ses couvertures ; il dort, en pyjama, les membres abandonnés, les boucles en désordre. Soline s'agenouille près du petit lit et murmure tendrement maternelle :

— Mon chéri... mon petit garçon à moi...

Puis elle embrasse le front moite et dit à mi-voix :

— Réveille-toi, Phil, lève-toi vite, nous partons en mer !

Le rêve continue, et l'enfant s'éveille dans un éclat de rire ; il jette ses bras autour du cou de la jeune fille, l'embrasse passionnément.

— Oh ! ma Tatïe, que je t'aime !

— Chut ! il ne faut pas éveiller bonne-maman !

— Oui, Tatïe, répond, docile, l'enfant à voix basse.

En un clin d'œil, le voilà en costume de bain : maillot rayé, sandales, peignoir bariolé après une courte prière, il saisit la main de sa tante pour descendre sans bruit l'escalier. On prend Eblis en passant, et Soline recommande à Moukdar :

— Prépare un déjeuner copieux, mon bon Mouk, nous serons de retour dans une heure.

Tous trois quittent la villa. Il faut traverser la terrasse ; Philippe, nez au vent, en profite pour jeter à la villa des Mouettes un coup d'œil inquisiteur.

— Regarde, Tatie, les fenêtres de la grande chambre sont déjà ouvertes !

Ce matin, Tatie, se soucie bien du nouveau locataire ! Elle est tout à la joie du temps radieux, de cette heure de pleine liberté où elle glissera sur la mer miroitante avec cette sensation exquise de légèreté, d'immatérialité qu'elle aime tant ; elle a un regard de gratitude pour le ciel en fête, pour l'eau caressante, pour les rochers aux lignes familières, pour les hirondelles qui s'en iront bientôt, pour toute cette nature qu'elle chérit passionnément. Soline entraîne Philippe dans l'escalier aux marches si hautes que l'enfant doit les sauter une à une à pieds joints ; Eblis est déjà sur l'étroite plage de galets, et la parcourt à toute allure en aboyant aux vaguelettes qui viennent lécher ses pattes ; l'écho des rochers amplifie sa voix sonore, et Lilou est aux anges.

Soline se dirige vers une grotte naturelle creusée dans le rocher, près de l'escalier, où s'abrite une longue périssière rouge, décorée de chimères noir et or ; la jeune fille pousse vers la mer le frêle esquif, tandis que Philippe s'empare de la pagaie qu'il porte fièrement sur son épaule.

Maintenant, l'enfant est installé dans l'embarcation ; debout, en face de lui, la jeune fille cherche du pied son équilibre ; puis elle arcboute la pagaie sur les galets pour s'élancer sur l'eau claire ; et, désignant à Eblis un rocher dressé à l'entrée de la crique en sentinelle avancée, elle jette :

— Là-bas, Eblis, en garde !

L'intelligente bête connaît la consigne ; elle entre dans l'eau, nage rapidement et va se poster sur le rocher qu'elle quittera au premier appel, si la jeune fille et l'enfant ont besoin d'aide. Plusieurs fois déjà, Soline, simulant une faiblesse, a appelé Eblis, et le chien l'a ramenée saine et sauve au rivage...

En quelques coups de pagaie. Soline a pris du large, et la frêle embarcation vole au ras de l'eau où son sillage trace une ligne plus foncée.

Dressée contre le vent comme une figure de proue, la jeune fille rit de plaisir ; ses gestes précis la conduisent sans hésitation entre les rochers et les balises dangereuses ; pour sortir de la crique, il faut louvoyer habilement, et Philippe, attentif, repère les passes difficiles.

— Gare, Tatie, voilà le Trou d’Enfer !

Le Trou d’Enfer, c’est, au bout d’un couloir battu par la mer qui s’engouffre entre deux rochers, un brusque abîme où l’eau se creuse en entonnoir ; par gros temps, un courant traître y entraîne barques et nageurs qui coulent à pic. Ce matin, le Trou d’Enfer étend une tache violette sur la transparence d’aigue-marine qui l’entoure. D’où vient cette teinte ? On l’ignore. Reflet des rochers, profondeur insondable, miroir où le diable fait ses grimaces (cette version est celle que Lilou préfère) ? Personne n’a encore éclairci ce mystère, et Soline gagne le large sans y rêver davantage.

— Chantons, Lilou !

A pleine voix, voix perçante de l’enfant, voix chaude et bien timbrée de la jeune fille, la vieille chanson s’élève :

« Il était un petit navire... »

Entre la mer et le ciel, il n’y a plus qu’une flamme dansante et ce chant que le vent apporte au rivage. Et pour recueillir le chant, pour suivre la course de cette flamme, voici qu’apparaît, sur la terrasse, un peignoir orange jeté sur son maillot noir, Mr J.O. Knighton fouillant l’horizon d’une paire de jumelles marines.

Dans l’orbe droit de la lunette, la périssière trace d’étonnants zigzags, et l’Américain, prolongeant sa contemplation, murmure avec un intérêt croissant :

— Splendide, splendide...

Au bout de cinq à six semaines...

La chanson naïve arrive plus nette à son oreille et, dans le cercle étroit des jumelles, l’embarcation grossit, se rapproche. Une silhouette se profile, souple et vigoureuse dans sa grâce jeune, une silhouette qui n’est pas inconnue à l’observateur. Il cherche dans son souvenir : où l’a-t-il donc vue, déjà, la moderne sirène qui accapare ainsi son admiration ? Tout à coup, il s’écrie :

— Hello ! voici miss Mazeuil :

A côté d’elle, l’enfant nerveux et brun qui, hier, maîtrisait un grand chien... Et le chien lui-même, n’est-ce pas lui, fiché sur ses pattes, à l’extrême pointe du dernier rocher ?

Justement, la périssière arrive à la hauteur de ce rocher, le balancement de la pagaie ralentit et s'arrête comme un pendule au repos ; une voix claire commande :

— A l'eau, Eblis.

Le chien bondit dans un remous d'écume ; aussitôt, la jeune fille et l'enfant sautent de la périssière et reviennent au rivage à grandes brasses. Soline ne quittant pas des yeux Lilou, prête à le prendre sur ses épaules s'il faiblit ; mais Philippe nage de toute la vigueur de ses petits membres, avec une méthode stupéfiante pour son âge : Tatie peut être fière de son élève !

Quant à Eblis, il pousse la périssière du museau et des pattes, et la ramène ainsi vers la plage.

Le triple plongeon a coupé la respiration à l'Américain. Ah ça ! le baby aussi ?

— Prodigius ! dit-il cette fois, et il retient à temps un retentissant « Hurrah ! » qui monte à ses lèvres de sportsman. Peut-être miss Mazeuil serait-elle choquée de cette admiration bruyante.

Mais on rentre : il n'y a plus rien à voir pour Knighton qui descend à son tour l'escalier, jette son peignoir sur les galets, empoigne une périssière noire, avec une tête de mort peinte en blanc, surmontée de tibias croisés – apportée tout à l'heure par son valet de chambre – la pousse à l'eau, saute dedans, et paye avec maestria.

Il chante, lui aussi...

Soline, qui se rapproche, saisit au vol des bribes de chanson ; une complainte lugubre, poignante, des vers monotones, fortement scandés qui semblent vraiment composés pour le chanteur :

If you want a home,

You must pay.

If you want a book,

You must pay.

If you want a knave,

You must pay.

If you want a bloom,

You must pay.

If you want a look,

You must pay.

If you want a grave,

You must pay.

(Si vous avez besoin d'un foyer, vous devez payer. Si vous avez besoin d'un livre... d'un coquin... d'une fleur... d'un regard... d'une tombe, vous devez payer)

La jeune fille est étreinte soudain d'une angoisse inexprimable et toute la joie du clair matin l'abandonne, tant la personnalité de cet inconnu s'impose avec une brutalité gênante.

Le bain est fini ; Soline enveloppe Lilou de son peignoir et pose le sien sur ses épaules ; puis, comme elle s'apprête à tirer la pèrissoire jusqu'à la grotte, son regard cherche machinalement l'autre pèrissoire qui file vers la haute mer et une exclamation lui échappe : l'Américain se dirige droit vers le Trou d'Enfer... La mer est belle, mais les courants sont tellement surnois ! Eblis est là, c'est vrai ; mais il gronde devant le peignoir orange qu'il a longuement flairé, et peut-être refuserait-il de sauver cet homme, en cas d'accident...

Alors, les mains en porte-voix, Soline appelle :

— Ohé ! Nagez à gauche !

Trois fois, à intervalles réguliers, elle répète son cri modulé avec la perfection d'un vieux loup de mer. L'Américain a entendu ; il semble hésiter, et, dans ses mains la pagaie se balance sans effleurer la mer ; à la troisième fois, il se décide pourtant et penche à gauche ; labourant l'eau tranquille, il fuit à toute vitesse le danger inconnu.

Tout en déjeuner, Soline a donné ses ordres à Moukdar ; ensuite, elle et Philippe ont été embrasser M^{me} Mazeuil qui s'éveille doucement et sourit aux frais visages, roses encore de plaisir, de grand air, et si pareils ! Puis Lilou, studieux, s'est installé près de sa tante pour faire sa page et la jeune fille a repris ses copies.

Du haut en bas de la villa, Moukdar s'active, frottant, secouant, lavant ; un refrain mineur accompagne la besogne, interrompu de temps en temps, tandis que le nègre se recule pour juger de l'effet ; alors, si la glace, le cuivre ou le bois reluisent à souhait, il murmure :

« Y en a bon briller ! » ponctuée l'exclamation ; d'un claquement de langue, et reprend sa mélodie.

Mais Moukdar n'est qu'un pauvre nègre, un brave homme de nègre qui ne quitte pas la villa Magnolia, et n'a pas beaucoup de distractions ! Alors, puisque, justement, les soins du ménage appellent souvent à la fenêtre, pourquoi n'en pas profiter ? Un coup d'œil est si vite jeté par-dessus Sa

terrasse ! Et Moukdar, sans ralentir son allure, épie l'agitation silencieuse qui anime les Mouettes.

Hier, en rentrant à l'hôtel où il était descendu, Knighton a sonné le valet de chambre et lui a dit :

— Je quitte l'hôtel, j'ai une maison. Si vous voulez venir avec moi, je paye deux fois ce que vous gagnez ici. Et puis, je veux un cuisinier et une femme pour le linge. Vous trouvez le cuisinier et la femme. Vous les amenez ce soir. Je paye très cher. Je reste un an. Si je pars avant, je paye l'année quand même. C'est la formule...

Quelques heures plus tard, le personnel était au complet. Knighton réunit Adolphe, le valet de chambre français, Ali, le cuisinier arabe, et Carmen, la femme de charge espagnole. Il les a regardés longuement, de la tête aux pieds, soupesés, évalués, et il a commandé :

— Je veux que tout soit prêt, à n'importe quelle heure, quand je sonnerai. Je défends le bruit. Vous ne parlerez pas. Ça me gêne, sortez !

Le trio s'inclina sans un mot et gagna l'office ; là, Adolphe, hochant la tête, se frappa le front du bout de l'index, d'un air désabusé. Ali murmura :

— Li maboul, l'homme là...

Et Carmen, contenant les éclats tambourinant de son accent castillan, déclara à mi-voix :

— Me fa bésain l'arzent, por mon nino (nino : petit garçon), sans ça...

James-Oswild Knighton était définitivement jugé par son personnel.

Et James-Oswild Knighton s'en souciait fort peu.

Pour l'instant, ayant achevé sa promenade en mer, pris son bain et parcouru dix fois exactement, au pas gymnastique, la petite plage dans toute sa longueur, « pour la réaction », il frictionnait ses membres avec un soin extrême, et la salle de bains, théâtre de ce nouvel exercice, offrait le spectacle d'un désordre indescriptible. Aussitôt qu'une serviette était mouillée, il la lançait loin de lui, et elle tombait où elle pouvait, s'écrasant sur le dallage rouge comme un fromage mou, ou se noyant dans la baignoire. Dans un coin, des haltères attendaient le bon plaisir du maître ; il y avait aussi, fixé au mur, un jeu compliqué d'élastiques, et, descendant du plafond, un pushing-ball.

Tour à tour, James usa méthodiquement de tous ces engins, coupant les exercices de mouvements respiratoires réglés au chronomètre.

Pourtant, tout n'était pas « all right », aujourd'hui, dans cet organisme puissant... De temps en temps, une contraction douloureuse crispait les

lèvres de l'Américain, et ses yeux s'abaissaient vers son bras gauche. Coupant l'épiderme doré par le grand air, une longue cicatrice pâle et droite joignait la saignée au poignet ; blessure déjà ancienne, mais dont la trace ne s'effacerait pas ; de toute évidence, elle avait été faite par une arme courte et affilée, et infligeait aux muscles une infériorité qui éveillait la colère de l'homme.

La colère seulement ?... Quel sentiment trouble ternissait donc tout à coup le regard clair ? Pourquoi les yeux cherchaient-ils instinctivement, si par une fente mystérieuse, d'autres yeux ne le voyaient pas ? Il y eut un instant de lutte intime effrayante dont le souffle passa comme un vent de tempête, bouleversant le visage impassible d'ordinaire ; puis les mâchoires brutales se serrèrent ; on eût pu entendre les dents grincer... Un juron monta aux lèvres de James, ce nom de l'esprit du mal dont on n'ose même pas, au delà des mers, prononcer la première lettre... Et, soulagé, il acheva sa toilette.

* * *

Lotionné, rasé, poudré, reluisant de la tête aux pieds, enveloppé de ce parfum de cuir, d'ambre et de tabac, propre aux Américains, James inspecte d'un regard circulaire la grande chambre claire, le panorama de lumière qui s'encadre dans les larges fenêtres, et murmure :

— « All right » !

Puis il sonne. Instantanément, Adolphe surgit sans une seule vibration de l'atmosphère, et le maître commande :

— Breakfast !

James mange lentement, avec application. Le jeu de ses mâchoires rappelle les exercices d'assouplissement auxquels il pliait ses membres, tout à l'heure. Tout en mangeant, il réfléchit ; il sait ce qu'il fera aujourd'hui ; il sait toujours à l'avance ce qu'il doit faire, et ne laisse rien à l'imprévu. L'imprévu, c'est du temps gâché, donc de l'argent perdu. Aujourd'hui, il cherchera un local pour les bureaux de sa compagnie : The Rainbow – L'Arc en Ciel –, compagnie de voyages touristiques autour du monde, dont il organise actuellement les escales en Méditerranée ; il cherchera aussi un personnel pour tenir ses bureaux ; puis il a rendez-vous avec des armateurs, des banquiers. Mais, avant d'aller à Alger, il doit passer chez M^{me} Mazeuil. Une chose essentielle manque à la villa des Mouettes : le téléphone. Et il lui faut, ce matin même, l'autorisation de le faire installer. Quelques minutes plus tard, Moukdar introduit l'Américain dans le hall ; il est de fort

mauvaise humeur, Nounou-Mouk ! A-t-on idée de faire des visites à une heure pareille ?

— Pardon, missié, grogne-t-il entre ses dents, toi attendre ici ; salon pas fini, moi prévenir mizielle !

James reprend sa contemplation de la veille devant la panoplie. Derrière une porte, Eblis, qui l'a senti, aboie furieusement.

— Monte, missié, s'you plaît.

Et le nègre introduit l'Américain dans le studio où Soline s'est levée pour l'accueillir.

Sur le seuil, James s'incline ; du premier coup d'œil, il a tout vu : l'enfant qui s'applique à sa petite table, l'Underwood installée près de la fenêtre, les livres, les coussins, les fleurs, et cette inimitable atmosphère de foyer que, seule, une femme sait répandre autour d'elle.

Debout devant lui, charmante dans sa robe de toile blanche, tout unie, parée de sa seule jeunesse, se tient cette jeune fille qu'il reconnaît ; pour la hardie baigneuse admirée tout à l'heure.

— S'il vous plait, excusez-moi, miss Mazeuil, commence l'Américain, parce que je viens sans être présenté, mais je suis pressé, très.

— Sans doute manque-t-il quelque chose à la villa ? demande Soline, habituée aux réclamations des locataires.

Le rude visage s'éclaire : cette Française est intuitive, réellement !

— Oui, reprend Knighton, il manque le téléphone. Il me le faut ce soir. Donnez-moi la permission, je vous prie.

Soline ne s'attendait pas à une telle requête ; elle hésita :

— Je vais demander à ma mère, dit-elle enfin. Veuillez-vous asseoir, monsieur, et m'attendre un instant.

Presque aussitôt, elle revint, souriante. M^{me} Mazeuil avait donné l'autorisation avec joie : comment refuser quelque chose à un locataire aussi généreux ?

Knighton dit seulement :

— « All right » ! Je vous remercie, miss Mazeuil.

Et il se leva pour partir. Cependant, il avait encore quelque chose à demander.

— C'est bien vous, miss Mazeuil, qui avez crié tout à l'heure : « Nagez à gauche » ? et, sur un signe affirmatif de Soline, il ajouta : Pourquoi ?

— Parce que vous alliez rencontrer un courant dangereux qui vous aurait entraîné au Trou d'Enfer, et, là, on peut couler à pic. Le Trou d'Enfer,

c'est cette tache violette, au bout du couloir formé par les deux rochers, à droite.

Par la fenêtre, Soline désigna l'endroit fatal.

— Je vois. Je vous remercie, miss Mazeuil.

Tout d'une pièce, il pivota sur ses talons et, désignant d'un coup de menton la machine à écrire, il demanda :

— Vous êtes sténodactylo, n'est-ce pas ?

Soline regarda son interlocuteur avec un étonnement mêlé d'agacement. Cette question était étrangère au « confort » de l'Américain ; alors, pourquoi la poser ? Mais James ne s'embarrassait pas de telles considérations ; puisque Soline se taisait, il répondit à sa place, après un regard jeté aux papiers :

— Oui, vous êtes. Moi, j'ai besoin d'une secrétaire. Voulez-vous être la secrétaire ? Si vous êtes très... vite... je donne ce que vous voulez.

C'est le comble ! La maison, les poignards, elle-même... Les milliards de l'Américain, son assurance insolente et tranquille inspirent soudain à Soline un insurmontable éloignement. Ah ! comme elle comprend la fureur instinctive d'Eblis qui aboie toujours derrière sa porte... Elle se contient pourtant et répond, très froide :

— Je regrette, monsieur, mais je ne travaille que chez moi, et ne puis d'ailleurs laisser les « clients » (elle appuya à dessein sur un terme ; un peu vulgaire qu'elle n'employait jamais) qui me fournissent des copies depuis plusieurs années.

Subtilités : la raison est mauvaise... Quelle est donc la pensée exacte de cette petite Française, la pensée qui brille dans ses yeux noirs, rayonne sur son front, grandit sa taille souple ? Ah ! James payerait très cher pour connaître cette pensée qui lui échappe ; mais, pris d'une timidité inconnue, il comprend obscurément que tous les dollars du Nouveau Monde ne pourraient lui donner la clé de cette âme étrangère, si distante de la sienne ; et il se contente de murmurer en se retirant :

— Je regrette, oh ! je regrette beaucoup, réellement...

IV

M. de Journac sauta allègrement du tramway et entra au Jardin d'Essai. C'était pour lui un plaisir toujours nouveau de suivre, dans ce jardin magnifique, les allées aux perspectives majestueuses, plantées des plus rares essences, bordées de haies ruisselantes de roses, abritées d'épais rideaux de bambous aux chevelures frissonnantes.

Il marchait vite sous le dôme des platanes qui ne laissaient filtrer aucun rayon de soleil, en faisant tournoyer sa canne, ce qui marquait chez lui une vive satisfaction. Bientôt, il quitta l'allée principale pour pénétrer à gauche, dans un étroit sentier bourdonnant de vols d'infestes, de chants d'oiseaux, de ruisselets cachés sous la verdure, auxquels se mêlait le brisement sourd des vagues sur la plage toute proche.

M. de Journac s'arrêta, promenant autour de se contient pourtant et répond, très froide : lui ses yeux gris, pétillants de gaieté.

— Je regrette, monsieur, mais je ne travaille que chez moi, et ne puis d'ailleurs laisser les « clients » (elle appuya à dessein sur un terme un peu vulgaire qu'elle n'employait jamais) qui me fournissent des copies depuis plusieurs années.

Subtilités : la raison est mauvaise... Quelle est donc la pensée exacte de cette petite Française, la pensée qui brille dans ses yeux noirs, rayonne sur son front, grandit sa taille souple ? Ah ! James payerait très cher pour connaître cette pensée qui lui échappe ; mais, pris d'une timidité inconnue, il comprend obscurément que tous les dollars du Nouveau Monde ne pourraient lui donner la clé de cette âme étrangère, si distante de la sienne ; et il se contente de murmurer en se retirant :

— Je regrette, oh ! je regrette beaucoup, réellement...

M. de Journac s'arrêta, promenant autour de lui ses yeux gris, pétillants de gaieté.

« Il fait bon ! murmura-t-il. La saison s'annonce excellente ; voilà ma sœur hors de peine pour un temps, et surtout cette pauvre petite Soline... Décidément, la vie est belle ! »

Reprenant sa marche, il atteignit un rondpoint inondé de soleil, planté de jeunes arbustes qui découvraient un horizon plus vaste. Au-delà de cette

pépinière, on apercevait les hauts treillages de plusieurs courts de tennis, et l'on entendait des voix jeunes lancer les appels traditionnels, mêlés à des rires joyeux, à des applaudissements frénétiques soulignant un beau coup.

M. de Journac, président du Club des As, allait voir ses administrés.

Quand il parut, tous les visages sourirent en se tournant vers lui, les mains se tendirent ; ce fut presque une ovation.

— Quel bon vent vous amène, monsieur le Président ? Nous n'avons pas souvent la faveur de votre visite !

Autour de lui, familiers et curieux, jeunes gens et jeunes filles, vêtus de blanc, la raquette sous le bras, le pressaient de questions. C'était un événement de voir le Président du Club des As en dehors des matches et des réceptions extraordinaires,

— Mes enfants, je viens vous annoncer l'entrée au Club d'une personnalité des plus marquantes ; c'est un honneur pour nous ! Aussi supprimerons-nous les formalités habituelles de candidature et de parrainage.

— Qui est-ce, qui est-ce ?

— Dites vite, président.

— Un Américain ?

— Ce n'est pas Mr Knighton ?

— Impossible, voyons !

M. de Journac agitait les mains, désespérant de se faire entendre. Enfin, la curiosité poussée à son comble imposa d'elle-même silence aux jeunes gens.

— Le vrai peut quelquefois... dit M. de Journac, triomphant. C'est justement Mr James Oswald Knighton qui a fait choix de notre club pour y exercer sa raquette maintes fois victorieuse, si j'en crois la chronique sportive.

Des exclamations fusèrent :

— J'avais deviné !

— Ce que les autres clubs vont enrager !

— A nous, la grande vedette !

— Et quand le verrons-nous, cet illustrissime ?

M. de Journac voulut répondre :

— Aujourd'hui...

Mais il ne peut achever sa phrase ; derrière le groupe en effervescence, une voix s'éleva, aux sèches sonorités de cymbales.

— Aujourd'hui même, « yes, sir. Je vous salue !

Ce fut un sursaut général, et un brusque silence. Avec un ensemble partait, tous les yeux convergèrent vers le nouveau venu dont la stature colossale profilait sur le court une ombre démesurée. James vint à M. de Journac, la main tendue.

— Bonjour, sir. Je suis content de vous voir ici. S'il vous plaît, introduisez-moi à ces dames et à ces gentlemen !

M. de Journac s'exécuta avec bonhomie, et Knighton distribua à la ronde des shake-hands « d'origine ». Depuis quelques jours à peine qu'il était à Alger, l'Américain paraissait tout à fait chez lui ; il demanda aussitôt à commencer une partie, et M. de Journac le conduisit au vestiaire revêtir sa tenue de sport. Profitant de l'absence des deux hommes, les joueurs échangeaient à mi-voix leurs impressions quand Soline Mazeuil arriva à son tour. Fervente de la raquette autant que des rames, elle venait deux fois par semaine au Jardin d'Essai retrouver ses jeunes amis, M^{me} Mazeuil ne consentant pas à ce qu'elle vécût dans une réclusion complète. L'excellente femme nourrissait, en effet, le vif espoir de voir sa fille faire « le beau mariage » qui l'arracherait à sa vie de travail et de sacrifice, et voulait, dans ce but, lui conserver d'utiles relations. Grâce à M. de Journac, Soline profitait à bon compte de saines distractions, et, se souciant peu du mari rêvé par sa mère, ne cherchait dans ces réunions qu'un plaisir immédiat, naturel à son âge.

— Préparez-vous un coup d'Etat ? demanda-t-elle gaiement devant les mines absorbées de ses camarades qui lui firent de grands gestes pour l'inviter au silence, en lui désignant la maisonnette de bois où James avait disparu.

— Soline hypocrite ! pourquoi cette question ? Vous savez bien, vous, l'événement qui défraye nos conversations !

Et c'était autour de la jeune fille un bourdonnement de voix contenues.

— Mais que voulez-vous donc dire ? Expliquez-vous.

Et Soline interrogeait les joueurs de ses grands yeux étonnés.

— Elle ne sait pas !

— Non, je ne sais pas ; je ne sais rien, moi !

— Eh bien ! modula dans un susurrement Monique Dubreuil, mince fillette blonde, coiffée en chien fou. « Il » est là !

Et elle désignait le vestiaire de son doigt rose.

— « Il » ? Qui, « Il » ? Aujourd'hui, vous ne parlez plus que par énigmes !

— Soline, ne fais pas la sotte. Tu sais mieux que nous que nous parlons de Mr Knighton, et tu le connais, toi, puisqu'il demeure aux « Mouettes » !

Le visage de la jeune fille se durcit ; elle n'avait pas vu son parrain depuis deux jours, et ne savait rien, en effet. Dans ses yeux passa une lueur de colère, et elle retint à temps une exclamation peu flatteuse pour celui qui la provoquait. Elle allait donc le rencontrer constamment sur sa route, cet homme trop riche, surtout trop conscient de sa richesse ? Ah ! la rançon du bien-être qu'il apportait au « Magnolia » était lourde !

— Vrai, tu n'as pas l'air enchantée, Linette ! reprit la blondine, enfant gâtée du Club, qui connaissait Soline depuis toujours. M. de Journac ne t'avait donc rien dit ?

— Je n'ai pas vu mon parrain ces jours-ci, répondit Soline brièvement. D'ailleurs, il m'est bien indifférent que Mr Knighton vienne ou non ici !

— Au moins, tu ne l'envoies pas dire ! lança Monique, implacable. Quelle amabilité ! Tu es joliment « crin » aujourd'hui.

Soline, énervée, allait riposter ; mais James revenait vers le jeune groupe avec M. de Journac. Il avait revêtu son costume de sport, et les joueurs remarquèrent que les manches de sa chemisette de fine soie étaient soigneusement boutonnées aux poignets, au lieu d'être roulées, comme les leurs, au-dessus du coude.

Tout de suite, James reconnut Soline, Soline qui ne ressemblait à aucune autre femme déjà rencontrée, Soline unissant dans son être charmant la force, l'adresse, la mesure, la simplicité, l'élégance et la grâce, Soline au visage sans fard, Soline aux yeux francs...

Le flegme de James s'éclaira d'un sourire étrange qui n'était pas une crispation des lèvres, ni un plissement des yeux, mais plutôt un rayonnement intérieur, si fugitif qu'on croyait, l'ayant vu, s'être trompé.

— Voici Miss Mazeuil ! C'est une bonne chance, s'écria l'Américain en se tournant vers M. de Journac. S'il vous plaît, sir, voulez-vous me présenter ?

Et quand ce fut fait il se débarrassa du président sans plus de formalités.

— Maintenant, nous faisons un jeu ! Voulez-vous que je sois votre partner, miss Mazeuil ?

Soline répondit avec froideur :

— Ici, monsieur, l'usage veut que nous tirions au sort ! D'ailleurs je ne sais pas encore qui doit jouer.

Des voix s'élevèrent :

— Nous cédon's notre tour à M. Knighton !

— Et les lois de l'hospitalité, qu'en fais-tu, Linette ? jeta Monique.

La jeune fille, dont l'énervement croissait, répondit en se contenant de son mieux !

— Je croyais que Mr Knighton avait étudié nos statuts. Mais, si l'on joue tout de suite, tirons au sort !

Et, d'un geste preste, elle fit pivoter sa raquette.

Le visage de James avait repris son impassibilité coutumière ; mais, en se prêtant aux rites familiers, il se sentait ballotté par deux courants contraires : d'un côté, l'engouement facile et bon enfant de la masse, M. de Journac en tête ; de l'autre, l'hostilité sourde de Soline. Pourquoi cette hostilité ? Lui en voulait-elle de son offre – généreuse pourtant – de la choisir pour secrétaire ? Comment savoir ?

La partie s'organisa, et le sort voulut que Soline eût James pour partenaire. Bien que leurs adversaires fussent d'excellentes raquettes, ils remportèrent à 6-2 une victoire éclatante.

— Miss Mazeuil, vous êtes un splendid partner, réellement vous êtes ! déclara l'Américain, quand les mains se furent serrées par-dessus le filet.

— Je vous remercie, monsieur, répondit laconiquement la jeune fille, et elle se dirigea vers une petite tonnelle où le goûter était préparé, M. de Journac s'approcha de James.

— N'oublions pas le five-o' clock, dit-il en souriant. Que préférez-vous prendre ?

— Sandwich et cocktail ! répondit James, comme s'il eût commandé ses consommations dans un bar.

Un jeune homme s'empressa, agitant un shaker d'argent où il avait versé un savant mélange multicolore.

Autour de la table, les chaises se rapprochèrent, et les conversations se nouèrent, Soline, aidée de Monique, offrait les gâteaux et remplissait les verres. Elle ne prêtait aucune attention à la présence de l'Américain, ayant pris son parti de le rencontrer désormais partout. D'avance, cette perspective gâtait son plaisir ; mais, puisqu'elle n'y pouvait rien, mieux valait n'y point penser, et elle était bien décidée, par exemple, à repousser

toutes les avances de James qui semblait rechercher les occasions de rapprochement.

Pour l'instant, James causait avec le président et les hommes présents, quoique « causer » soit un terme impropre à qualifier les réponses laconiques et les brèves réflexions qu'il opposait aux questions affables de ses interlocuteurs. Pourtant, il daignait répondre ; c'était déjà beaucoup...

Tout à coup, la voix pointue de Monique domina les conversations ; son esprit primesautier ne pouvait se fixer longtemps sur le même sujet ; elle avait vu l'illustre Knighton ; elle pouvait désormais, avec l'art d'un illusionniste de profession, imiter sa voix, son accent, ses poses et ses moindres gestes. Elle en avait assez... Le personnage devenait encombrant.

— Monsieur de Journac, vous qui savez tout, dites-nous donc qui est ce François Charnay dont la presse parle avec tant d'éloges, et qui doit venir, cet hiver, au Cercle d'études ?

— Voici une question, mignonne, répondit le président, qui serait impardonnable si vous aviez quelques années de plus !

— Pourquoi donc ?

Plusieurs voix s'élevèrent.

— Explorateur, colon et ethnographe !

Les précisions s'amoncelaient, chacun voulant apporter un détail nouveau et paraître le mieux renseigné. Soline, malicieuse, pensa : « Il doit en faire, une tête, l'illustrissime, de voir qu'on l'oublie aussi vite ! »

Et elle coula un regard discret vers l'Américain, pour juger de l'effet. Seulement, ce fut elle qui faillit lâcher le broc de cristal qu'elle tenait à la main pour servir l'orangeade, James était mortellement pâle ; sa mâchoire se serrait en une contraction désespérée, comme pour retenir un hurlement de douleur ou d'effroi ; ses mains tremblaient si fort qu'il dut poser son verre sur la table, et son regard agrandi semblait se fixer sur un spectacle horrible.

Tout occupés par leur conversation, les assistants n'avaient rien remarqué, Soline, médusée, regardait toujours James. Celui-ci ferma un instant les yeux, comme s'il allait défaillir ; puis il respira avec effort et secoua brusquement la tête ; une sorte de détente apaisa son visage ; la couleur revint lentement à ses joues, et ses paupières se relevèrent. C'est alors qu'il surprit le regard de Soline posé sur le sien.

Qu'y avait-il dans les grands yeux de nuit ? Stupeur, ironie, pitié ? James, ayant recouvré son calme, ne déchiffra que ce dernier sentiment...

En effet, malgré sa répugnance instinctive, Soline était émue par cette brusque souffrance qu'elle attribuait à une cause physique ; elle prit une coupe de champagne frappé et vint l'offrir à James, en disant à mi-voix :

— Vous paraissez souffrant, monsieur ; est-ce la chaleur qui vous incommode ?

James essuya son front où perlait une sueur froide.

— Justement, miss Mazeuil, répondit-il très vite, la chaleur, « yes »...
— sa main se tendit vers la coupe – c'est très bon de vous, de vous soucier de moi...

Les doigts qui effleurèrent ceux de la jeune fille étaient glacés.

M. de Journac se tourna vers l'Américain :

— Connaissez-vous François Charnay ? demanda-t-il ; comme vous avez beaucoup voyagé tous deux, il n'y aurait rien d'étonnant...

Avec son flegme accoutumé, James répondit :

— François Charnay ? – et il prononçait « Thâânay », tandis que, derrière lui, Monique ouvrait une bouche énorme pour l'imiter sans émettre aucun son – non, réellement, je ne l'ai pas rencontré. Je connais son nom, je l'ai lu dans les « papiers »... et ce fut tout.

Après une nouvelle partie, Soline se dirigea vers le vestiaire pour changer de chaussures avant de rentrer aux Deux-Moulins.

— Tu pars déjà, ma chérie ? demanda M. de Journac.

— Oui, mon parrain, j'ai beaucoup à faire, ce soir, vous savez.

— Moi, je rentre aussi, dit James qui avait entendu. Je vous ramène dans mon auto, miss Mazeuil, vous voulez, n'est-ce pas ?

Le regard de Soline s'assombrit, et elle répondit sèchement :

— Je vous remercie, Monsieur ; mais j'ai des courses à faire en ville d'abord.

— Eh bien ! insista James, je vous ramène en ville, vous faites les courses, je vous attends, et nous revenons « at home » !

— Puisque Mr Knighton te propose si aimablement de te reconduire, tu peux accepter, intervint M. de Journac dont le visage s'éclairait de plus en plus.

Soline le regarda, suffoquée : lui, l'ennemi de tout modernisme, lui qui critiquait si souvent les allures indépendantes de sa nièce, il insistait pour qu'elle rentrât avec cet inconnu ? C'était une abdication ! Était-il déjà écrasé – lui et ses principes intransigeants – sous la montagne de dollars que représentait cet homme ?

Monique sauta sur un pied, frôla Soline et lui glissa :

— Ne fais donc pas la mijaurée, grande sotte, et cours ta chance !

Le visage de la jeune fille s'empourpra. Qu'allait-on imaginer, à présent ? Ah ! l'argent, l'argent-roi... ! Celui de James lui coûtait cher, à elle.

Soline fit une dernière tentative pour ne pas rentrer seule avec l'Américain, et créer déjà un précédent qui lui vaudrait des heures pesantes, cet hiver...

— Non, vraiment, ce serait trop long pour vous !

— Vous ne rentrez pas avec nous, parrain ?

— Non, Brunoy m'attend pour dîner.

Brunoy, le célèbre orientaliste, habitait avec sa femme une merveilleuse propriété près du Jardin d'Essai ; grand ami de M. de Journac, il invitait souvent le pieux célibataire qui se plaisait dans ce milieu raffiné.

Décidément, Soline jouait de malheur ! Elle se tourna vers Knighton qui la guettait du coin de l'œil :

— Eh bien ! Monsieur, partons !

A la ronde, tous deux distribuèrent des poignées de mains ; puis ils quittèrent le tennis et s'enfoncèrent dans les allées où s'allongeaient les ombres mauves du soir, trouées çà et là de rayons de soleil rougeoyants.

Ce fut James qui engagea la conversation.

— Vous jouez très bien, miss Mazeuil ; vous avez une très américaine méthode !

Aucun compliment ne pouvait être plus désagréable à Soline en cet instant ; d'une voix mordante, elle répondit :

— Vous êtes trop indulgent, Monsieur !

James regarda sa compagne en silence ; puis il murmura, la voix changée :

— Je regrette, miss Mazeuil... Chaque fois que je parle, je pense que vous êtes fâchée...

Soline leva vers le colosse des yeux surpris ; où était donc son arrogance, ce flegme écrasant, cette supériorité matérielle qu'il affichait brutalement ? La voix avait perdu son assurance, l'œil s'était éteint, et il y avait dans son attitude un peu du ridicule, touchant d'un gros chien battu. La jeune fille s'adoucit pour répondre en détournant la conversation :

— Mais non, je ne suis pas fâchée ! Seulement, je n'ai pas une aussi bonne opinion de moi que vous-même. D'ailleurs, ceci n'a aucun intérêt...

Dites-moi, plutôt si vous vous plaisez à Alger ?

— Je me plais toujours, partout où je peux faire des affaires et gagner de l'argent !

Il n'en fallut pas plus pour que Soline se remit en boule, tel un hérisson.

— Pourtant, reprit-elle avec un inconscient mépris, quand on a déjà beaucoup d'argent, quel plaisir peut-on éprouver à en gagner davantage ?

— Si, répondit James avec force, il y a le plaisir de la lutte, de la victoire, de la domination !

La jeune fille reprit, frémissante :

— Vous croyez donc que tout s'incline devant l'or, et que tout est à vendre ?

La voix tranquille laissa tomber, au-dessus d'elle :

— Oui, je crois. On achète ce qu'on veut. On paye cher, voilà tout. Quelquefois, il faut attendre. Mais, un jour, on achète quand même. Vous êtes une petite chose toute fraîche, toute nouvelle ; alors vous ne savez pas, pas encore... ! Mais moi, je sais...

Dans l'ombre croissante, Soline frissonna ; cette conviction inébranlable, basée sur l'expérience – et quelle expérience ! – pesait sur ses épaules comme une main de fer ; elle sentait son cœur étreint d'une atroce angoisse, et le pas régulier qui sonnait à ses oreilles lui causait un malaise inexprimable. Ah ! il avait bien raison, James... qu'elle était peu de chose auprès de lui, avec sa foi enthousiaste dans tout ce qui était noble, pur, désintéressé !... Comme elle avait peur de cet homme, de cet homme tout puissant, puisqu'il connaissait sa force, et qu'il savait attendre... !

Cependant, ils atteignaient l'entrée du Jardin d'Essai ; James indiqua un garage proche.

— Ma voiture est là, dit-il,

Quelques minutes après, Soline, installée près de James dans sa luxueuse Hispano, roulait à vive allure sur la voie poussiéreuse. Attentif aux virages, Knighton demanda :

— Où voulez-vous stopper, miss Mazeuil ?

Soline n'avoua pas que les emplettes prétextées tout à l'heure n'étaient qu'une échappatoire... Elle donna une adresse, rue d'Isly, et se hâta, pour abrégé le supplice qu'elle endurait. Puis la voiture repartit à toute allure. Mais, arrivé sur le boulevard Front-de-Mer, la soirée était si belle que James ralentit de lui-même.

— Quelle splendide vue, je dis ! s'écria-t-il, en découvrant la mer d'un bleu mourant qui se rosait à l'horizon sous la caresse du ciel, tandis que la montagne de Notre-Dame d'Afrique, surmontée de la basilique byzantine, se détachait en violet foncé sur un couchant en flammes. Sans quitter le volant, James regarda sa compagne enveloppée de rayons pourpres, si jolie dans son tailleur de serge blanche, sous son petit feutre blanc, relevé hardiment, découvrant les yeux magnifiques. Elle n'avait pas entendu l'exclamation de Knighton et contemplait, une fois de plus, avec la même ferveur, avec le même amour, cette fête de beauté que le soleil donnait chaque soir, gratuitement, avant de disparaître...

Oh ! oui, une petite chose toute fraîche, toute nouvelle, et qui ne savait pas !

V

— Ces dames sont-elles là, mon bon Moukdar ? demandait, quinze jours plus tard, Maurice Boissière, en se présentant à la villa Magnolia.

— Oui, missié. Entre missié, pitite mizielle y s'ra bien content ! Médème, il est malade, ça y a pas bon... li cœur, ti sais...

Le jeune avocat se hâta vers le studio où il savait trouver Soline, en cette paisible après-midi dominicale. Octobre finissant répandait sur la baie une tiède chaleur tempérée de pluies violentes qui purifiaient l'air et le faisaient si léger, si transparent, que le regard croyait atteindre à l'infini. Dans la claire maison, c'était la fraîcheur, le silence, le repos. M^{me} Mazeuil, souffrant d'une crise cardiaque, comme venait de le dire Moukdar, cherchait la solitude et gardait la chambre. Philippe dormait, après avoir passé en mer avec Tatïe, une partie de la matinée. Eblis rêvait sur la descente de lit, avec des aboiements étranglés et des tressaillements de pattes.

Mais Soline, elle, ne perdrait pas son temps.

Maurice la trouva derrière une montagne de volumes fleurant l'encre, la colle et le papier neuf. Sur la couverture d'un bleu doux, le titre s'étalait avec complaisance : « Le Cœur en peine », par Jacques d'Orignac et, dans un coin, une églantine gravée marquait la collection.

— Ah ! j'arrive à point ! s'écria Maurice. Ce cher auteur signe ses œuvres ; je retiens un exemplaire !

Soline se leva et tendit la main par-dessus la table à son vieux camarade ; elle répondit en souriant :

— Vous êtes un homme trop occupé pour perdre votre temps à de pareilles fadaïses, mon cher ami !

— On ne peut être juge et partie, Linette, et votre roman, j'en suis sûr, me plaira infiniment. Il me reposera de nos insipides plaidoiries et de l'outrance de la production en vogue... J'y retrouverai l'âme généreuse et fière de ma petite amie « l'Amazone », comme j'aimais à vous nommer jadis.

— Soline, qu'avez-vous donc, aujourd'hui ?

— Elle est morte, l'Amazone, mon pauvre Maurice. Il n'y a plus en moi, qu'une femme accablée de soucis matériels et qui cherche à « faire de l'argent » par tous les moyens ! Ah ! pouvoir écrire à son temps, à son heure, prolonger son rêve et matérialiser seulement pour le retenir ! Mais ce n'est pas pour moi, ce labeur d'artiste, de dilettante...

— Soline, qu'avez-vous donc, aujourd'hui ? Je ne vous reconnais pas !

— J'ai... j'ai... mal aux nerfs !

— Tiens, tiens, tiens !... Vous avez donc des nerfs, petite amie ? C'est bien la première fois que vous m'en parlez !

La jeune fille haussa les épaules et repoussa d'un geste sec le volume qu'elle dédicait.

— Mon pauvre ami, j'ai des nerfs comme tout le monde, je pense ; seulement, je les domine assez bien d'habitude. Croyez qu'il faut un concours de circonstances tout à fait extraordinaire pour que j'en perde le contrôle.

« Décidément, pensa Maurice, j'ai bien fait de venir aujourd'hui. »

Mais il connaissait trop bien Soline pour poser une question prématurée ; il fallait attendre que l'âme fière s'ouvrît d'elle-même et confiât sa peine. Car il y avait sinon un tourment, du moins une préoccupation creusant le jeune visage, ternissant le beau regard, mettant dans la voix une note mordante. Le jeune homme s'installa donc sur le divan, sa place favorite, alluma une cigarette et parla de choses et d'autres, tout en feuilletant « Le Cœur en peine ». Et Soline reprit sa tâche.

— Vous permettez que j'achève ? dit-elle ; j'ai reçu ces exemplaires d'auteur depuis huit jours ; je voudrais en envoyer à quelques parents, amis, conseillers... et, tout à l'heure, nous ne serons plus seuls... ajouta-t-elle avec un soupir qu'elle ne put réprimer.

— Ah ! Vous attendez du monde ? Alors je me sauve, s'écria Maurice.
Soline eut un geste vif.

— Restez, je vous en prie ! dit-elle.

Le jeune homme se mit à rire.

— Fichtre ! suis-je donc indispensable comme quatorzième ou comme bouche-trou ?

— Comme ami, tout court, fit Soline, brusque.

— J'aime mieux cela, reprit Maurice, sérieux. Et peux-t-on savoir ?...

— Oh ! bien sûr ! Parrain doit venir prendre le thé, à cinq heures, avec son inséparable Knighton !

La voix harmonieuse se fit si dure, si méprisante sur les derniers mots, que Maurice pensa aussitôt :

« Voici la pierre d'achoppement ! »

Il se mit à rire :

— Eh bien ! s'il vous entendait, il serait flatté d'un tel enthousiasme, votre sympathique voisin !

— Sympathique ? Vous le trouvez sympathique, vous ? Vous n'êtes pas difficile !

Maurice ne douta plus, et Soline, qui continuait à signer rageusement ses volumes, était mûre pour les confidences.

Le jeune avocat reprit avec nonchalance, en regardant monter les spirales de fumée de sa cigarette :

— Oh ! moi, vous savez, je n'ai aucune opinion sur l'illustre milliardaire. Je l'ai aperçu deux ou trois fois au café, sur le boulevard, en auto... Ce n'est pas ainsi qu'on juge un homme !

Il secoua sa cigarette au-dessus d'un cendrier placé à portée de sa main, et regarda Soline.

— Mais vous, Linette, parlez-moi donc de lui ! Vous devez commencer à le connaître, puisque vous le voyez souvent.

Agressive, la jeune fille répondit :

— Comment savez-vous que je le vois souvent, ce Knighton ?

— « Ce Knighton », de mieux en mieux ! Passons... Ma chère, je « suppose » que vous rencontrez « ce Knighton » à la mer, au tennis, et même « dans le quartier », comme disent les commères. Je « n'affirme » pas, je suppose...

Et il tira quelques bouffées d'un air indifférent.

Soline, brusquement dressée, était devant lui, le regard flamboyant, les joues en feu.

— Si vous savez, si vous affirmez ! Et vous vous faites l'écho des potins, des cancanes qui traînent déjà en ville, n'est-ce pas ? Au lieu de m'avertir en bon camarade vous tournez autour du sujet, vous prenez un ton de salon, vous, vous ! C'est trop fort !

Et, saisissant sur la table quelques enveloppes de formats excentriques et de couleurs mourantes, elle les jeta sur les genoux de Maurice en disant :

— Lisez ! et vous verrez que, moi, j'affirme !

« Allons bon ! pensa Maurice, c'est plus grave que je ne croyais... »

Il prit les mains de Soline dans les siennes et força la jeune fille à s'asseoir sur le divan.

— Eh bien ! Linette, que signifie cette grande colère ? demanda-t-il doucement. Vous avez donc du chagrin et vous ne me le dites pas tout de suite ? Vous n'avez donc plus confiance en votre vieux camarade ?

Soline répondit, d'une voix étranglée de larme :

— Autour de moi, c'est une conspiration...

Le jeune homme commençait à comprendre ; il frappa amicalement sur l'épaule de sa compagne :

— Est-ce que, par hasard, « ce Knighton » aurait « perdu son cœur » en vous voyant.

Soline haussa les épaules avec accablement.

— Est-ce que je sais, moi ? dit-elle presque bas. Je n'ai pas de chance, voilà tout, ou j'en ai peut-être trop... Nous avons tous deux les mêmes sports favoris : c'est cela qui lui a plu ! Quand je lui ai été présentée, il a voulu tout de suite faire une partie de tennis avec moi et me ramener en auto. Depuis, je l'ai vu souvent, grâce à mon oncle, qui ne le quitte guère... Tout cela ne serait rien mais il y a le monde, ces gens à l'affût, guettant tous les mots, tous les regards de ce roi du dollar ! Jusqu'à Monique qui s'en mêle... Au Club des As, vous pensez bien qu'on a noté les attentions dont j'étais l'unique objet. Le résultat, le voilà !

Et elle désigna les lettres éparses sur les genoux de Maurice.

Le jeune homme sourit :

— Parlez-en, de mes meilleures amies !

L'indignation de Soline redoubla.

— Ce ne sont pourtant pas des lettres anonymes ? demanda-t-il ; je reconnais l'écriture de vos meilleures amies ! Tenez, lisez cet échantillon !

Elle déplia un feuillet mauve, orné d'un chiffre extravagant.

« Ma chère Soline, puisque vous êtes dans les bonnes grâces du prince de l'heure, voulez-vous vous faire l'interprète de la Croix-Bleue, et solliciter sa présence, ou tout au moins une apparition, à notre prochain concert ? Vous obtiendrez sûrement cette faveur, car Mr Knighton ne saura rien vous refuser... »

— Et cet autre :

C'était un vélin citron...

« J'ose à peine vous demander un grand service, ma chère amie, mais puisqu'il s'agit de notre patronage, je passe outre ! Une idée m'est venue,

l'autre jour, en voyant l'empressement de Mr Knighton qui n'a eu d'yeux que pour vous, ma charmante... Nos fonds sont très bas ; nous ne savons comment organiser une jolie fête pour le Noël de nos petits... Si vous pouviez obtenir une obole de votre « voisin », nous vous en aurions une reconnaissance immense. A vous, sûrement, Mr Knighton ne pourra refuser ! »

— Cet autre encore :

Un crépon gris, liséré d'argent...

« Petite amie, voulez-vous être bonne, infiniment ? Notre préventorium manque de lits ; tant de jeunes êtres pourraient être rendus à l'action, au bonheur, à la vie, si l'on nous aidait un peu ! Je n'ai pas été sans remarquer l'impression profonde que vous avez faite sur Mr Knighton, et, puisque vous rencontrez sûrement, très souvent, votre richissime voisin, j'ai pensé à vous demander d'être auprès de lui notre gracieux interprète... Sa générosité est bien connue ; mais vous obtiendrez davantage si vous lui parlez à notre place, ma chérie... »

— Qu'en dites-vous ? demanda Soline ; la voix tremblante... Elles se sont donné le mot, toutes ces petites pestes !

Maurice rit de bon cœur.

— Mais c'est humain, cela, Linette ! Elles ont voulu marquer le coup, voilà tout !

« En toute franchise, mon amie, continua-t-il, je vous dirai que ces lettres ne m'étonnent nullement. J'ai rencontré, jeudi soir, ces charmantes enfants au dancing ; il n'a été question que de Knighton et de vous... L'une d'elles – je vous tairai son nom – a même glissé entre deux coups d'éventail : »Elle est très forte, Soline ! Elle a saisi immédiatement la tactique qui réussira le mieux avec ce moderne Crésus, pour exalter son besoin de conquête ». A quoi j'ai riposté sèchement : « Vous vous égarez, ma chère, Soline n'a pas de tactique, c'est le seul « honnête homme » que je connaisse. »

La jeune fille saisit la main de Maurice et la serra à la broyer.

— Mon cher vieux camarade ! Ah ! je vous reconnais bien là ! C'est horrible, cette coalition... Et ce n'est pas tout, hélas ! Voilà mon oncle qui s'en mêle !

Maurice sursauta.

— Comment le colonel aussi ?

— Et tout son régiment, s'il en avait encore un, serait appelé à la rescousse ! essaya de plaisanter Soline dont la voix tremblait. Oui, par une de ces contradictions qu'il est impossible de justifier, mon parrain, réactionnaire, conservateur, insouciant et léger, s'est entiché de ce businessman d'après-demain... Il voit d'un fort bon œil les attentions dont je suis l'objet et j'ai surpris involontairement des bribes d'une conversation entre lui et maman, l'autre jour...

La voix de Soline se brisa...

— Alors, demanda Maurice, que disaient-ils tous deux ?

— Eh bien ! je passais dans le hall, et la porte du salon était ouverte... Maman disait : « Tu crois, mon ami, que ce monsieur a remarqué Soline ? — Oui, répondit mon oncle, il ne s'est occupé que d'elle. Si tu avais vu la tête des autres... ! » Maman reprit : « Oh ! en somme, cela ne prouve rien... » Mais mon oncle triompha ! « Et depuis, n'a-t-il pas cherché toutes les occasions de revoir Soline ? Tu me l'as dit toi-même ! Chaque fois que je le rencontre, il me parle d'elle ; je t'assure, Isabelle, chez un homme de cette trempe, ces petits faits sont significatifs ! »

Maman soupira :

« J'aimerais mieux pour gendre un Français de chez nous ! — Evidemment, répondit mon oncle, avec désinvolture ; mais Soline serait une vraie princesse, et Philippe ferait plus tard ce qu'il voudrait ! » Ah ! Maurice, je n'ai pu en entendre davantage. Les miens, les miens eux-mêmes, prêts à me vendre ! Ah ! mon Dieu !

— Linette, je vous en prie, calmez-vous ! supplia le jeune homme effrayé par cette exaltation inhabituelle. Vous savez combien votre mère vous aime : jamais elle ne vous contraindra à vous marier contre votre gré. En somme, cette idée n'est pas si extravagante.

— Ah ! taisez-vous !... Si vous le connaissiez ! Et encore, que savons-nous de lui, de son passé ?

— Pourtant, il est très bel homme, et chacun s'accorde à le trouver sympathique, avec une pointe d'originalité plaisante...

Soline, les yeux baissés, semblait perdue dans une contemplation intérieure ; malgré la douceur de l'air entrant par la fenêtre ouverte, elle frissonna, et murmura tout bas :

— Maurice, vous savez que je suis brave, et même téméraire... Eh bien ! j'ai peur de cet homme... oui... peur...

* * *

Un coup léger frappé à la porte fit tressaillir les jeunes gens.

— Entrez ! dit Soline.

Et Moukdar entra, sa face d'ébène disparaissait derrière une admirable gerbe d'orchidées et d'iris noirs, poussés dans les serres du premier fleuriste algérois. Une carte était épinglée au papier transparent ; mais Soline n'eut pas besoin de la lire pour savoir quel nom était gravé... Les yeux de la jeune fille s'emplirent de détresse et elle se tourna vers Maurice en murmurant :

— Vous voyez !

— C'est l'Américain, mizielle, précisa Nounou-Mouk, qui, en toutes circonstances, aimait à dire son mot. Ça y a bon fleurs, lis autres, trop chaud, crivées...

Tout à coup, le visage de Soline s'éclaira ; un sourire nuancé d'ironie détendit ses lèvres et ses yeux brillèrent ; elle enleva à la gerbe quelques fleurs et les disposa dans un petit vase de cuivre, qu'elle tendit au nègre :

— Tiens, mon bon Mouk, tu mettras ce bouquet sur la table à thé. Donne-moi le reste, je vais le porter à maman !

Quand Moukdar eut disparu, elle ajouta pour Maurice :

— Comme maman ne goûtera pas avec nous, il est tout naturel qu'elle profite de ces fleurs... « Il » pensera que je n'en fais aucun cas !

— Et c'est ainsi, s'écria Maurice, que nous sommes les éternelles victimes de votre duplicité !

A cet instant, un chant tout proche éclata au dehors et pénétra dans le studio avec la brise parfumée d'algues. Martelés avec force, les vers que Soline connaissait bien surprirent Maurice qui les traduisit lentement :

« Vous devez payer... vous devez payer... »

— Qu'est-ce donc ? demanda le jeune homme à sa compagne, dont le visage avait déjà perdu sa gaieté fugitive.

Soline porta la main à son front d'un geste las.

— Cela ? répondit-elle, c'est le refrain favori de Mr Knighton... Il doit rentrer d'une promenade en mer... Oh ! ces vers odieux, ces vers à son image, ces vers qui éclatent comme une menace quand on s'y attend le moins, ils gâtent pour moi les matins et les soirs, et toutes les menues joies qui m'étaient si précieuses !

— Linette, je vous vois d'une nervosité qui m'inquiète ! s'écria Maurice, préoccupé de cette attitude inexplicable chez un être aussi parfaitement équilibré. C'est de l'enfantillage, et vous vous faites mal pour

des riens, car, enfin, dans tout ce que vous m'avez conté, qu'y a-t-il de sérieux et à retenir ?

— Oh ! bien sûr, répondit Soline ironique, aucune menace tangible, palpable...

Et plus bas, elle reprit, comme tout à l'heure, une grande angoisse dans ses yeux sombres :

« — Mais j'ai peur... j'ai peur de cet homme ! »

Soline fit un violent effort pour se composer un visage souriant, et laissa Maurice tête-à-tête avec « Le Cœur en peine » ; elle voulait fleurir la chambre de sa mère, habiller Phil qui s'éveillait en chantant, et faire elle-même un brin de toilette. Un peu avant cinq heures, parée d'une simple robe de voile bleu lin à laquelle son charme prêtait une suprême élégance, elle revint tenant son neveu par la main.

— Regarde qui est là ! dit-elle à l'enfant qui eut une exclamation de joie et se précipita vers son grand ami.

— Riri, mon Riri, que je suis content ! Tu joueras avec moi, dis, pendant qu'il sera là, le méchant monsieur !

— Philippe, gronda sa tante, je t'ai déjà défendu d'appeler ainsi Mr Knighton.

— Tatie, je t'assure qu'il est méchant, puisque Eblis gronde chaque fois qu'il le voit !

— Ce sont des raisonnements à dormir debout ! Je te le défends, cela suffit !

Mais Soline s'approcha de Maurice et murmura pour lui seul :

— Vous voyez l'intuition des simples et des tout petits.

— Avouez, ma chère, répondit le jeune avocat, que ce sont là des preuves irrecevables... en droit !

Il avait à peine achevé sa phrase que des pas résonnaient dans l'escalier, et la porte du studio s'ouvrit devant M. de Journac qui précédait l'Américain ; et, derrière eux, Moukdar se livrait à une mimique désespérée, tentant d'expliquer à sa jeune maîtresse qu'il n'avait pu empêcher l'invasion de son domaine.

Le colonel rayonnait, et cette joie eut le don d'exaspérer sa filleule.

— Nous forçons la consigne, ma chère petite ! dit gaiement M. de Journac en embrassant Soline. Tu nous excuses, n'est-ce pas ? Vraiment, cette pièce est la plus agréable de la villa, et l'on y jouit d'une si belle vue ! Sais-tu qu'il est charmant, ton studio ?

Il se tourna vers Knighton qui échangeait avec Soline un vigoureux shake-hand.

— De mon temps, on disait « boudoir » !

— Boudoir, « yes » ! repartit l'Américain. Mais juste, maintenant, les femmes n'ont plus le temps pour boudoir !

Soline regarda James avec surprise ; est-ce qu'il allait se mêler d'avoir de l'esprit, à présent ?

En bonne maîtresse de maison, elle présenta Maurice Boissière et força Philippe à dire gentiment bonjour à James qui courba sa haute taille pour serrer la menotte bronzée.

— « Hello ! my boy », s'écria-t-il en souriant à l'enfant – petit triton dont il admirait l'intrépidité –, dites-moi ce que vous souhaitez le plus, pour que je vous le donne !

Soline et Maurice échangèrent un coup d'œil complice ; l'hostilité du gamin s'évanouirait-elle devant les mirifiques promesses ?

Mais le petit, redressé fièrement, planta son regard droit dans les yeux pâles de l'étranger, et sa voix claire s'éleva dans le silence attentif.

— Je vous remercie, Monsieur, je ne veux rien ; c'est ma Tatïe qui me récompense quand je suis sage.

Un sourire de triomphe effleura les lèvres de Soline : Philippe était bien un Mazeuil ! Pour faire diversion, la jeune fille remercia James de ses fleurs, et excusa sa mère qui ne pourrait partager leur five-o' clock. Puis elle envoya Phil commander à Moukdar de servir le thé.

A son habitude, Knighton inspectait la pièce ; il n'y était venu qu'une fois et, si profonde était l'impression qu'il en avait reçue, qu'il se souvenait de chaque meuble, de chaque objet, et il remarquait les moindres changements. Aujourd'hui, par exemple, il y avait dans l'air un parfum de tabac ; et plusieurs cigarettes inachevées, abandonnées dans le cendrier, prouvaient que le jeune avocat était là depuis longtemps. Qui était donc ce Maurice Boissière pour jouir d'une pareille faveur ? Le front de James se rembrunit. Flirt ? fiancé ? camarade ? Il fallait savoir. Et cette volonté subite l'éclaira tout à coup sûr un sentiment qu'il ne voulait pas encore s'avouer... Il secoua la tête, chassant la pensée importune.

Plus tard, il y réfléchissait ; d'ailleurs, ce n'était, pas dans son programme, aujourd'hui... Et puis, ne lui fallait-il pas un grand effort pour suivre la conversation faite de ripostes vives, de saillies spirituelles fusant entre les trois Français ? Il raya donc le jeune homme de ses préoccupations

immédiates, et revint à Soline qui débarrassait la table où Moukdar poserait tout à l'heure son plateau. C'est alors qu'il remarqua la pile de volumes non coupés, dont certains étaient encore ouverts, portant sur la page de garde quelques lignes manuscrites. Il avait vu cela, déjà... Où donc ? Ah ! oui, il se souvenait... C'était à Madrid : un romancier français était venu faire des conférences ; puis on avait vendu – très cher ! il en avait acheté – les exemplaires qu'il signait, au profit d'une œuvre philanthropique quelconque.

Authoress, l'intrépide sportswoman ? Pagaïe, raquette et stylo ? Et dactylo ? L'Underwood dormait derrière son paravent...

Jusque-là, James était demeuré près de la baie, avec les deux hommes ; il quitta ceux-ci, et, se rapprochant de Soline, prit un volume sur la table. Il lut lentement le titre.

— Ce sont des mots tristes, miss Mazeuil, dit-il. Pourquoi les avez-vous choisis ?

Soline fut embarrassée par la question trop directe et imprévue ; que n'avait-elle pu faire disparaître à temps ces livres ! Elle répondit d'un ton léger :

— Sans doute par esprit de contradiction, puisque je suis toujours gaie !

James la regarda sans abandonner le volume.

— Non, vous n'êtes pas toujours gaie, je pense...

Après un court silence, il reprit :

— Pourquoi vous n'avez pas mis votre réel nom ici ?

— Mais... parce que je préfère garder l'anonymat, voilà tout !

L'Américain sourit :

— Oh ! cela, je l'aurais dit comme vous, je pense... Puisque vous ne voulez pas dire, ne dites pas... Et maintenant, s'il vous plaît, je désire acheter ce book.

Le visage de la jeune fille se crispa : elle ne le verrait donc jamais, ce milliardaire, sans qu'il l'écrasât de ses dollars ? Contenant sa colère, elle répondit d'une voix sans timbre :

— Je ne vends pas ces exemplaires, je les « donne » ils ne m'ont rien coûté, vous comprenez ? Mon éditeur me les devait, par contrat.

James n'avait pas quitté des yeux le jeune visage pâli ; il voyait trembler les lèvres contractées, et, dans les yeux trop grands où il avait déjà lu l'indifférence, le dédain et la pitié, il surprit un éclair de haine... Il

comprit... Dans son âme rude monta un trouble inconnu qui le fit humble et faible, et soumis, devant cette petite fille qui le dominait de toute sa fierté. Alors il courba sa haute taille et demanda à voix presque basse, en posant le volume sur la table :

— Alors, miss Soline – c’était la première fois qu’il l’appelait ainsi... – si vous en avez un de trop, s’il vous plaît, « donnez-le » moi, avec votre réel nom.

Soline eût donné beaucoup pour pouvoir repousser la requête et infliger à Knighton une leçon salutaire ; mais elle sentit, fixé sur elle, les regards suppliants du colonel et de Maurice qui suivaient anxieusement la scène. Son visage se détendit et sa voix retrouva son harmonie naturelle pour répondre :

— Oui, mister Knighton, j’en ai encore un pour vous !

Elle prit le livre que James venait de poser devant elle et signa de son écriture droite et ferme ; mais, en le rendant à l’Américain, elle ne put résister au plaisir de décocher une malice à celui-ci :

— Vous voyez, Monsieur, ce n’est pas comme dans votre chanson, il ne faut pas payer quand on désire un livre !

Knighton, épanoui, eut son rire bref et sec comme un coup de klaxon.

— Oh ! très drôle ! « Yes », la chanson... Très agréable, ne pensez-vous pas ?

Agréable ! Maurice fit volte-face et considéra attentivement le paysage pour dissimuler son envie de rire, et l’entrée de Moukdar avec les plateaux du goûter dispensa Soline de répondre.

VI

— J'espère ne pas vous avoir fait trop attendre ? chanta une voix musicale.

Et Soline entra dans le studio où sa mère, le colonel et Maurice Boissière se trouvaient réunis.

— O la plus exacte des femmes ! s'écria le jeune homme en souriant, voilà une question bien superflue ! Le colonel a décidé de partir à dix heures, et il est à peine dix heures moins le quart !

— Heure militaire, mon cher, repartit Soline en tendant le front à son oncle. Marquons le pas, voulez-vous jusqu'au départ ?

Elle serra la main de Maurice ; celui-ci garda dans la sienne les doigts minces, et s'éloignant un peu, fit pivoter la jeune fille avec une exclamation admirative.

— Comme vous êtes belle, Linette ! Est-ce votre œuvre, cette délicieuse toilette ?

— Question superflue ! Je n'ai pas les moyens de m'habiller chez Colette et Simone, moi !

Elle esquissa une profonde révérence.

— Si je vous plais ainsi, messieurs mes chevaliers servants, je suis récompensée de mon travail !

M. de Journac, d'une élégance très vieille France dans son habit impeccable fleuri de la rosette, enveloppa sa nièce d'un regard où brillait une paternelle fierté. C'était une de ses plus grandes joies de conduire Soline dans le monde, de surprendre les réflexions provoquées par son charme, de noter les hommages qui montaient vers elle. La grâce de la jeune fille se parait aux lumières de l'éclat propre aux brunes. Ses boucles de nuit avaient des reflets glacés, ses yeux immenses semblaient concentrer la vie ardente éparse en ces soirs de fête, et son teint s'animait de reflets ambrés. Elle portait, ce soir, une robe de crêpe de soie rubis, dégageant légèrement le cou flexible, et laissant les bras nus. Le corsage, brodé et rebrodé de perles de cristal de la même nuance, moulait le buste et formait, un peu au-dessous de la taille, plusieurs pointes d'où partait la jupe, étoffée de godets nombreux, soyeuse et souple comme la corolle d'une grande fleur

renversée. Des bas de soie claire, et de petits souliers de tissu lamé, une cape de satin noir posée sur les épaules, complétaient la toilette de Soline. La jeune fille ne portait aucun bijou ; mais, sur l'épaule gauche, une chute d'œilletons naturels, assortis à la robe, faisaient ressortir la pâleur des bras minces et musclés.

— Si je ne craignais de te tourner la tête, je te proclamerais irrésistible ! déclara le colonel avec feu.

— Proclamez, mon oncle, proclamez ! répondit Soline, rieuse. Ces chiffons, exhumés du grenier, et traités par des procédés dont je garde le secret, font encore leur petit effet aux lumières.

Le colonel se tourna vers Maurice.

— Il est temps de partir, mon enfant, dit-il. Soline s'approcha de sa mère.

— Alors, vraiment, je puis vous laisser sans inquiétude, maman ? demanda-t-elle.

— Mais oui, ma chérie. Je me sens fort bien, et je suis contente que tu t'amuses un peu. N'oublie pas de remercier pour moi Si Mohammed Ali ben Ali de son invitation, et de lui dire combien je regrette de ne pouvoir assister à sa fête.

Quelques minutes plus tard, M. de Journac et Soline filaient à vive allure dans la petite auto que Maurice conduisait. Depuis longtemps déjà, le jeune homme venait avec M. de Journac chercher Soline aux Deux-Moulins, quand la jeune fille allait dans le monde, et la raccompagnait après le bal. Ces soirs-là, le colonel couchait au « Magnolia », et M^{me} Mazeuil était sans inquiétude au sujet de sa fille.

On atteignait la mi-novembre, et la saison mondaine s'ouvrait par une réception qui promettait d'être féerique chez le caïd Si Mohammed Ali ben Ali, des Ouled Djil, grand ami du colonel, dans sa merveilleuse propriété d'El-Biar, l'Orangerie.

Au-delà de Fort-l'Empereur, parmi les premières hauteurs du Sahel, El-Biar dresse sa colline boisée, fleurie, parfumée, qui jouit d'un climat plus sec et plus frais que le bord de la mer dont elle découvre pourtant les changeantes splendeurs. Aussi, nombreux sont les jardins princiers, les villas somptueuses, étagés à flanc de coteau.

L'auto suivait les méandres d'une route qui déroulait ses lacets comme un pâle serpent dans la nuit pure, et Soline, assise près de Maurice et grisée par l'air frais qui lui fouettait le visage, dit à son compagnon :

— Plus vite, Maurice, plus vite ! Parrain sommeille ; sûrement, il s'apercevra de rien !

— Diable ! riposta le jeune homme, vous êtes une enfant terrible ! Et ma responsabilité, qu'en faites-vous ? Etes-vous donc si pressée d'arriver à l'Orangerie ? Je voudrais bien savoir quel puissant aimant vous y attire !

— Garçon stupide ! – Maurice connaissait le qualificatif familial et il sourit. – J'aime la vitesse pour elle-même ; voilà tout !

— Malgré mon désir de vous être agréable, il est superflu de nous casser la figure en chœur !

— C'est bien, fit Soline en se rencognant dans les coussins, puisque vous ne voulez pas être gentil, je garderai pour moi ce que je voulais vous montrer !

La curiosité du jeune homme fut piquée au vif, comme Soline s'y attendait.

— Qu'est-ce que c'est ? dites-moi, oh ! dites !

— Non.

— Je vous en prie...

— Vous connaissez les conditions !

— Mais ma conscience...

— Maurice, vous exagérez... La route est libre, sèche, il n'y a aucun danger.

— Si je cède, me direz-vous de quoi il s'agit ?

— Parole d'honneur !

Le jeune homme appuya sur l'accélérateur. Sur le bord de la route, eucalyptus, cactus et mimosas filèrent plus vite, grandes ombres apeurées, et Soline, les lèvres entr'ouvertes, but avec délices l'air embaumé des nuits d'Afrique.

— Eh bien ! demanda Maurice, payez-moi, maintenant !

— Ah ! oui... murmura-t-elle, payer, toujours payer...

— Allez-vous faire des dettes, à présent ?

— Mon cher ami, j'en ai déjà tellement contracté envers vous !... Mais pour une fois que je puis m'acquitter... Donc, au fait. Savez-vous que je nage en plein roman ? Et que Jacques d'Orignac a reçu, par l'intermédiaire de son éditeur, une lettre, ma foi, une lettre de déclaration, ou peu s'en faut ?

— Voilà un sujet tout trouvé pour votre prochain roman ! Quiproquo, mystère, drame et apothéose ! Je réclame les détails...

— Vous les aurez ce soir. J'ai mis cette lettre dans mon sac ; je vous la donnerai chez Si Mohammed ; elle en vaut la peine ! Ma correspondante doit être une petite fille adorable...

— Mon cœur prend le pas de gymnastique ! plaisanta. Maurice, et je sens sur moi la menace du coup de foudre !

— Riez, jeune homme, vous ne savez peut-être pas si bien dire ! Mais nous arrivons ; il s'agit d'être sérieux, et de faire une entrée triomphale !

* * *

Au bras du colonel, Soline pénétra dans les salons de l'Orangerie, où Si Mohammed recevait ses invités.

L'Orangerie était une ancienne demeure mauresque, petit palais où les marbres des cours intérieures et des bassins murmurants, les plafonds cloisonnés, peints de vert, de rouge et d'or, les boiseries ajourées, les mosaïques luisantes, avaient une valeur artistique inestimable ; elle s'apparentait aux plus purs joyaux algériens, la cathédrale, l'ancien archevêché, le palais d'hiver du gouverneur, les mosquées et combien d'autres merveilles !

Au milieu des parterres débordant de roses et d'héliotropes, tout près d'une vaste orangerie qui lui donnait son nom, et qui, en cette nuit tiède encore, exhalait un parfum entêtant, la villa de Si Mohammed offrait un cadre unique pour la fête que le caïd y donnait.

Dans les salons étroits et longs, à la mode arabe, tendus de tapis éclatants et de soies chatoyantes, une foule se pressait, brillante, chamarrée, joyeuse, mêlant les sobres uniformes français aux splendides costumes indigènes, les ternes smokings aux somptueuses toilettes des femmes. M. de Journac, qui connaissait le tout Alger présent, distribuait au passage poignées de mains et saluts, et Soline y ajoutait le rayonnement de son sourire.

A l'entrée du deuxième salon, Si Mohammed accueillait ses hôtes avec cette courtoisie suprême propre à l'Islam. En voyant apparaître son vieil ami de Journac, il vint à sa rencontre, très grand, très beau avec son maigre profil d'aigle, ses yeux de braise, sa grande barbe noire à peine givrée par la cinquantaine. Le burnous relevé sur l'épaule découvrait la petite veste de velours brodé d'or, constellée de décorations, le pantalon bouffant de lin plissé menu, et les hautes bottes de cuir rouge.

— Enfin ! s'écria-t-il, je craignais que mon ami, mon frère, me refusât la joie de sa présence ! Mais je suis comblé, ce soir, puisque le voici, et avec

lui la rose la plus fraîche des jardins d'Allah !

Soline sourit au caïd qu'elle connaissait de longue date, et dont elle estimait fort la loyauté et le courage.

— Il n'est pas bon, dit-elle, de couvrir de louanges excessives une simple femme !

Si Mohammed s'inclina, sans se départir de sa galanterie, et reprit :

— Je sais que la femme à qui je m'adresse est trop intelligente pour ne pas sentir que mes paroles viennent tout droit du cœur... Veux-tu me faire l'honneur d'accepter mon bras, et de m'accompagner dans cette demeure qui se réjouit de ta présence ?

La jeune fille glissa sa main sous le bras de l'Arabe et, tout en causant avec son hôte et M. de Journac, se laissa guider à travers les salons. Sur leur passage, bien des regards d'envie enveloppaient Soline, et nombreuses étaient les réflexions aigres-douces faites assez haut pour qu'elle les entendît. On ne lui pardonnait pas d'être jolie, élégante, fêtée, et pauvre... Ah ! si elle avait pu « payer », elle aussi, si elle avait pu les acheter, de quelque manière que ce fût, comme elle les aurait vus à ses pieds, tous ces envieux, rongant leur frein sous un masque de basse adulation, comme elle les voyait ce soir, dans le fumoir où elle venait de pénétrer, faisant leur cour à Knighton !...

Une vague de dégoût enveloppa la jeune fille, la roula, la submergea, dégoût inspiré par ces âmes viles, et mêlé de cette crainte obscure dont elle ne pouvait se défendre chaque fois qu'elle rencontrait l'Américain.

D'un mouvement vif qui lui était familier, Soline releva la tête et secoua ses boucles. Ah ! « lui » échapper...

— Si Mohammed, je serais heureuse de revoir ton jardin d'hiver, dit-elle.

— Le désir que tu exprimes est un ordre, répondit le caïd ; allons donc au jardin d'hiver !

Et il se dirigea vers la porte.

Mais, depuis un moment déjà, James, adossé à la cheminée où brûlait un clair feu de bois ; — la nuit rafraîchirait peut-être et Si Mohammed voulait qu'une pièce tiède pût accueillir les danseurs fatigués —, James, mâchonnant un cigare en surveillant l'entrée, répondait par monosyllabes aux hommes qui l'entouraient.

Dès qu'il vit Soline, il écarta le cercle de ses interlocuteurs, et vint à sa rencontre. Il tendit la main à M. de Journac, et, s'adressant à la jeune fille, il

dit joyeusement :

— Je vous attendais pour danser, miss Soline ! Je pense que vous voulez, n'est-ce pas ?

Les doigts de Soline se crispèrent sur la manche de velours où ils s'appuyaient ; et elle répondit sans sourire :

— Nous nous retrouverons plus tard, mister Knighton ; pour l'instant, Si Mohammed veut bien nous consacrer un peu de son temps très précieux, et nous ne saurions l'abréger.

Elle s'inclina légèrement, laissant James interdit, et entraîna le caïd qui dissimula un sourire narquois.

M. de Journac, mécontent de l'attitude de sa nièce, s'attardait à causer avec l'Américain. Si Mohammed en profita pour dire à sa compagne :

— Je suis peut-être indiscret, et tu es libre de ne pas répondre à ma question ; mais je t'ai connue enfant, et j'aimais ton père, ma fille... Pourquoi, dis-moi, as-tu été si dure avec l'étranger ?

— Parce que je le hais... répondit-elle à mi-voix.

Le caïd hocha la tête et posa doucement sa main sur la main de la jeune fille :

— La haine sied mal à ta douceur, à ta fragilité... murmura-t-il. Qu'a-t-il donc fait, cet homme, pour mériter cette haine ?

Soline pâlit, ses lèvres tremblèrent, et son front s'inclina légèrement :

— Il veut m'« acheter », Si Mohammed... Et j'ai peur de lui, oh ! si peur !

M. de Journac revenant à cet instant, le caïd se contenta de serrer en silence la main de la jeune fille. D'ailleurs, ils arrivaient tous trois au jardin d'hiver ; Soline, distraite de ses préoccupations, ne put retenir une exclamation admirative. Dans les vastes serres, s'étalait une profusion de fleurs, œillets, iris, orchidées, camélias, jasmins, et surtout une collection unique de cyclamens, grands papillons satinés passant du blanc immaculé au pourpre presque noir, par les nuances les plus rares.

Les allées étaient dallées de marbre blanc, et plusieurs jets d'eau distillaient goutte à goutte une eau parfumée d'essence de roses dans des vasques de marbres précieux. Caché derrière un massif de verdure, un orchestre jouait en sourdine ; une lumière opalisée tombait des globes électriques, et des bancs garnis de tapis et de coussins offraient un repos confortable aux invités du caïd.

— Mon jardin te plaît, ma fille ? demanda Si Mohammed en souriant.

— C'est une vraie merveille, répondit Soline, et voici ma fleur de prédilection, ajouta-t-elle en désignant les cyclamens.

— Eh bien ! mon jardinier te portera demain ceux que tu vas me faire la grâce de choisir.

Avant que Soline eût pu protester, le caïd envoya chercher le jardinier ; et, quand celui-ci fut arrivé – vieil Arabe au visage tanné, souriant de ses mille rides entre des touffes de poil blanc –, Si Mohammed lui parla en arabe ; puis, en français cette fois, il dit à la jeune fille :

— Je m'excuse de te laisser ; mais je dois m'occuper de mes autres invités. Lakdour va prendre tes ordres, et je vois sidi Boissière qui te cherche sûrement.

Le caïd fit un signe amical au jeune avocat, et entraîna avec lui le colonel. Soline et Maurice prirent place sur un banc, près d'un massif d'azalées géantes.

— Eh bien ! Linette, dit Maurice, vous remportez ce soir un joli succès ! Est-ce cela qui vous rend cruelle ?

— Cruelle ? répéta la jeune fille étonnée.

— Mais... il me semble que vous maltraitez rudement votre pauvre amoureux !

— Vous étiez donc dans le fumoir ? demanda Soline.

Et sur un signe affirmatif du jeune homme, elle ajouta :

— Oh ! « pauvre » est d'une ironie cinglante... Avouez d'ailleurs qu'il méritait cette leçon de savoir-vivre.

Maurice réfléchit un moment.

— Peut-être que non... murmura-t-il rêveur. Il est sincère, cet homme... et c'est si rare !

— Il est sincère ! reprit violemment Soline parce qu'il est assez riche pour se payer ce luxe-là, avec les autres !

Maurice ne voulait pas gâter une soirée délicieuse par une discussion où il aurait sûrement tort... Il changea de sujet.

— Et votre dette ? reprit-il gaiement : l'avez-vous oubliée aussi ?

Le visage de Soline s'égayait ; elle fouilla dans son sac et tendit à Maurice quelques feuillets bleutés, couverts d'une longue écriture hésitante encore, une écriture très jeune, rêveuse, avec des caractères parfois dansants, primesautiers, une pointe de hardiesse rompant la timidité de l'ensemble. Maurice déplia les feuillets, et découvrit alors une photographie qui lui arracha un cri léger :

— Mais elle est ravissante, cette enfant !

C'était bien une enfant, et une enfant ravissante. Le visage rond, où le sourire gamin creusait deux fossettes, s'auréolait de mousseux cheveux blonds, et les traits fins, les yeux clairs immenses, frangés de longs cils, le cou gracieux, l'attache délicate des épaules, rappelaient les maîtres de l'école anglaise.

Soline observait son compagnon d'un œil amusé. Elle rompit la première le silence.

— L'étincelle a-t-elle jailli, mon cher Maurice ?

— J'aimerais bien à la connaître dit-il à mi-voix.

— Lisez donc sa prose ; vous la connaîtrez mieux !

Maurice obéit ; dépliant les pages légères, il chercha d'abord la signature, et déchiffra : « Marie-Pierre Charnay, n°..., boulevard de la Reine, Versailles. »

— Marie-Pierre ! murmura-t-il... Marie-Pierre, c'est délicieux...

Et il commença à lire.

« Monsieur, écrivait la petite Marie-Pierre, Monsieur, j'ai seize ans... »

« Seize ans ! » répéta Maurice ; et il se remit à contempler le portrait.

— A cette allure, railla Soline, nous serons encore là demain matin !

Le jeune homme lui lança un regard furibond, et reprit sa lecture :

« Monsieur, j'ai seize ans, comme Noëlle, l'héroïne du « Cœur en peine » ; comme elle, je vis seule avec ma grand'mère, qui est très bonne, qui me gâte... trop ! mais qui ne comprend pas toujours les aspirations, d'une âme avide d'indépendance, de vie ardente, libre, mouvementée... Mon frère aîné que j'adore vit au Niger, si loin de moi !... Je suis très seule, dans notre hôtel austère... Mes amies sont de petites personnes pratiques, modernes, qui ne s'embarrassent d'aucun rêve et que je comprends mal...

» Sans doute est-ce bien hardi de vous écrire ainsi, et, si je relisais ma lettre, je ne l'enverrais pas !...

» Peut-être Jacques d'Orignac est-il un très vieux monsieur, indulgent et paternel ? Je ne le crois pas, cependant, car ce nom est tout nouveau en littérature. Peut-être ressemble-t-il au Prince Charmant ?... Je ne le saurai peut-être jamais !

» Mais vous, Monsieur, qui en créant Noëlle, avez dépeint Marie-Pierre, peut-être me répondrez-vous, peut-être me permettrez-vous de vous écrire parfois, quand je serai trop seule et que j'aurai trop froid au cœur dans le vieil hôtel sombre ?...

» Je vous envoie ma photographie. Brûlez-la, s'il vous plaît, Monsieur. Oserais-je vous demander la vôtre ? J'aimerais tant à connaître celui qui me connaît si bien, sans le savoir !

» Je m'excuse, Monsieur. Soyez bon et pardonnez-moi.

» Marie-Pierre Charney. »

Maurice replia la lettre et la tendit à Soline.

— Décidément, elle est adorable, cette enfant !

— Oui, adorable, répondit Soline, sérieuse. Je vais lui répondre sans tarder, gentiment, pour adoucir l'inévitable déception... Mais ajouta-t-elle, que dites-vous de ce frère aîné, vivant au Niger ? Ne serait-ce pas François Charnay, qui doit venir cet hiver ?

— Mais oui, s'écria Maurice, vous avez sûrement raison : ce doit être François Charnay !

Depuis quelques instants, une colossale silhouette sombre s'était immobilisée derrière le massif d'azalée. James ne perdait pas un mot de la conversation des jeunes gens, en paraissant examiner avec attention des plants d'orchidées qui faisaient l'orgueil de Si Mohammed.

Furieux de la riposte glaciale de Soline, l'Américain rongea son frein, les poings serrés, les mâchoires saillantes sous la peau tannée. D'une humeur massacrant, il répondait sans grâce aux amabilités excessives dont on l'entourait. Il avait erré à travers les salons ; puis il était arrivé là, et, tout de suite avait aperçu Soline et Maurice, absorbés par leur lecture.

Serrant les poings plus fort, James avait résolu de se soustraire au doute qui le tenaillait cruellement. De son long pas balancé de sportif, il avait gagné la plate-bande d'orchidées, derrière le massif, et il avait écouté... James ne se demandait pas comment Soline eût qualifié son attitude si elle l'avait vu là... Elle ne pouvait le voir, n'est-ce pas ? Et il avait bien le droit de regarder les orchidées, comme n'importe quel homme au monde ?

D'ailleurs, James avait été assez vite rassuré.

Non, décidément, Maurice n'était pas le « doux-cœur » de miss Mazeuil... Puis, comme il pensait :

« Réellement, je dois courir ma chance ! Je payerai. La vieille dame est pauvre et malade... Le baby coûtera cher... Et la chère petite chose ne peut pas les nourrir tous ! »

Comme il pensait cela, établissant plans et projets, il y eut ce nom de François Charnay, jeté négligemment par les jeunes gens, ce nom qui,

soudain, le souffleta.

James blêmit, et vacilla sur ses jambes, molles tout à coup... Instinctivement, ses yeux s'attachèrent à son bras gauche, un juron étouffé desserra ses dents grinçantes : était-il fou, maintenant ? Qui donc pourrait voir la pâle cicatrice sous la manche du smoking ? Et quand même, qui donc pourrait deviner ?... Au moins, cette fois, Soline n'aurait pas surpris son trouble ; il ne lirait pas de pitié dans ses yeux noirs... James se ressaisit, et, pour se prouver qu'il demeurerait le plus fort, rassemblant son énergie, il fonça tête baissée, contre l'ennemie.

L'ennemie – en l'occurrence Soline Mazeuil – le vit alors surgir devant elle, si grand que, même incliné très bas, il la dominait toute.

— Vous m'avez dit : « Plus tard », miss Soline, dit-il d'une voix assourdie, où il y avait une prière ; peut-être est-ce maintenant, « plus tard » ?

Maurice prit congé de sa compagne.

— Je vous laisse, ma chère amie ; nous nous retrouverons dans un moment, n'est-ce pas ?

Soline resta seule avec James.

— Vous voulez danser, je pense, miss Soline ? ou peut-être vous préférez vous promener ?

Soline tendit sa main, espérant ainsi esquiver un entretien qui, d'avance, lui était pénible.

Soline dansait à ravir, et elle fut stupéfaite de constater que le talent de James ne le cédait en rien au sien ; le businessman se révélait maître dans cet art difficile. Ils évoluèrent un moment en silence ; puis la jeune fille ne put s'empêcher de demander :

— Vous aimez la danse, n'est-ce pas ?

— Oui, j'aime. Je ne comprends pas la musique sans la danse, moi. Je suis un sauvage, vous savez...

Soline sourit malgré elle. Les affirmations excessives de James l'amusaient.

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? reprit James. Oui, cela vous étonne. Vous pensez que je suis une brute. Réellement... je suis...

Soline regarda son cavalier avec inquiétude ; comme l'orchestre cessait de jouer en cet instant, elle ne songea pas à se dérober quand James l'entraîna en disant :

— Venez au buffet.

Il la conduisit dans un coin tranquille, où les petites tables s'abritaient près de massifs de plantes vertes, et l'installa à sa manière brusque qui imposait l'obéissance. Soline se tenait sur ses gardes ; l'Américain semblait vouloir se livrer, et elle redoutait un piège ; être la plus forte, voilà ce qui importait.

Quand ils furent servis, James alluma un cigare et rêva un moment, en regardant monter dans l'air calme les volutes de fumée ; sa compagne l'observait à la dérobée, se demandant :

« Que va-t-il me dire ? »

James parla enfin, sans regarder Soline :

— Une brute, « yes »...

Il fuma encore, puis asséna son regard pâle sur la jeune fille.

— Miss Soline, loyalement, dites-moi si vous pensez ainsi ?

— Très mondaine, la jeune fille répondit avec une nonchalante ironie :

— Oh ! mister Knighton, me croyez-vous donc aussi malhonnête ?

L'Américain leva son poing fermé, comme s'il allait briser d'un seul coup les cristaux disposés sur la table ; mais il n'acheva pas son geste. La main puissante s'ouvrit et se posa lentement sur son genou.

— Vous voyez bien, dit-il plus bas, avec une humilité touchante chez un tel homme, vous voyez bien que je suis une réelle brute...

Soline s'adoucit.

— Non... Vous êtes différent de nous ; voilà tout !

— Différent... — James regardait loin, très loin... — différent... Moi, j'ai été soutier ! Soutier, savez-vous ?

Une vision infernale de charbon et de feu, dans la prison mobile d'un paquebot, s'esquissa pour Soline...

— Soutier ?... répéta-t-elle.

— Et maintenant, reprit James, j'ai cinq compagnies de navigation, et cinquante cargos !

Il fuma encore.

— Avant, j'étais, soutier... et, avant encore, j'étais dans la rue, un enfant abandonné... Je n'ai jamais eu de home... Et pour manger, quelquefois, je « devais » être une brute...

Soline regardait intensément cet homme dont elle se représentait mal le dur passé, l'enfance tragique, la jeunesse aventureuse.

James s'arracha à sa contemplation intérieure, et enveloppa Soline d'un regard attendri :

— Vous ne pouvez pas savoir, vous, miss Soline... Alors, il faut être indulgente, comprenez-vous ?

Il repoussa sa coupe vide.

— Il est très chaud, ici, ne trouvez-vous pas ? Je demande votre vestiaire et puis nous allons dans le parc, prendre une petite marche, voulez-vous ?

Avant de répondre, Soline eut une hésitation que James perçut.

— Oui, reprit-il, je comprends... Vous avez peur de venir avec moi dans le jardin...

La jeune fille se dressa, cinglée comme par une cravache.

— Peur, moi ! dit-elle, frémissante. Vous plaisantez, je suppose ?

Et, faisant signe à un valet de pied, elle lui tendit son numéro de vestiaire. James posa lui-même la cape de satin sur les épaules de la jeune fille, et lui offrit son bras pour gagner le parc.

La lune s'était levée, et ses froids rayons ruisselaient en cascades scintillantes sur les jardins en terrasse, sur les collines arrondies, sur la baie, sur la mer... Un parfum montait dans l'air argenté, irrésistible comme un appel ; James et Soline lui obéirent, et se dirigèrent vers l'Orangerie. Sur le tapis de pétales charnus qui recouvrait le sol, leurs pas glissaient sans bruit, et le silence, entre eux, devenait plus oppressant. D'autres promeneurs traversaient les allées, fantomatiques sous la lumière blême, et des bribes de conversations joyeuses frappaient l'oreille de Soline dont le cœur se serrait d'une angoisse indéfinissable,

James parla le premier.

— C'est très agréable, ne pensez-vous pas ?

— Certainement, répondit Soline sans entrain.

— J'aime beaucoup le clair de lune, reprit James, parce que c'est plus aisé pour marcher dans la nuit.

Soline commença à se rassurer : James semblait se rallier aux lieux communs. Comme elle ne répondait pas, l'Américain continua :

— Vous ne parlez pas, miss Soline... Peut-être je vous ennue ? Nous retournons, je dis, voulez-vous ?

La jeune fille pensa à la jalousie grandissante qui l'entourerait dans les salons pleins à craquer ; à choisir, il valait mieux encore subir la présence de James...

— Nous rentrerons dans un moment, dit-elle.

— « Yes », dit James. Vous danserez. Vous avez beaucoup d'amis, je pense ?

— J'ai beaucoup de relations, rectifia Soline, mais peu d'amis.

Il y eut encore un silence, puis :

— Je, dit James presque bas, je n'ai pas d'amis, pas un seul dans le monde entier !

Soline essaya de plaisanter :

— Il faut bien nous laisser une compensation, à nous, pauvres hères !

Mais James ne se dérida pas.

— Miss Soline, s'il vous plaît, dites-moi pourquoi je n'ai pas un ami ?

Prise au dépourvu, la jeune fille répondit :

— Sans doute parce que vous voyagez trop !

L'Américain secoua la tête.

— Non, murmura-t-il, ce n'est pas la réelle cause... Quelquefois, voyez-vous, je pense que j'ai trop de monnaie. Alors, trop, c'est comme pas assez, pour le bonheur... Quelquefois, c'est le pire...

Soline s'inquiéta du tour que prenait l'entretien ; comme ils atteignaient la lisière de l'Orangerie, elle voulut attirer l'attention de son compagnon sur le spectacle de féerie nocturne qui s'étendait devant eux ; mais James suivait sa pensée.

« Yes, splendid », répondit-il distraitement.

Puis il reprit :

— Miss Soline, réellement, pensez-vous que je suis heureux ?

Cette fois, la jeune fille flaira le piège.

— Je l'ai cru jusqu'à ce soir, répondit-elle ; mais voici que mon opinion se modifie.

Puis, très vite, elle ajouta :

— J'ai froid. Rentrons, voulez-vous ?

VII

« Un âne, un âne, je suis ! »

Vêtu d'un pyjama blanc rayé de mauve, James arpentait furieusement son bureau, écrasant les cigares à peine entamés qui jonchaient le sol. « J'avais dit : « ce soir ! » Et puis, ce soir est fini, et les mots sont restés stupidement sur ma langue... Un âne, un âne, je suis ! »

D'un coup de pied, il repoussait les meubles sur son passage, et les chaises, les guéridons culbutaient avec fracas.

— Toujours j'ai réussi ! J'ai joué le jeu, et toujours j'ai gagné. Même... ce jour-là...

Il passa la main sur ses yeux...

« Oui... ce jour-là... puisque seulement un homme pouvait vivre, cet homme, il devait être moi... ! et j'ai gagné ! »

James se tut, un moment immobile, puis reprit sa promenade de lion en cage.

« Et maintenant, maintenant, cette insolente petite chose m'empêche de parler. » Il serra les poings.

« Je l'aime, rugit-il sourdement, je l'aime ! Ça me gêne ! »

Pour la première fois de sa vie, James Oswald Knighton, quarante ans, citoyen américain, était amoureux.

« Et elle ne se soucie pas d'une paille pour moi... ni pour mes dollars... Et elle serait la plus riche femme dans le monde ! Je lui ai conté le conte, j'ai pensé : maintenant, elle a compris... Et puis, l'exécrable petite chose, elle dit : « Rentrons, j'ai froid ! » Un mensonge, « yes », un mensonge ! Il était quinze degrés, j'ai regardé le thermomètre ! »

Knighton déboutonna sa veste pour respirer plus à l'aise ; les yeux injectés, la face congestionnée, il frappa son poing droit dans la paume de sa main gauche.

« Qu'ils soient damnés tous ensemble, le sidi, et le vieux gentleman, et le boy aussi ! »

Le « boy », c'était Maurice qui bénéficiait d'une amitié dont le pauvre amoureux n'avait pas la moindre miette... Et l'Américain envoyait au diable, avec la même désinvolture, l'innocent caïd et le Colonel, son allié

pourtant, coupable de ne l'avoir pas préservé du dédain de Soline. Ce débordement de colère soulagea Knighton ; il s'arrêta, fit quelques mouvements respiratoires dignes d'un automate, et sentit le calme renaître en lui. Alors, il se dirigea vers une petite table où l'attirail nécessaire à la confection des plus énigmatiques cocktails se trouvait en permanence ; il prépara un breuvage fulgurant, et l'avalait d'un trait. Ça allait mieux ! Avec des gestes méthodiques, il alluma un cigare et alla s'accouder à la fenêtre, sans accorder aucune attention à la splendeur nocturne qui enveloppait la baie d'ombre veloutée brodée d'étoiles.

Son regard chercha, sur la façade du « Magnolia » une tache plus claire dans la nuit bleue : la fenêtre du studio de Soline.

Cette fenêtre était éclairée, et, derrière les stores légers, James vit deux silhouettes allant et venant, en proie, semblait-il, à une agitation marquée.

« Miss Soline et le vieux gentleman, murmura James. Quelle est la matière ? »

Comme elle devait être jolie, Soline, animée par la discussion, les yeux brillants, les lèvres pourpres, vibrant de tout son jeune être !

Sa colère soudain réveillée, James asséna un magistral coup de poing sur l'appui de la croisée. « Et, je, je suis là, juste comme Roméo, sous la fenêtre de Juliette. Mais Juliette, ce soir, elle n'a pas un cœur pour Roméo... Un âne, un stupide âne je suis ! »

Et, se précipitant dans la salle de bains, il entreprit de calmer ses nerfs par une séance de pushing-ball.

« Elle ne se soucie pas d'une paille pour moi ! » disait James, et il se trompait... Dans les préoccupations de Soline, il tenait, au contraire, la première place, mais ce n'était certes pas celle qu'il souhaitait.

... Dès que Maurice Boissière eut déposé ses amis à la grille de la villa, le Colonel dit à sa nièce, sur un ton bourru qui n'annonçait rien de bon :

— J'ai à te parler, Soline !

Ils étaient à peine entrés dans le studio que M. de Journac, jetant sur le divan son chapeau et ses gants, se tourna vers sa nièce ; celle-ci attendait l'orage de pied ferme, le visage serré, les yeux durs elle devinait trop bien de quoi il s'agissait pour n'être pas déjà cabrée et prête à la riposte.

Le colonel fonça, tête baissée :

— Peux-tu m'expliquer ta conduite inqualifiable ?

Soline respira. Si son oncle le prenait sur ce ton, elle aurait facilement le beau rôle...

— Excusez-moi, mon oncle, répondit-elle, mais je ne sais ce que vous voulez dire !

— Comment, tu ne sais pas ce que je veux dire ? C'est trop fort ! Tu traites les gens les plus respectables avec une légèreté, une insolence sans nom, tu leur fais jouer un rôle aussi ridicule que déplaisant, et tout cela est réfléchi, calculé, voulu, car je te connais bien ! Et tu oses me dire que tu ne comprends pas !

Soline, maîtrisant l'énervement qui la gagnait, s'assit près de la table où elle s'accouda. Elle répondit posément :

— Non, je ne comprends pas... Et je vous serais reconnaissante, mon parrain, de me dire à qui j'ai ainsi manqué de respect.

— A qui, à qui ? mais à l'homme qu'entoure la considération de tous, à Mr Knighton, enfin !

— Ah ! c'est de lui que vous voulez parler ? demanda Soline avec un étonnement parfaitement joué ; je ne m'en serais pas doutée...

Le colonel explosa :

— Vraiment ? Et pourquoi, je te prie ?

— Mais, répliqua la jeune fille sans se troubler, parce que je ne « dois » aucun respect à Mr Knighton.

— Tu te permets de me donner tort, à présent ?

— Vous savez bien, mon oncle, répondit Soline doucement, que telle n'est pas mon intention. Mais vous savez aussi qu'une jeune fille de mon âge ne respecte qu'un vieillard, ou un héros ! Or, mister Knighton n'est ni l'un, ni l'autre, n'est-ce pas ? Et vous ne me croyez pas assez vile, je pense, pour adorer le Veau d'Or ?

M. de Journac leva les bras au ciel.

— Voilà bien les exagérations des femmes ! Qui te parle d'adorer le Veau d'Or ? Tu déplaces la question, maintenant.

— Non, parrain, je vous écoute toujours.

Il y eut un court silence qui effraya le Colonel. Il avait trop à dire, et, devant le visage illisible de sa nièce, il eut peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Comprenant qu'il n'obtiendrait rien ainsi, il se calma d'un violent effort, et changea de tactique.

— Voyons, mon enfant, reprit-il posément, toi, si fine, si compréhensive, n'as-tu pas deviné depuis longtemps ce que je veux te faire entendre ?

Soline, épuisée par cette scène et par son tête-à-tête avec James, faillit céder à l'impulsion de son cœur, qui la poussait vers son oncle, si bon, si affectueux sous ses allures de vieux soldat. Mais elle se ressaisit : elle voulait être fixée, et laisser M. de Journac se découvrir entièrement.

Elle répondit donc, avec un rire léger :

— Ce soir, mon parrain, vous aimez les énigmes !

Le colonel manquait de psychologie féminine ; il donna dans le panneau.

— Pourtant, murmura-t-il, je croyais bien... je m'étais trompé... sait-on jamais, avec les femmes ? Enfin, ma petite Soline, James-Oswild Knighton est amoureux de toi, voilà !

Il s'arrêta devant sa nièce pour jouir de l'effet produit : mais Soline ne manifesta aucune surprise, et se contenta de demander froidement :

— Il vous l'a dit ?

Embarrassé, M. de Journac grommela :

— Il me l'a dit... Il me l'a dit... oui... enfin, non ! Mais ça crève les yeux !

— Ah ? eh bien ! parrain, admettons que cet homme m'aime. Qu'est-ce que cela peut bien me faire ?

Le colonel sursauta.

— « Cet homme » ! De mieux en mieux ! Ce que ça peut te faire ? Mais, petite sotte, tu ne comprends donc pas que c'est pour toi une chance unique, invraisemblable, de sortir de cette vie de travail, de misère, où ta jeunesse, ta santé s'usent lentement, de retrouver le rang auquel tu as droit, d'élever Philippe comme un Mazeuil doit l'être, et...

Soline s'était dressée, les mains appuyées sur la table, le corps penché en avant, plus pâle qu'un marbre.

— Et de me vendre, n'est-ce pas ? coupa-t-elle d'une voix tremblante d'indignation. C'est cela que vous voulez, vous, vous, mon oncle ?

— Morbleu ! les femmes sont folles ! s'écria le colonel furieux. Qui te parle de te vendre, quand il s'agit d'un mariage princier avec un homme que le monde entier respecte et admire ?

— Mais que savez-vous de lui, d'abord ? M. Knighton est monté en scène au moment de la guerre, et il a jeté ses dollars à pleines mains. Avant, on l'ignorait. Qui est-il, d'où vient-il, comment a-t-il gagné cet argent, quel fut son passé ? Répondez-moi donc, mon oncle !

Exaspéré, le colonel bredouilla une phrase inintelligible.

— Vous voyez, parrain, vous ne savez rien de cet étranger que vous me jetez à la tête ! Puis, un protestant !

Le colonel s'était un peu remis de son trouble.

— Un catholique, riposta-t-il, il me l'a dit ; sa mère était irlandaise. Et je saurai tout, j'écirai au consul, à la légation, à l'ambassade, à...

— Oui, reprit la jeune fille, vous écrirez... En attendant, vous ne m'avez pas même demandé si je l'aimais, moi !

— Et pourquoi ne l'aimerais-tu pas ? C'est un homme superbe, un athlète au meilleur sens du mot ; son âge n'a rien d'excessif ; il est intelligent, follement riche, et il t'adore ! Que te faut-il encore ?

Soline eut une plainte rauque :

— Mais je ne l'aime pas, moi ; je ne l'aime pas !...

M. de Journac fit volte-face.

— Alors, qui donc aimes-tu ? demanda-t-il brutalement.

La jeune fille serra ses mains tremblantes.

— J'aime... répondit-elle d'une voix sans timbre, j'aime celui qui ne viendra peut-être jamais... Celui qui a une intelligence pour comprendre ce que je comprends, un cœur pour sentir ce que je sens, pour aimer ce que j'aime... Celui qui est pauvre et joyeux, tendre et brave, laborieux et sans souci, heureux d'un rayon, d'un chant, d'un parfum ! Celui, enfin, qui sait que la vie est bonne, et belle, et généreuse, parce que Dieu l'a voulu ainsi, et qui ne réduit pas toutes choses à un chiffre, à un prix, comme cet étranger qui achète tout ici, tout, même moi !

Soline se tut et se laissa tomber sur une chaise.

Atterré, son oncle l'a contemplait... Ah ! par exemple, s'il s'était jamais douté que cette petite fille sportive, travailleuse, débrouillarde, cachait une âme romanesque et des rêves infinis !...

— Mais où as-tu pris des idées aussi absurdes, ma pauvre enfant ? finit-il par dire, radouci par cette douleur évidente.

Soline eut un geste vague.

— Peu importe ! murmura-t-elle. Et d'ailleurs, à quoi bon prolonger cette... conversation pénible ?

M. de Journac prit une chaise et s'assit près de la jeune fille dont il saisit les mains.

— Comprends-moi bien, ma chérie, dit-il d'une voix qu'il faisait persuasive. Dieu me garde de vouloir te marier contre ton gré ! Tu es libre, et toi seule décideras de ta destinée. Mais il faut réfléchir avant d'écarter définitivement celui qui t'aime comme tu ne seras peut-être jamais plus aimée... Tu sens bien, n'est-ce pas, que tu ferais de lui ce que tu voudrais ? Tu as remarqué, je suppose, comme son attitude, sa voix, son regard, changent devant toi ? Depuis qu'il est à Alger, il n'est occupé que de toi ! Et pourtant... Tes amies sont folles de jalousie. Et je sais, de source sûre, que les plus riches familles juives, les Jacob, les Youssef, et d'autres, lui ont offert leurs filles... C'est toi, toi seule qu'il veut, toi qui n'as pour le séduire que ta jeunesse, ta beauté, ta distinction... et ta résistance, car il sent, à coup sûr, la conquête difficile !

La voix du colonel s'adoucit encore, et s'étrangla un peu pour ajouter :

— Réfléchis bien, ma petite enfant... Ta mère et moi ne sommes plus jeunes ; tu peux être seule d'un jour à l'autre avec Philippe ! Imagine ta détresse, la lutte incessante, la misère... Et si tu étais malade, que deviendriez-vous tous deux ? On ne joue pas impunément avec sa santé, à ton âge ; les forces ont des limites vite atteintes, au train dont tu vas. Jusqu'ici, tu as été héroïque ; mais l'héroïsme, vois-tu, c'est la lame qui use le fourreau... Et il faut vivre ! Il faut être jeune, belle, fêtée, aimée, faire ton bonheur, avec celui des tiens !

Soline écoutait cette voix toute proche qui lui semblait si lointaine. Intérieurement, elle répétait un à un, pour les mieux retenir, ces mots dictés par la raison, ces mots qu'elle ne pouvait comprendre, ce soir... Plus tard, elle penserait à tout cela... Maintenant, elle était trop lasse... Ses forces l'abandonnaient... Elle se leva, et le colonel l'imita. La jeune fille tendit son front au vieil homme.

— Je vous demande la permission de me retirer, dit-elle d'une voix sourde.

M. de Journac l'attira dans ses bras.

— Voyons, ma chérie, promets-moi de réfléchir et, si Mr Knighton te demande ta main, ce qui ne peut tarder à mon sens, que ta réponse te soit dictée par la raison, et non par de folles imaginations !

— Je réfléchirai, je vous le promets, parrain, murmura Soline, et elle sortit.

En quittant le studio, Soline entra sans bruit dans la chambre de Philippe. Moukdar sommeillait sur une natte ; la jeune fille lui toucha légèrement l'épaule, et le nègre s'esquiva aussitôt sans mot dire, de peur d'éveiller « son Lilou ».

A la lueur douce d'une veilleuse, la jeune fille regarda dormir l'enfant, comme elle le faisait si souvent ; mais, ce soir, elle le voyait avec d'autres yeux...

Sur le visage aux traits déjà nettement dessinés, elle cherchait à deviner l'homme de demain, et elle se demandait quelle destinée était réservée au petit être qu'elle chérissait comme son fils. Cette destinée ne dépendait-elle pas des études que l'enfant, intelligent et travailleur, pourrait faire à son gré, ou qu'il faudrait abrégier faute de ressources ? Et toutes les conditions de confort réclamées par la constitution délicate du petit Phil, pourrait-elle les lui assurer toujours par son seul travail ? Il fallait compter vingt ans encore, vingt ans de labeur acharné, avant que Phil ait une situation indépendante. Vingt ans ! Autant que ce que Soline avait déjà vécu... Aujourd'hui, elle était jeune, forte, vaillante... Mais dans dix ans, dans quinze ans... Soline frissonna. Si son parrain avait raison ? Si c'était, un jour, pour l'enfant et pour elle, la misère hideuse, la maladie, l'abandon ? Le cœur de la jeune fille se serra, et des sanglots montèrent à sa gorge. Elle, si courageuse toujours, eut peur de l'avenir soudain entrevu. Jusqu'ici, elle avait lutté avec succès... En face des longues années d'effort, voilà qu'elle se sentait lasse, lasse à mourir...

Le front appuyé sur la menotte brune de Philippe, Soline méditait, et sur son cœur angoissé, l'ombre de James pesait lourdement. Il faudrait donc renoncer aux beaux rêves de sa jeunesse, et payer – payer ! – de son propre bonheur, le bonheur, et peut-être la vie, de l'enfant insouciant ? « Tout s'achète, lui avait dit ! James, tout, en y mettant le prix, » Oui, tout s'achetait, décidément... Un sursaut de révolte redressa la jeune fille ; non, elle -ne céderait pas ; non, elle n'épouserait pas cet homme qu'elle était prête à haïr. Elle travaillerait encore plus, toujours plus. Et Lilou serait

heureux quand même ! D'ailleurs, il se fortifierait ; il était déjà vigoureux, il pourrait l'aider, la soulager, dans quelques années...

A cet instant, le bambin s'agita, se plaignit, en proie au cauchemar, puis jeta un cri aigu en repoussant ses couvertures. Arrachée à sa méditation, Soline se pencha sur le petit lit, prit Philippe dans ses bras et le calma avec des mots tendres ; l'enfant tremblait de tout son corps, et il ouvrit les yeux avec un effroi qui s'apaisa aussitôt quand il reconnut sa tante. Il se blottit contre elle comme un oiseau frileux.

— Oh ! ma Tatie ! ma Tatie chérie, j'ai eu si peur, si peur ! Le méchant Monsieur t'emmenait loin, et tu me laissais tout seul ?

La jeune fille tressaillit et serra plus fort le petit garçon dans ses bras. Ce rêve, dans un tel instant... N'était-ce pas comme une divination ?

— Tu vois bien que ce n'est pas vrai, mon chéri, dit-elle doucement, puisque je suis là !

— Oui, tu es là, reprit l'enfant, bien éveillé maintenant, et tu ne partiras pas, dis, tu ne me laisseras jamais, jamais ?

— Grand bébé, va ! répondit la jeune fille en embrassant le petit qu'elle recoucha doucement. Tu le sais bien, voyons !

Philippe, avant de se rendormir, caressait le visage de sa tante, d'un geste familier, et il s'écria inquiet :

— Tu pleures, ma Tatie ? Tu as donc du chagrin ? Je n'ai pas été méchant, pourtant !

La jeune fille toucha ses joues, mouillées de larmes récentes qui avaient coulé sans qu'elle s'en aperçut.

— Non, tu n'as pas été méchant, mon chéri, dit-elle ; mais, tu sais, les grandes personnes ont quelquefois du chagrin, comme toi quand tu casses un joujou... Ne t'inquiète pas... Dors, mon tout petit ; je veille sur toi...

Et Soline, recrutée de fatigue et d'amertume, berça longtemps l'enfant en priant. Au milieu de ses larmes, elle suppliait Dieu d'éclairer son devoir et de lui permettre de l'accomplir sans défaillance.

Par la fenêtre ouverte, un souffle plus frais entra dans la chambre, frôlant les épaules, les bras nus de la jeune fille. L'aube naissait, très pâle, soulignant à l'est la pointe violette du Cap Matifou. Songeant à la journée de labeur qui l'attendait, Soline se décida à aller prendre un court repos ; elle s'arracha à sa contemplation et gagna sa chambre, courbée sous le poids du destin...

Et Phil dormait toujours, ignorant du sacrifice qui se préparait pour lui,
de l'espoir que ses mains d'enfant allaient briser à tout jamais...

VIII

Des jours tristes s'écoulèrent pour Soline, à la suite de cette nuit qui devait tant influencer sur sa destinée. La jeune fille s'absorbait dans un labeur acharné, s'isolant le plus possible pour dissimuler sa préoccupation et sa peine. Mais son esprit d'observation, aiguisé encore par les circonstances, lui permettait de relever mille indices, trahissant la conspiration dont l'entouraient les siens.

Le colonel vint à plusieurs reprises voir sa sœur et eut avec elle de longs conciliabules. A l'issue de ces entretiens, M^{me} Mazeuil multiplia les allusions à l'originalité sympathique de leur voisin, à son empressement vis-à-vis de la jeune fille, à sa générosité, à son intelligence et même à ses qualités sportives...

Soline semblait ne pas entendre, ou répondait par monosyllabes, puis parlait d'autre chose. Et, dès qu'elle pouvait s'échapper, elle se réfugiait dans son studio, reprenant pour de longues heures sa machine ou sa plume.

Maintenant, c'était l'hiver... Une buée grasse obscurcissait les vitres battues en rafales par des torrents de pluie. La tempête balayait la côte, fouettant les rochers de vagues furieuses qui s'élevaient en gerbe d'écume entre le ciel et la mer couleur de plomb, et leur choc sourd faisait écho aux battements angoissés du cœur de Soline.

Le petit Phil, ne pouvant plus jouer dans le jardin ni sur la terrasse, se réfugiait auprès de sa tante, bien sage dans son coin, interrompant parfois ses devoirs ou ses jeux pour jeter un regard furtif sur le visage tourmenté de Soline. L'enfant devinait confusément que la jeune fille cachait un chagrin secret, et il s'appliquait davantage au silence, à l'obéissance, attristé de voir que ses efforts demeuraient vains. A la longue, Soline s'inquiéta de cette trop grande sagesse et voulut égayer le petit en jouant avec lui ; mais sa gaieté factice ne trompa point Philippe. L'enfant s'arrêta au milieu d'une partie de ballon, vint se suspendre au bras de sa tante, son regard cherchant le regard qui se dérobaît et questionna :

— Pourquoi tu ris comme si tu pleurais, ma Tatïe ? Dis-moi qui t'a fait de la peine ; j'irai le tuer, moi !

La jeune fille saisit le petit dans ses bras et couvrit de baisers le tendre visage.

— Mon tout petit, murmura-t-elle, il n'y a que toi qui sache m'aimer !

* * *

M^{me} Mazeuil eut une nouvelle crise cardiaque, et Soline reprit ses fonctions d'infirmière, sans cesser ses autres travaux. On ne vit plus la jeune fille à Alger. Cloîtrée dans ses multiples devoirs, elle essayait de s'accoutumer à la pensée du sacrifice que les yeux maternels mendiaient chaque fois qu'ils rencontraient les siens. Et Soline assistait à la lente agonie de ses jeunes rêves...

James, lui, rongea son frein...

Il avait été partout où il espérait rencontrer Soline, et ne l'avait pas revue. Il avait questionné M. de Journac, n'obtenant que de vagues réponses. Le colonel, craignant un refus de sa nièce, ne voulait pas s'engager à la légère. Un jour enfin, James se trouva, au café, le voisin de Maurice Boissière. Pris entre son orgueil et son désir de savoir, l'Américain lutta longtemps avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres ; il se décida pourtant, et jeta dans la conversation, avec son flegme habituel :

— Avez-vous vu Miss Mazeuil, ces jours ?

Maurice en savait assez pour deviner les hésitations de Soline et l'énervement de l'Américain ; il eut pitié de ce dernier, et répondit !

— Je crois que M^{lle} Mazeuil travaille beaucoup actuellement ; de plus, sa mère est souffrante, et elle ne peut guère quitter les Deux Moulins.

— Ah ? Je ne savais pas, dit James dont le visage s'éclaira. Soline ne le fuyait donc pas ! Je lui paierai une visite, je dis.

Sans cérémonie – et sans art ! – il prit congé de Maurice, dont il n'avait plus besoin, et, de retour à la villa des Mouettes, multiplia les coups de téléphone, modifiant son programme du lendemain, afin de se réserver un moment pour aller prendre des nouvelles de M^{me} Mazeuil. Ce ne ferait d'ailleurs pas sans une petite angoisse, serrant sa gorge et glaçant ses paumes, qu'il sonnerait à la grille du Magnolia...

Il redoutait une entrevue avec Soline, et la désirait pourtant, incapable de demeurer plus longtemps dans l'incertitude où il se débattait.

« Demain, grommelait-il en mâchant son cigare, demain, je saurai... Je l'aime ! je l'aime !... »

Il répétait ces mots avec un étonnement croissant ; comment « cela » lui était-il arrivé, à « lui » !

— Je l'aime... oui, je l'aime...

Une douceur étrange l'enveloppait, et voilà qu'il se sentait timide, craintif, à la merci d'un mot, d'un regard de Soline... Avoir près de lui, toujours, cette tendre petite chose, regarder vivre sa splendide jeunesse et rajeunir auprès d'elle... L'entourer de confort, de luxe, en faire une reine de l'heure, l'aimer, l'aimer à sa manière, primitive peut-être, mais profonde et durable...

L'aimer... Ah ! comme il l'aimait déjà !

* * *

— Fais monter ! ordonna Soline à Moukdar qui annonçait l'Américain, la jeune fille préférant recevoir celui-ci dans son studio où Philippe jouait sans bruit et d'où elle allait constamment dans la chambre de sa mère, voir si la malade n'avait besoin de rien.

James entra, pâle sous son hâle, guindé par l'émotion qui l'étreignait, anxieux de la tournure que prendrait l'entretien.

Soline n'était pas moins angoissée. Ils échangèrent en silence une poignée de mains, tandis que leurs regards cherchaient à se deviner. Ce fut James qui parla le premier.

— Je ne savais pas que votre mère était malade, dit-il ; excusez-moi, s'il vous plaît, miss Soline, parce que je ne suis pas venu.

— Vous êtes tout excusé, répondit Soline, puisque vous ignoriez...

— Oui, j'ignorais... Je suis très fâché, réellement...

Un silence suivit, oppressant, que chacun eût voulu rompre sans savoir comment s'y prendre. James reprit enfin :

— Je ne savais pas... et j'espérais... enfin, je dis la chose. Voilà : j'ai pris une loge à l'Opéra, pour la saison ; je me réjouirais, si vous vouliez me favoriser, en venant dans ma loge, miss Soline...

La réponse fut prompte :

— C'est très aimable de votre part d'avoir pensé à moi, Monsieur ; mais la santé de ma mère ne me permet pas actuellement de longues absences. D'ailleurs, puisqu'elle ne peut m'accompagner, je ne saurais accepter votre invitation.

Une ombre voila le visage de James qui reprit d'une voix sourde :

— Oh ! ce n'est pas la matière ! J'invite l'oncle avec vous, naturellement ! Mais toujours vous dites « non » quand je vous offre une petite chose... Pourtant...

Il s'arrêta, hésitant, et son regard reflétait une profonde tristesse qui toucha Soline, bien qu'elle se reprochât en même temps ce sentiment comme une faiblesse.

— Pourtant ?... répéta Soline.

James hésitait encore ; ses yeux allaient de la jeune fille à l'enfant, dont la présence le gênait ; cependant il se décida :

— Pourtant... si vous vouliez, miss Soline, vous seriez la plus heureuse femme dans tout le monde... S'il vous plaît, soyez une agréable petite chose, et, une fois, dites « oui » ! Oh ! pas juste maintenant !... ajouta-t-il précipitamment devant un mouvement de dénégation esquissé par la jeune fille – pas encore ! Vous penserez... Et puis, après, vous me direz...

Il eut un regard rapide pour Philippe qui s'appliquait toujours.

— Comprenez-vous ? reprit-il, je, je suis tout à fait seul dans le vaste monde... je n'ai pas de famille, pas d'ami, pas de home... Réellement, je suis tout à fait seul !

Il se leva et alla se planter devant la jeune fille, qui l'écoutait sans mot dire, le front incliné, déroband ses yeux à James qui aurait pu lire ce qu'il devait ignorer.

Les mains dans les poches, il continua, plus bas à cause du petit garçon :

— Je pense, miss Soline, que vous êtes seule, vous aussi, seule avec le boy, c'est beaucoup pire ! Si vous vouliez, vous ne seriez pas seule, et moi non plus, et vous auriez une agréable vie, et le boy, il ne serait plus sur vos bras ! Je vous aime, miss Soline... Je suis un sauvage, « yes », une brute, « yes », mais je vous aime... Quand je vous ai vue, j'ai perdu mon cœur, tout de suite. Ce n'est pas drôle, vous savez... Mais je ne peux pas aider... Vous, miss Soline, vous me détestez. Vous me détestez, je dis, avec votre entier cœur ! Vous avez un grand mépris, parce que je sais juste le nombre de dollars que je vaudrais et juste combien vaut chaque homme dans le monde... Ce n'est pas une agréable science, cela... Il ne faut pas me détester, miss Soline, parce que... parce que... quelquefois... je suis malheureux... voilà...

Sans laisser à la jeune fille le temps de répondre un seul mot, il continua plus haut, en se dirigeant vers la porte :

— Je pense que je dois aller... Ne parlez pas, miss Soline ! Si vous disiez « yes » ou « no », juste maintenant, après vous seriez pleine de regrets. Vous ne devez pas être... Je quitte ! N'oubliez pas, s'il vous plaît,

que j'ai une auto, et le téléphone, si une fois votre mère était malade, et que je suis un réel ami. Au revoir, miss Soline.

James était à peine sorti que Philippe se précipita vers la tante, grimpa sur ses genoux, l'entourant de ses bras :

— Pourquoi est-ce qu'il t'a encore fait de la peine, M. Knighton, dis, ma Tatie ?

Soline tressaillit comme au sortir d'un cauchemar ; devant le petit visage anxieux, elle sentit la nécessité de dissimuler sa peine.

— Où as-tu pris que M. Knighton me faisait de la peine, mon chéri ? demanda-t-elle, il est au contraire bien gentil, puisqu'il veut que nous soyons tous heureux.

L'enfant secoua ses boucles et riposta, boudeur :

— On était bien plus heureux avant... Tu riais, tu jouais avec moi et Eblis...

Il se laissa glisser à terre et continua en retournant à ses devoirs :

— Maintenant, tu as toujours du chagrin...

Et Soline songea avec terreur qu'il lui faudrait commander à son visage même devant cet innocent témoin de toutes les heures.

* * *

Que répondrait-elle à James ? Cette question hantait la jeune fille jour et nuit, ne lui laissant aucun repos, marquant ses yeux de cruelles insomnies.

Elle devait prendre une décision et n'en avait pas le courage... Elle se débattait contre elle-même, se refusait au sacrifice et ne voulait plus entendre la voix divine lui traçant sa route. La raison ordonnait :

« Accepte ! », alors que tout son être révolté criait : « Non ! » Elle se raccrochait un instant à de folles espérances, puis avec un rire amer elle murmurait :

« Suis-je bête ! Le temps n'est plus des chevaliers venant délivrer les princesses captives... D'ailleurs, un homme qui vaut aussi cher que Knighton n'est-il pas mille fois préférable à tous les chevaliers passés, présents et futurs ? Ouvre la cage à tes chimères, Soline, et montre-toi digne du sort qui te comble. »

Les yeux pleins de larmes qu'elle ne pouvait retenir, la jeune fille reprenait son travail, vérifiant ses comptes, multipliant les calculs, les combinaisons, les économies pour se prouver qu'elle arriverait seule à boucler son budget. Hélas ! l'imprévu se chargeait de rompre l'équilibre, et

Soline savait qu'après le départ de James, la lutte serait plus âpre – et plus vaine – que jamais.

L'état de M^{me} Mazeuil empira brusquement, et Soline dut rester jour et nuit à son chevet. James faisait prendre chaque matin des nouvelles ; mais, la jeune fille ayant consigné sa porte, il ne la revit pas durant une longue semaine. D'ailleurs, il pensait que le destin travaillait pour lui en plaçant Soline en face des plus cruelles réalités-

James se contenta donc de venir en personne au Magnolia rappeler à Soline, par l'intermédiaire de Moukdar, qu'aux Mouettes, maître et domestiques étaient à la disposition de la jeune fille. Et Soline, quand venait la nuit, la nuit angoissante avec son redoutable mystère rôdant autour du lit où suffoquait la malade, la nuit qui redoublait au dehors la fureur de la tempête, Soline éprouvait un grand apaisement à sentir le secours si proche en cas d'alerte.

De tout son cœur, la jeune fille souhaitait n'en pas user.

Mais, une nuit, M^{me} Mazeuil fut prise d'étouffements si violents que Soline, affolée de ne pouvoir la soulager par les soins qu'elle lui prodiguait d'ordinaire, traça quelques mots sur une carte, priant M. Knighton de téléphoner au D^r Manson, qui habitait à Saint-Eugène – entre Alger et les Deux-Moulins – et dépêcha Moukdar à la villa des Mouettes.

Le nègre revint quelques minutes plus tard, escorté de James que Soline vit surgir à la porte de la chambre où se débattait M^{me} Mazeuil, la face violette, les yeux exorbités.

L'Américain vint droit à la jeune fille.

— Excusez-moi, miss Soline, dit-il à voix basse en désignant son pyjama, je suis venu comme chez moi, parce qu'il faut faire vite... J'ai téléphoné au docteur, et Adolphe est parti le chercher avec l'auto. Maintenant, s'il vous plaît, je vais vous aider.

Et désignant une table de chevet couverte de verres à ventouses, il ajouta :

— Voulez-vous que je fasse ? Je sais très bien !

Soline, dans son désarroi, eut pourtant un regard de surprise.

— Vous savez ? murmura-t-elle.

— Oui, dit James très bas, je sais un grand nombre de choses, voyez-vous...

Avec des gestes sûrs et rapides, James trempait un bâtonnet dans l'alcool, l'enflammait, le passait dans les verres, appliquait ceux-ci sur le

dos de la malade que Soline soutenait dans ses bras. En un clin d'œil, il eut fini, et ses gestes étaient si légers, si doux, que Soline se demandait si elle rêvait ou si c'était bien James qu'elle avait devant elle...

Quand le docteur arriva, il regarda avec stupeur cet infirmier improvisé ; mais, James, laconique, eut tôt fait de lui donner ses ordres :

— Maintenant, s'il vous plaît, une piqûre de morphine !

Soline eut un geste de protestation, connaissant la répugnance de sa mère pour ce stupéfiant auquel la malade redoutait de s'habituer.

Le docteur avait reconnu James ; il questionna :

— C'est bien vous, n'est-ce pas, Monsieur, qui m'avez téléphoné ?

— Yes...

— Je vous remercie de m'avoir envoyé chercher, j'ai gagné ainsi quelques minutes.

Et, entre ses dents, il ajouta pour l'Américain :

— Et les minutes sont précieuses... Je vais faire une piqûre.

James s'éloigna pour donner des ordres à Moukdar qui attendait dans le couloir.

— Va chercher Carmen, dit-il, et puis tu iras garder le boy, pour qu'il ne s'éveille pas avec frayeur, à cause du bruit !

Nounou-Mouk hésita, partagé entre sa répugnance à obéir à l'étranger, et son désir de se rendre utile. D'ailleurs, ce qu'ordonnait Mr Knighton était juste, et l'Américain se montrait très bon pour ceux que Mouk aimait... Le nègre inclina la tête en silence et disparut.

Une heure plus tard, M^{me} Mazeuil, soulagée, reposait parmi ses oreillers, et le docteur était parti. James revint après une courte absence, installa Carmen près de la malade, et, s'approchant de Soline qui rangeait la chambre :

— Venez, dit-il.

La jeune fille obéit. Depuis le début de la crise, James voulait, agissait pour elle, et elle éprouvait un vrai soulagement à se laisser guider ainsi.

James l'entraîna dans le studio, et Soline retint une exclamation de surprise en y entrant.

Les coussins du divan étaient disposés en lit de repos ; sur la table, il y avait deux bols de punch fumant, et une assiette de sandwiches.

Soline tourna vers son compagnon des yeux interrogateurs ; James eut un sourire très doux qui le transforma, le rajeunit tout à coup.

— Quand on a été soutier, voyez-vous, dit-il gaiement, on est toujours... comme vous dites ?... Je manque le mot ! « Yes », débrouillard ! S'il vous plaît, miss Soline, asseyez-vous juste là, je suis le barman et je vous sers !

Il installa la jeune fille sur le divan, plaça un guéridon auprès d'elle, approcha un fauteuil et mit en devoir de lui tenir compagnie. Comme James tendait à Soline le bol de punch de la main droite, et les sandwiches de la main gauche, le regard de la jeune fille se posa sur les bras de l'Américain. Celui-ci, en effet, avait relevé ses manches jusqu'aux coudes pour soigner la malade, et, par inadvertance, ne les avait pas encore rabattues ; sur l'épiderme doré du bras gauche, la cicatrice se détachait très, blanche, nacrée par la lumière électrique tombant d'aplomb.

James surprit ce regard, et, d'un effort violent, domina le trouble qui s'emparait de lui.

Posant les objets qu'il tenait, il reboutonna ses manches, les défroissa avec soin et dit tranquillement :

— Excusez-moi, miss Soline, je ne suis pas correct.

Tout en se servant, Soline demanda :

— Vous avez été blessé, autrefois ?

— Oui, répondit James, un stupide accident de chasse ; j'étais tombé sur mon couteau...

Et il parla d'autre chose.

— Alors, miss Soline, vous voyez, c'est « all right », maintenant avec votre mère, et vous pouvez prendre un réel repos.

Le front de Soline resta soucieux.

— Oui, murmura-t-elle, c'est fini... pour aujourd'hui ; mais demain... dans huit jours... plus tard ?...

— Sûrement, dit James, il y a la menace mais il ne faut pas toujours y penser.

Après un court silence, il ajouta :

— Et puis, miss Soline, vous savez que vous n'êtes pas tout à fait seule, n'est-ce pas, que vous avez un réel ami ?

Il y avait dans son regard et dans sa voix une si humble prière que la jeune fille tendit la main à son compagnon.

— Vous vous êtes montré, en effet, un véritable ami, mister Knighton, je ne l'oublierai jamais !

James saisit les doigts qui s'offraient, les fit disparaître dans sa main puissante, et dit à mi-voix :

— Vous voyez, miss Soline, il ne faut pas me détester trop énergiquement !... Je suis une brute, quelquefois... mais pas toutes les fois ! Loyalement, croyez-vous que ce ne serait pas une agréable chose d'avoir toujours près de vous un réel ami, pour le meilleur et pour le pire ?...

Il chercha le regard de la jeune fille, et voyant dans les yeux sombres plus d'hésitation que de répugnance, il continua plus bas :

— Vous, pauvre petite fille, vous pensez maintenant aux futurs jours, et vous ne pouvez pas empêcher... Vous êtes une chère courageuse petite chose, mais vous ne pouvez pas arrêter le soleil, n'est-ce pas ? Si vous vouliez, miss Soline, vous seriez une heureuse femme dans le monde... Et la vieille dame et le boy aussi, ils seraient heureux... Et je... ah ! je serais heureux... pour la première fois dans ma vie.

Il resserra son étreinte, et Soline sentit qu'elle ne pourrait pas plus se soustraire à sa destinée que libérer sa main prisonnière.

Philippe... sa mère... que Dieu l'aide !

— Vous comprenez, miss Soline, vous serez libre, toujours ! Vous ferez ce que vous aimerez, vous élèverez le boy juste comme vous voudrez. Nous aurons une maison dans chaque pays du monde, un yacht, et toutes les choses qui vous plairont. Je, je demande seulement un home... avec une chère petite fille pour me recevoir... Et puis, s'il vous plaît, miss Soline, je demande aussi une toute petite place dans votre cœur... oh ! pas du tout de suite !... plus tard... quand vous ne me détesterez plus du tout !

James eut un mélancolique sourire sur ces derniers mots, et ce sourire fit plus en sa faveur que ses discours et ses promesses.

Peut-être y avait-il un grand cœur sous cette rude enveloppe, un cœur qui n'avait pas eu encore l'occasion de se révéler.

Adieu, beaux rêves, espoirs chimériques...

Soline secoua son front chassant bien loin ses dernières et si douces illusions. Que pouvait-elle, toute seule, si faible, en face de cette puissance qui s'imposait ?... Elle refoula donc la crainte irraisonnée que James lui inspirait toujours, et ferma les yeux pour ne pas voir l'abîme où elle allait se précipiter...

Quand elle les rouvrit, James la contemplait avec angoisse, attendant l'arrêt qui allait tomber de ses lèvres.

Soline pensa :

« Il m'aime vraiment... Mon Dieu, faites que je puisse l'aimer un peu, moi aussi ! »

Puis, tout haut, livrant dans son regard son âme courageuse et droite, elle dit simplement :

— J'accepte !

IX

La vigie cria : « Terre ! » Dans le fumoir du « Timgad » les rares passagers, au pied assez marin pour supporter le dur tangage, s'approchèrent des hublots, cherchant, sur la mer écumante, la ligne pâle du continent africain.

Un seul voyageur ne bougea point, enfoncé dans un confortable fauteuil de cuir, et perdu, semblait-il, dans une lecture absorbante.

Au bout d'un moment, pourtant, il replia la lettre qu'il tenait à la main, la glissa dans son portefeuille, contempla, durant quelques instants, une photographie qu'il tira d'une poche secrète, se leva enfin, et, allumant une cigarette, se mit à faire les cent pas.

Ce passager était grand et mince, d'une élégance faite de distinction et d'aisance, avec un rien de nonchalante désinvolture. Son visage bronzé, au nez hardi, sous un front largement découvert, était illuminé par des yeux bleus, étroits et longs, tour à tour pétillants de malice ou noyés de rêve. Les cheveux ondes, coupés très ras sur la nuque, étaient d'une chaude nuance cuivrée, et les dents éclatantes luisaient entre les lèvres rouges.

La silhouette avait vingt ans, le visage en accusait trente. En réalité, François Charnay avait trente-cinq ans.

Il marchait toujours, son corps souple suivant sans effort les bonds désordonnés du navire que les lames courtes d'une Méditerranée de fort méchante humeur se renvoyaient comme une balle.

Dans sa promenade, François croisa un voyageur agrippé à une table, prêt à perdre l'équilibre.

— Heureusement que nous débarquons dans moins d'une heure ! s'écria l'inconnu.

François leva sur l'homme un regard distrait.

— Ah ! oui, répondit-il, déjà !

— Comment, déjà ? reprit l'autre, suffoqué, vous trouvez que c'est agréable, ce tangage ? Et encore, nous ne sommes pas malades, nous mais demandez aux malheureux qui gisent demi-morts sur leurs couchettes, s'ils trouvent que c'est trop tôt !

François Charnay était d'un naturel conciliant.

— Vous avez raison, Monsieur, dit-il en souriant ; je suis un parfait égoïste. Mais, pour ma part, les traversées sont toujours trop courtes. C'est un tel repos... on est si libre de penser...

Le jeune homme s'interrompit, et demanda brusquement à son interlocuteur :

— Connaissez-vous Alger, Monsieur ?

— Si je connais Alger ! j'y passe six mois par an pour mes affaires. Monsieur.

— Alors, vous connaissez sans doute Leroy, photographe ?

— Certainement. C'est l'un des meilleurs ; il opère dans son studio de la rue d'Isly suivant les dernières méthodes.

— Je vous remercie, Monsieur.

François Charnay échangea encore, par politesse, quelques banalités avec son compagnon de voyage ; puis, allumant une nouvelle cigarette, il se remit à arpenter le fumoir.

« Leroy !... murmura-t-il... rue d'Isly... cela ne m'apprend rien. Je ne puis aller lui demander le nom de sa cliente ! Décidément, ma petite sœur aurait mieux fait de ne pas me prendre pour confident. »

Il sourit malgré lui, évoquant son retour à Versailles-Car Soline et Maurice Boissière avaient deviné juste, et François Charnay était bien le frère de Marie-Pierre, l'admiratrice ingénue de Jacques d'Orignac. Le vieil hôtel, avait rejeté sa torpeur pour accueillir le voyageur, revenant du Niger pour un long congé. Bonne-maman pleurait de joie, Marie-Pierre dansait autour de son frère de folles sarabandes, et les fidèles domestiques retournaient dans leurs doigts tremblants les présents baroques rapportés par le jeune maître « de chez les sauvages ». Puis, le soir, à la veillée, quand bonne-maman, fatiguée par toutes ces émotions, eut laissé seuls ces deux enfants, Marie-Pierre vint se blottir contre son frère, la tête appuyée sur l'épaule virile, tandis que François caressait la toison dorée.

— Eh bien ! petite sœur, demanda doucement le jeune homme, raconte-moi tout ce que tu ne m'as pas écrit ! Tes lettres promettaient d'alléchants récits ; il faut tenir, maintenant !

Marie-Pierre commença. Elle voulait tout dire à la fois, et ce fut un chaos indescriptible François s'amusait beaucoup et posa quelques questions habiles où Marie-Pierre se raccrocha comme un noyé à une bouée de sauvetage.

— J'ai gardé le plus beau pour la fin ! annonça-t-elle à bout de souffle. Attends une minute, je vais chercher quelque chose.

D'un bond elle fut sur ses pieds, et se précipita dans sa chambre, levant très haut les bras pour s'amuser à faire glisser jusqu'à l'épaule les bracelets d'ivoire offerts par François, le matin même. Puis elle revint, toujours courant, jetant pêle-mêle sur les genoux de son frère un livre, une lettre, un portrait... Et, tout d'un trait, elle conta ce qu'elle appelait « son aventure manquée avec Jacques d'Orignac ».

François écoutait, très sérieux.

— Et voilà ! acheva Marie-Pierre. Jacques d'Orignac est une jeune fille, et habite Alger. Je n'ai pas de chance, hein ? Par exemple, elle a l'air charmante ! Tu tâcheras de découvrir qui elle est « vraiment », dis, mon grand, quand tu seras à Alger ?

— Ne compte pas trop sur moi, Pierrette ; c'est une mission bien difficile pour mes capacités ! Mais il faut que je te gronde très fort ; tu as été imprudente en écrivant à un inconnu, tu as agi avec légèreté, inconséquence et...

Une petite main rose lui ferma la bouche sans cérémonie.

— Pas de morale, ce soir ! supplia Marie-Pierre avec une mine irrésistible de bébé prêt à pleurer. Et puis, je m'ennuie trop, vois-tu ? toute seule ici... Encore, si tu étais là ! Sais-tu, mon grand ? Tu devrais bien te marier, et ne plus repartir chez tes nègres... C'est ça qui serait chic ! J'aurais une masse de neveux... Tu veux, dis, mon grand ?

François éclata de rire, et embrassa la fillette...

— Je t'aime bien, ma Pierrette, répondit-il gaiement, je ne demande qu'à te faire plaisir ! Mais, sur le chapitre mariage, je suis seul juge, n'est-ce pas ? Et tu me permets, j'espère, d'attendre que mon cœur ait parlé, comme disent les feuilletons. A propos de cœur, revenons à Jacques d'Orignac, et à son « Cœur en peine ». Voyons le style, l'écriture, la photo...

L'examen fut long, et faillit même user la courte patience de Marie-Pierre qui observait son frère, surprise. Comme il était grave, François, avec son visage immobile, ses yeux sérieux, sa pensée si lointaine tout à coup ! Voilà que la fillette n'osait pas rompre ce silence pesant ; elle n'osait pas bouger non plus... François feuilletait quelques pages du petit roman, puis reprenait la lettre, puis laissait la lettre pour le portrait où souriait Soline, ses grands yeux illuminés de vie intérieure fixés sur ceux du jeune homme.

* * *

Maintenant, François savait par cœur la réponse de Soline, à Marie-Pierre, cette lettre qu'il relisait tout à l'heure encore, et il était sûr d'en reconnaître l'auteur entre mille, si le hasard le plaçait sur sa route. Il y avait tant d'affectueuse sagesse dans ces lignes tracées par l'inconnue, tant de douceur maternelle, tant de gaieté... Quelle femme charmante devait être celle qui signait son épître « Jacques », gardant au delà des mers un farouche incognito !

Elle n'avait rien du bas bleu, cette laborieuse, avouant avec simplicité ne chercher dans les lettres qu'un moyen de faire face aux lourdes charges qui l'accablaient... Et elle terminait par ces mots que François répétait tout bas :

« Sachez être heureuse du présent qui vous comble, petit oiseau précieux dont l'imagination vagabonde transforme en prison le nid trop douillet ! Ne cherchez pas au loin l'aventure... L'aventure, n'est-ce pas pour chacun de nous la vie, la vie dont chaque jour est un drame surprenant, un drame que nous ne savons pas toujours jouer ?... »

François sourit encore. L'aventure !... Ce serait une belle aventure de retrouver cette inconnue dans la lumière d'un midi d'Afrique... ou...

« Décidément, murmura François, Marie-Pierre a raison : je devrais quitter mes sauvages ! A force de vivre replié sur soi-même, on devient légèrement original !

« En tout cas, ajouta-t-il, je pourrai toujours suivre le conseil de Pierrette, et aller trouver, lettre et portrait en mains, une vieille sorcière mauresque, en lui demandant le nom de la dame de mes pensées ! »

Derrière le jeune homme, il y eut un glissement de pieds nus.

— Y en a arrivé, missié !

François se retourna, et sourit au grand nègre qui lui tendait sa casquette et son trench-coat.

— Merci, Zoulam. As-tu fermé mes valises et rassemblé les bagages ?

— Y en a tout prêt, missié !

Tous deux s'approchèrent du hublot, où s'encadrait Alger la Blanche, majestueux amphithéâtre dont les gradins semblaient avancer et grandir au-dessus des vagues à chaque tour d'hélice du « Timgad ».

— Une belle ville, Zoul, n'est-ce pas ?

Le noir secoua la tête.

— Moi, pauvre nègre, aimer plus paillottes ! murmura-t-il.

Et, après un silence, il demanda :

— Dis, missié, toi croire Zoulam retrouver missié Farwood ?

François eut un geste vague.

— Ça, mon vieux, je t'ai promis de faire tout ce que je pourrai ! Mais, si nous n'y parvenons pas, tu donneras l'argent que tu ne veux plus garder aux Pères Blancs qui t'ont élevé, voilà tout !

Le nègre inclina son front obstiné.

— Moi vouloir retrouver missié Farwood... murmura-t-il.

Et il s'en alla sans bruit, comme il était venu.

« Brave type, pensa François en le regardant s'éloigner, c'est une conscience vivante ! »

Mais le brouhaha de l'arrivée emplît le paquebot et interrompit la méditation du jeune homme.

* * *

— Vous arrivez bien tard, mon oncle ! s'écria Soline quand M. de Journac entra dans le studio à l'heure du thé ; nous commençons à désespérer...

Le colonel embrassa sa nièce, sa sœur, en convalescence maintenant, et le petit Phil, puis serra la main de James, assis en face de la fenêtre.

— Excusez-moi, dit-il, je suis désolé ; vraiment, mais j'ai eu un tas de choses à faire... Sers-nous, Soline, je vais vous conter cela !

La jeune fille, aidée de Phil qui portait le sucrier, commença son gracieux service, et le colonel, tout heureux, bavardait, bavardait...

— Imaginez-vous que je déjeunais au cercle, lorsqu'on m'appelle au téléphone. C'était le président du Cercle d'études.

« Je reçois un radio issu du « Timgad », me dit-il, par lequel François Charnay m'annonce son arrivée. Le P^r Payré, étant tombé subitement malade, l'a prié de donner ses conférences avant les siennes. Charnay a accepté ; il arrive tout à l'heure. Bien entendu, je devais aller l'attendre au débarcadère ! Mais je me suis foulé le pied, ce matin même ; impossible de sortir ; pouvez-vous me remplacer ?

« J'accepte, naturellement, mais le « Timgad » avait du retard, par ce temps. Puis il a fallu... Oh ! James, qu'avez-vous donc ? »

Tout occupé de son récit, M. de Journac avait laissé son regard se poser distraitement sur l'Américain, et le visage décomposé de celui-ci provoquait son exclamation.

Knighton poussa un profond soupir, comme s'il sortait d'un évanouissement.

— Rien, répondit-il brièvement. C'est « all right »... Alors, vous disiez ?

Le colonel regarda James avec inquiétude ; qu'avait donc ce colosse, impassible d'ordinaire ? L'Américain ne semblait pas disposé à donner d'explication, mais plutôt pressé de détourner l'attention, le colonel obéit à l'injonction des yeux froids fixés sur lui et reprit son récit.

Soline n'avait pas dit un mot, ni fait un geste ; mais son regard enveloppait obstinément celui qu'elle nommait à présent son fiancé. Ce visage livide, ces yeux dilatés d'horreur, elle les avait vus déjà, deux mois plus tôt, au tennis du Jardin d'Essai... Ce jour-là aussi, on parlait de François Charnay... Coïncidence, ou relation étroite entre les deux faits ? Comment savoir ?... Il ne fallait point songer à questionner James...

Plus vive, la crainte se réveilla dans l'âme de Soline, alors qu'elle travaillait chaque jour à l'étouffer...

James, se sentant observé, se tourna vers Soline, et, dominant son trouble, il lui sourit de ce sourire très doux, enfantin presque, qu'il lui réservait...

— S'il vous plaît, « dear », donner-moi un peu de thé encore ! demanda-t-il.

Soline s'approcha de son fiancé, et, presque malgré elle, questionna à voix basse :

— Qu'avez-vous, mon ami, souffrez-vous ?...

— « Yes », un peu... répondit James sur le même ton.

— Votre blessure, peut-être ? insista la jeune fille, saisissant au vol la première idée qui lui venait à l'esprit.

James leva les yeux vers elle et l'enveloppa d'un regard étrange, un regard qu'elle devait se rappeler plus tard – un regard qui ne se posait pas sur elle, mais allait se fixer bien au delà, très loin, sur un point invisible...

— « Yes », murmura-t-il, c'était justement ma blessure...

Ce même soir, tout de suite après dîner, Soline regagna le studio pour achever un travail pressé. M^{me} Mazeuil était encore avec Philippe dans la salle à manger que déjà la jeune fille pianotait avec entrain. Elle avait décidé de travailler ainsi jusqu'à son mariage, et James trouvait ce désir légitime.

Quand M^{me} Mazeuil, assez forte pour apprendre la décision de sa fille, reçut la demande de Knighton, la bonne dame tenta d'expliquer ce qui reviendrait à Soline des villas, des meubles, collections ; James l'arrêta aussitôt.

— Miss Soline sait gagner sa vie, avait-il dit, c'est la plus grande fortune ; je ne veux rien d'autre !

Et Soline travaillait avec acharnement, prise d'une sorte de tendresse désespérée pour ce labeur ingrat qu'elle délaisserait bientôt.

Le mariage aurait lieu au printemps ; quant aux fiançailles officielles, elles devaient se faire quelques semaines avant, lorsque James reviendrait d'un voyage qu'il ferait en Egypte, au mois de février. Jusque-là, rien ne semblait changé entre eux, si ce n'est que James venait plus souvent au Magnolia, et que Soline, en attendant l'anneau des fiancés, portait au poignet un lourd cercle ciselé, bijou arabe de grand prix, datant de plusieurs siècles.

« Symbole d'esclavage ! » pensait mélancoliquement la jeune fille quand le bracelet tintait en heurtant quelque pièce de l'Underwood.

Elle travaillait toujours, et sursauta en entendant frapper à la porte. Ce n'était pas le grattement discret de Moukdar, mais un coup sec plusieurs fois répété.

— Entrez ! dit Soline, les doigts immobilisés sur le clavier.

Et James entra, à la grande surprise de la jeune fille. Qu'y avait-il donc pour motiver cette visite imprévue, alors qu'ils s'étaient quittés deux heures avant ?

Pâle sous la lumière électrique, son visage contracté par un grand effort intérieur, il parla tout de suite :

— J'ai juste vu votre mère, et elle m'a dit de monter ici. Je regrette beaucoup, Soline, parce que je suis obligé de quitter !

— Vous partez ? demanda la jeune fille avec une vague angoisse.

— « Yes »... je pars... J'ai reçu un câble ce soir... Il faut que je sois à Alexandrie tout de suite. J'ai téléphoné à Alger, je pars demain... Je viens vous dire au revoir, « dear »...

— Vous partez... répéta Soline dont le trouble croissait. Mais... vous ne pensiez partir qu'en février ?...

— J'ai reçu un câble, je dis, répondit James, et je dois quitter...

Soline regarda attentivement son fiancé ; il était si pâle qu'elle eut peur.

— James..., murmura-t-elle, vous n'avez pas de... contrariété... d'ennui... de peine ?

James s'efforça de sourire.

— Ne soyez pas inquiète, petite fille, répondit-il tendrement ; quelquefois, vous savez, « in business », c'est réellement ainsi.

— Mais... vous semblez... souffrant ! Alors, partir comme cela... ce n'est peut-être pas prudent ?...

James se rapprocha de la jeune fille et lui prit les mains.

— Comment, vous voilà soucieuse ! Vous ne devez pas, je dis. Je ne suis pas malade, non, et je n'ai qu'une peine, « dear », c'est de vous quitter pour un grand long mois.

Il entraîna la jeune fille vers le divan où ils s'assirent tous deux.

— Vous comprenez, « dear », tous les jours je vous vois. Et puis, demain, je ne vous verrai plus... Ce sera très sombre, alors... Et je serai l'entier mois avec un grand spleen.

Soline ne parvenait pas à dominer son angoisse ; elle entendait les paroles de James sans en pénétrer le sens, et répondit machinalement :

— Oui... bien sûr... moi aussi...

James secouait la tête.

— Non... pas vous... Vous, « dear », vous aurez un mois entier pour être une libre fille sans souci, comme avant... avant que je vienne...

Cette fois, Soline comprit ; elle se tourna brusquement vers son fiancé.

— James, demanda-t-elle avec vivacité, est-ce cette pensée qui vous fait tant de peine ce soir ?

L'Américain eut un triste sourire :

— Non, petite fille : ce n'est pas votre faute, vous ne pouvez pas aider...

— James, reprit Soline, bientôt je serai votre femme devant Dieu, et pour toujours... Je voudrais être vraiment votre amie, votre confidente, dans les heures mauvaises, surtout... Vous avez déjà à présent mon estime, mon affection, et...

— Oui, interrompit James, vous ne me détestez plus...

Il caressa doucement la main de Soline.

— Vous êtes une chère loyale, courageuse fille, et vous avez travaillé dur pour ne plus me détester ! Oui, reprit-il, répondant au regard étonné de la jeune fille, je sais que vous avez travaillé ainsi... Je sais beaucoup de choses, vous voyez... Et j'ai une immense gratitude dans mon cœur... Vous ne m'avez donné aucun chagrin, « my dear », non, réellement aucun... Et vous êtes toute ma joie.

Il enveloppa les épaules de la jeune fille de son bras puissant, et baisa longuement le front pur.

— Je serai triste là-bas... Vous m'écrirez, n'est-ce pas ?

Soline inclina la tête, la gorge serrée.

— Et puis, continua James, n'ayez pas de tourment dans votre âme... S'il arrivait quelque chose, câblez-moi et je... – il hésita un instant, – je... « yes »... je reviendrais.

Ils se levèrent tous les deux.

— Je dois vous quitter « dear ». J'ai beaucoup de travail encore.

— James, demanda Soline, à quelle heure part votre paquebot ? Je voudrais vous accompagner.

— Non, « dear », ce n'est pas possible... Il part trop tôt dans le matin, et puis, vous n'avez pas encore annoncé nos fiançailles ; alors... au revoir, chérie !

Quand Soline regagna le studio, après avoir accompagné son fiancé jusqu'à la route, elle se jeta sur le divan et donna libre cours à ses larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi ? Elle n'aurait pu le dire ; mais une angoisse

indescriptible l'étreignait, et elle sentait peser sur elle une menace redoutable. Elle ne souffrait pas de voir James s'éloigner pour un mois, car l'affection qu'elle lui témoignait, dictée par le devoir, ne ressemblait en rien à l'élan d'un cœur qui s'ouvre à l'amour... L'Américain l'avait, du reste, bien compris...

Que craignait-elle, sinon l'avenir lourd d'imprévu ?

Suppliant Dieu de lui rendre la paix qui avait fui, la paix du sacrifice, elle luttait contre la terreur vague qui lui serrait la gorge. Mais cette terreur prit dans son esprit une forme concrète et, dans la nuit, des questions terrifiantes demeuraient sans réponse.

Pourquoi James était-il à ce point bouleversé ! quand on prononçait devant lui le nom de François Charnay ? Pourquoi devait-il partir en février, justement pendant le séjour du jeune homme à Alger ?

Pourquoi partait-il brusquement, en apprenant l'arrivée imprévue du conférencier ?

X

Des applaudissements frénétiques saluèrent l'entrée de François Charnay sur la scène du Cercle d'Etudes. Le jeune homme s'inclina, et, disposant quelques feuillets devant lui, attendit que l'ovation eût pris fin. Car c'était bien une ovation que le public algérois faisait monter vers l'as des victoires aériennes, le colonisateur, le grand Français qu'il accueillait avec joie.

— Mesdames et messieurs...

Une nouvelle salve couvrit la voix de François, l'obligeant à attendre encore. Point grisé – sachant combien la ferveur du public est chose éphémère et changeante – il laissa errer son regard sur la salle brillamment éclairée, où se pressait une foule élégante. Les premiers rangs de l'auditoire atteignaient le pied même de la scène, et François distinguait nettement les visages levés vers lui. Une brochette de personnages officiels, parmi lesquels il reconnut M. de Journac, le vieil homme charmant trouvé au débarcadère. François sourit au Colonel avec une respectueuse inclination de tête.

Puis, derrière le Colonel, un jeune visage ardent, et ces yeux immenses fixés sur les yeux du conférencier... François retint un mouvement et un cri :

— Jacques d'Orignac !

Rêvait-il ? Ou le hasard – la Providence ! – le mettait-il dès le premier instant en présence de celle qu'il croyait vainement chercher durant son séjour ?

Dans la salle, le calme renaissait ; il fallait prendre la parole.

— Mesdames et messieurs...

Soudain vidé de toute pensée, le cerveau du jeune homme se refusait à dicter les mots appris... Plus une idée, plus une image, plus une phrase... Et devant lui, cinq cents personnes attendaient. Et les yeux immenses s'élargissaient encore, l'enveloppant de lumière, l'entraînant hors du présent, le jetant en pleine hallucination...

— Mesdames et messieurs...

Le regard fixé droit devant lui, François se ressaisit enfin.

— Vous me voyez infiniment touché, ému, reconnaissant de l'accueil vibrant que je trouve parmi vous, et c'est avec un courage nouveau que j'aborderai, dans cette salle habituée aux plus austères débats, un sujet dont l'actualité est éternelle... L'homme n'a-t-il pas éprouvé, en effet, dès l'aurore des âges, le besoin d'abriter sa faiblesse dans les bras de la Puissance inconnue dirigeant le jeu prodigieux de la nature ? Ceux d'entre nous qui ont le privilège de vivre au contact des peuplades primitives, savent mieux que personne la force de cet élan naturel, et...

François parla longtemps, consultant à peine ses notes, et s'interdisant de regarder autre chose que le tapis vert de sa petite table ou le mur gris lui faisant face.

Quand les bravos couvrirent ses derniers mots, il se permit enfin un coup d'œil oblique vers celle qu'il appelait « Jacques » en lui-même.

François n'avait parlé que pour l'inconnue dont il sentait le regard fixé sur lui ; il avait trouvé des mots neufs pour dépeindre les vastes espaces et les âmes élémentaires, et il s'était surpassé. Debout avec les autres spectateurs, Soline applaudissait de toute la force de ses doigts gantés, et, dans ses prunelles sombres, François vit briller l'étincelle d'émotion communicative qu'il désirait ardemment faire naître chez ses auditeurs.

Plusieurs fois, il dut revenir, et toujours son regard cherchait les grands yeux noirs, intelligents, compréhensifs, où il sentait l'attrance d'un mystère pathétique. Pourvu qu'il la retrouvât à la sortie, « son inconnue », qu'il la revit encore, pour se faire présenter, lui parler, lui dire...

— Cher Monsieur, je suis heureux de joindre mes félicitations à celles d'un public en délire. Notre auditoire, très froid d'ordinaire, n'a jamais fêté aucun conférencier comme il vous fête ce soir...

M. de Journac, interrompant ainsi les vœux éperdus que François formulait tout bas, entraîna le jeune homme dans un petit salon attenant à la salle des conférences. Quelques personnes, réunies autour d'une table à thé, se précipitèrent au-devant du jeune homme, les mains tendues. Mais François ne les vit pas... Cloué sur le seuil, son regard repris au charme irrésistible des yeux noirs, il contemplait « Jacques » qui s'avavançait vers lui, dans le groupe de ses admirateurs, et il ne pouvait prononcer une parole. Le colonel lui frappa sur l'épaule.

— Eh ! mon jeune ami, s'écria-t-il, comme vous voilà intimidé ! Quelle modestie ! Mais il faut vous résigner à l'ovation, au triomphe !

François s'excusa, alléguant la solitude dans laquelle il avait l'habitude de vivre, et l'homme du monde reparut bien vite ; dominant son émoi, il sut répondre à chacun avec une politesse nonchalante, un peu distante, qui lui valut un nouveau succès. Sans en avoir l'air, il surveillait les moindres mouvements de Soline, et, dès qu'il put échapper à ses admirateurs, il s'approcha de M. de Journac.

— Mon colonel, demanda-t-il en désignant discrètement la jeune fille, oserai-je vous prier de me présenter à Mademoiselle ? Elle a suivi ma conférence avec une telle attention que je serais heureux de lui exprimer ma gratitude.

— Volontiers, s'écria le colonel, d'autant plus que Mademoiselle est ma nièce, et que vous aurez souvent l'occasion de la rencontrer durant votre séjour !

Le cœur de François fit un tel bond que le jeune homme pâlit, le souffle coupé ; en lui, la crainte se mêlait à la joie : sa chance était trop grande...

— Ma chérie, voici M. Charnay qui désire te remercier... Mademoiselle Soline Mazeuil, ma nièce.

François s'inclina très bas.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai senti tout de suite en vous cette précieuse collaboration de l'auditeur, sans laquelle il me serait impossible de m'évader du banal ; aussi est-ce à vous que revient aujourd'hui la plus grande partie de mon succès, et je vous en fais hommage avec joie.

Soline eut son radieux sourire, ce sourire que le jeune homme ne connaissait pas encore, et dont il fut ébloui.

— Je pense, Monsieur, répondit-elle, qu'il faut se donner tout entier, toujours, à tout ce que l'on fait ; c'est ainsi que je vous ai écouté. Le colonel interrompit le dialogue.

— Soline, veux-tu servir le thé, je te prie ?

Soline ! François se prit à répéter tout bas les syllabes liquides et fraîches comme un gazouillis de source : Soline ! Il aimait ce prénom. si rare et si doux, et il se plut à évoquer un visage de sainte échappé d'un missel, un visage qui prit peu à peu les traits de la jeune fille et ne fit plus qu'un avec elle... Il louvoya parmi les groupes, et atteignit la table où Soline s'activait.

— Que prendrez-vous Monsieur, thé, café, porto ?

François allait répondre :

« N'importe quoi, ou tout ensemble ! Pourvu que je vous voie, que je vous entende, que mes yeux, et mes oreilles, et mon cœur s'enchantent, et que votre sourire irradie mon ciel ! »

Il dit seulement :

— Café, Mademoiselle, en bon colonial !

François, amateur éclairé, buvait son café froid, et la tasse que Soline lui tendit était bouillante... Ce fut au jeune homme un motif plausible pour rester près de la petite table où Soline maniait avec tant de grâce les fragiles porcelaines. Pourtant, il ne pouvait prolonger cet aparté, et, craignant d'importuner la jeune fille, il se mêla à la conversation qui devint bientôt générale, et fut pour tous un régal, grâce à la verve spirituelle, à l'érudition aimable et à la gaieté malicieuse que déploya François.

Comme on allait se séparer, le jeune homme s'approcha de Soline.

— Quand aurais-je la joie de vous revoir, mademoiselle ? demanda-t-il à mi-voix.

Soline eut un sourire si triste, si désabusé, que François frissonna d'angoisse. Pourquoi ce brusque désenchantement, alors qu'il était tout espoir, toute confiance ? Sans attendre la réponse de la jeune fille, il reprit vivement :

— Cependant, je ne voudrais pas être indiscret !

Soline eut un geste léger – protestation ? indifférence ? lassitude ? – et murmura :

— Je crois que nous avons des amis communs. Monsieur ; nous nous rencontrerons encore, certainement.

* * *

Et François, partout où il allait, attendait Soline, cherchait Soline, découragé lorsqu'elle tardait, désespéré quand elle ne venait pas, illuminé de bonheur dès qu'elle apparaissait...

Ce séjour à Alger passait pour lui comme un beau rêve, et il ne se demandait pas s'il s'en éveillerait un jour ; il était jeune, beau, amoureux ; qu'aurait-il pu désirer d'autre ? En dilettante, il savourait lentement son bonheur... Un jour, il parlerait à Soline ; il lui dirait tout haut ce qu'il lui murmurerait tout bas, en ses heures de solitude, et puis, tout simplement, il lui demanderait d'être sa femme.

François trouvait cette conclusion naturelle. La Providence permettait qu'il rencontrât la compagne idéale au moment précis où elle lui apparaissait indispensable, après tant d'années de voyages, d'aventures, de

solitudes. Il était un peu las de la brousse et des noirs... Oh ! il y retournerait encore... mais non plus seul... et pour quelques mois à peine. Puis, il reprendrait ses études, ses recherches, en France ou à Alger. Avec les notes accumulées dans ses valises, il écrirait... Marie-Pierre aurait un foyer, si bonne-maman disparaissait... Il faudrait aussi marier cette petite fille. Comme elle aurait besoin d'une amie sûre et tendre pour la préparer à sa grande mission d'épouse et de mère ! Et qui donc, mieux que Soline, serait cette amie ?

Comme Soline savait être maternelle ! François avait rencontré, une ou deux fois, Philippe et sa Tatie, et il gardait une impression profonde de l'affection qui unissait ces deux êtres. Et de l'enfant, il pensait déjà : « Je l'aimerai comme mon fils ».

François, confiant, heureux, ne voulait pas voir la réserve distante qu'observait Soline, les réticences qui brisaient soudain en elle un élan spontané, l'expression d'une pensée intime, d'une opinion trop personnelle.

Car Soline devinait le danger qui les menaçait tous deux.

François n'avait pu apprendre ses fiançailles encore secrètes ; d'ailleurs, le brillant conférencier était le héros du moment, et James, ayant le tort d'être absent, passait au second plan ; plus mondain et plus habile que l'Américain, craignant de compromettre Soline, le jeune homme savait distribuer avec art ses hommages aux jeunes femmes présentes, et, s'il en réservait la meilleure part à celle qu'il aimait, Soline, seule, pouvait s'en apercevoir.

La jeune fille se rappelait l'angoisse qui l'avait étreinte à l'annonce du départ de James ; outre la crainte vague qu'elle ressentait toujours, il y avait sur elle et sur François une menace nouvelle qui se précisait chaque jour davantage.

Maintenant, maintenant qu'elle avait lié sa parole, engagé son avenir, l'amour venait à elle. Ah ! que François portait bien son nom ! Il aurait pu symboliser l'essence même de notre race dans ce qu'elle a de plus fier, de plus généreux, de plus tendre et de plus gai ; et Soline, au cours des fréquentes causeries qui les réunissaient, voyait François vibrer des mêmes émotions, des mêmes aspirations qu'elle-même. Le tact exquis du jeune homme, sa délicatesse innée, sa divination charmante, étaient à la jeune fille une délictueuse détente après la lutte qu'elle venait de soutenir contre elle-même, et contre James... Mais elle se défendait vaillamment, Soline, fidèle à sa parole, fidèle à son devoir... Trop tard... François venait trop tard !

Quand Soline rentrait aux Deux-Moulins après ces brèves rencontres, où elle goûtait la joie amère de ce qui aurait pu être, il lui arrivait de trouver une lettre dont l'écriture lourdement barrée sabrait le vélin de caractères hardis, et où James exprimait sa tendresse à sa manière pratique et brève.

« Je travaille dur, petite fille, pour rentrer juste après le mois. Le temps est long, chérie, parce que je ne peux pas vous voir...

» Je crois que vous aimerez venir dans ce pays même, vous qui êtes une si savante et artiste fille. Aussi j'ai acheté une pièce de sol près du Nil, et je fais bâtir un cottage. C'est une splendide place, vous savez.

» Pour le reste, tout est bien.

» J'attends toujours vos lettres dans une grande hâte ; c'est ma seule joie, juste ici.

» S'il vous plaît, ne vous fatiguez pas ; pensez que vous ne devez pas avoir un seul souci dans le monde, puisque je suis là.

» J'espère que votre mère est tout à fait en bonne santé, maintenant ; présentez-lui mes compliments. Et le petit boy ? Je lui rapporterai un beau jouet, un jouet d'un petit Pharaon, de quatre mille ans loin.

» Pour vous, mon cher amour, je choisis les plus précieuses et les plus rares choses que je peux rencontrer,

» Je vous aime avec mon entier cœur, chérie, et je baise tendrement votre main.

» James. »

Et Soline repliait le feuillet avec un soupir, n'éprouvant qu'une gratitude résignée pour celui qui ne savait point éveiller son cœur à l'amour...

Que lui importaient le cottage au bord du Nil, le yacht, et les précieuses et rares choses dont James la comblerait ? Ah ! travailler, travailler toute sa vie, et être libre d'aimer... d'aimer... François !

Ses rêves, vagues, jusqu'ici, se cristallisaient maintenant autour de la chère silhouette, et Soline souffrait comme elle n'avait jamais souffert encore. Ah ! qu'il était aisé, le sacrifice, alors qu'elle n'avait pas encore entrevu le bonheur possible, et défendu !...

Sidi Mohammed profita du séjour de François Charnay pour réunir quelques intimes à l'Orangerie. Le caïd avait connu François pendant la guerre, le jeune aviateur étant alors affecté au même secteur que ses goumiers. Une amitié profonde avait rapproché ces deux êtres si différents.

Par une lumineuse après-midi de janvier, la demeure hospitalière rouvrit ses portes à quelques privilégiés, et François eut la joie d'arriver en même temps que Soline et le colonel.

Une garden-party, cela autoriserait quelques moments de tête-à-tête dans le parc embaumé... Pour huit jours encore, François était à Alger ; il devait donc saisir cette occasion d'avouer à la jeune fille son amour... Il parlerait... il allait parler...

Après avoir rempli ses devoirs mondains avec une grâce qui ne laissait deviner nulle impatience, François s'approcha de Soline qui causait avec Maurice Boissière. Le jeune avocat était très sympathique au conférencier qui lui témoignait une amitié franche, et l'avait même invité à venir le voir à Versailles, l'été suivant.

— Vous pensez, Linette, si j'irai avec joie ! confiait Maurice à son amie. Au moins, je verrai « pour de vrai » la délicieuse Marie-Pierre !

Les jeunes gens échangèrent une cordiale poignée de mains, et Maurice s'écria :

— Puisque-je je vous tiens, homme insaisissable et trop disputé, vous allez éclaircir un point d'histoire très brumeux dans mon esprit.

François eut un geste d'étonnement.

Le jeune avocat continua :

— Que fut, au juste, l'affaire Morlay-Farwood, dans laquelle vous avez joué le rôle important ?

Le visage de François devint hermétique.

— Mais, répondit-il, ce fut... exactement... ce que la presse en écrivit à l'époque.

Maurice s'obstina.

— Oui, dit-il, mais les journaux d'alors ont dit tant de choses !... et je ne puis recueillir de précisions... Mon cher ami, voulez-vous satisfaire ma curiosité ?

François sourit : il valait mieux céder, bien qu'il détestât parler de lui.

— En deux mots, voici l'histoire, dit-il, Farwood, en bon Américain, voulait devenir roi de quelque chose. Il pensa au coton. On pourrait sans doute en faire pousser dans le Haut-Niger, par milliers et milliers de balles. Il voulut s'en assurer et partit avec le commandant Morlay qui connaissait très bien la région. Pendant des mois, on n'entendit plus parler d'eux. Puis, un beau matin – j'étais alors sergent au peloton méhariste, au nord de Tahoua, bien au-delà de Zinder, – un beau matin que nous nous balancions

sur nos chameaux, je m'écartai en reconnaissance et découvris parmi les sables, un blanc à demi mort de soif, et un nègre qui ne valait guère mieux. C'était Farwood et son guide. Quant à Morlay, il était mort depuis plusieurs jours, paraît-il.

— Mort... naturelle ? demanda Maurice, passionné de beaux faits divers.

François enveloppa le jeune homme d'un regard scrutateur.

— Quelle question, cher maître ! répondit-il, avez-vous l'intention d'accuser Farwood ?

— Oh ! répondit Maurice, j'en serais fort empêché, ne connaissant pas cet homme. Au fait, qu'est-il devenu ?

François fit un geste vague.

— J'ignore... dit-il, et je crois qu'il sera difficile de retrouver sa trace.

— Vous la cherchez donc ? demanda Soline, jusque-là silencieuse.

François se mordit les lèvres.

— Non... pas moi ! Mais quelqu'un que je connais voudrait retrouver cet Américain, pour une affaire toute personnelle.

— Comment était-il, Farwood, physiquement ? insista la jeune fille, poussée par une curiosité qu'elle s'expliquait mal.

— Oh ! le type du yankee en série ! Le colosse traditionnel, blond aux yeux bleus... Par exemple, il avait un tic particulier quand il méditait, jambes écartées, le cou et la mâchoire en avant, l'œil gauche fermé, les mains au dos...

Soline pâlit un peu.

— Ah ! murmura-t-elle, et... c'est tout ?

— Non, répondit François, ce n'est pas tout. Quand je l'ai trouvé, Farwood était blessé au bras gauche : une longue coupure droite et profonde, qui allait de la saignée au poignet. Il prétendit être tombé sur son couteau. Il doit en porter encore la marque. Mais qu'avez-vous, Mademoiselle, vous voilà toute pâle !

— Je... je n'ai rien... je vous remercie, répondit la jeune fille troublée ; je... je voudrais marcher un peu...

— Vous m'excuserez, Linette, si je ne vous accompagne pas ? demanda Maurice, qui avait surpris une crispation d'impatience sur le visage de Charnay ; j'aperçois des camarades qui me font signe...

Et il s'esquiva.

François ne put retenir un imperceptible soupir de soulagement.

— Me permettez-vous de partager votre promenade ? dit-il doucement.

Soline inclina la tête, et ils se mirent à marcher côte à côte, cherchant d'instinct les allées désertées des invités de Sidi Mohammed. Après un silence qui parut interminable au jeune homme, celui-ci reprit à mi-voix :

— Puis-je vous demander, Mademoiselle, ce qui, dans mon récit, vous a si profondément émue ?

Soline eut un sourire presque naturel :

— Oh ! une simple coïncidence qui, à la réflexion, ne supporte pas l'examen ; n'y pensons plus, voulez-vous ?

— C'est cela, n'y pensons plus ! reprit François ; avec empressement. Oserai-je vous adresser une prière ? Je voudrais tant visiter l'orangerie avec vous... Ce doit être exquis de marcher sur ce tapis embaumé, d'une pureté symbolique... Et puis, là, c'est le calme, la solitude... Et je voudrais vous dire...

Il s'arrêta hésitant.

Soline leva vers lui regard interrogateur.

— Me dire ?

François hésita encore, et ils atteignirent, sans ; un mot, l'orangerie. Comme ils s'enfonçaient sous le feuillage luisant et sombre, la jeune fille répéta sa question, dont elle devinait trop bien la réponse... Mais elle étouffait, et il fallait en finir -

François enveloppa sa compagne d'un long regard empreint d'une profonde tendresse.

— Je voudrais vous dire, Mademoiselle, que j'ai connu Jacques d'Orignac avant Soline Mazeuil !

Soline eut un geste vif.

— Oh ! reprit François, vous pouvez compter sur ma discrétion. Mais vous devez savoir que je suis arrivé à Alger avec la seule pensée de vous chercher, de vous retrouver... Depuis le soir où ma petite sœur m'a conté son « aventure manquée », vous vous êtes installée dans mon âme, et vous avez dirigé toute ma vie intérieure.

— Je vous en prie... interrompit Soline, avec une crispation douloureuse de son pâle visage.

Mais François continuait, sans prendre garde à l'interruption :

— Oui... toute ma vie intérieure... Et j'ai compris ce que pouvait être une femme dont l'existence est une œuvre d'amour et de dévouement... Puisque cette femme existait, il me fallait la retrouver. J'ai appris par cœur

vosre portrait, et je vous ai vue, et je vous ai reconnue, le soir de ma première conférence...

— Je vous en prie... murmura encore Soline, qui s'arrêta, haletante, au pied d'un oranger dont les pétales lourds tombaient lentement sur ses épaules.

François saisit les mains de la jeune fille.

— Ecoutez-moi, Soline, reprit-il d'une voix sourde, passionnée. J'ai vécu seul, j'ai travaillé, j'ai peiné, caressant un idéal que je croyais inaccessible... Je rêvais d'une compagne compréhensive, aimante et fière, et je désespérais de la rencontrer... Mais vous êtes là, et je vous aime... Soline, voulez-vous être ma femme ?

Plus blanche que les fleurs pâles neigeant autour d'elle, Soline remuait les lèvres sans pouvoir proférer un son ; elle essaya de dégager ses mains ; mais François resserra son étreinte et répéta sa prière. Alors, levant vers lui ses yeux emplis d'un insondable désespoir, elle murmura enfin :

— Ah ! pourquoi !... pourquoi faut-il que vous veniez trop tard ?

François eut un cri étouffé :

— Trop tard ?

— Oui, trop tard... répondit la jeune fille accablée. J'ai donné ma parole... Je ne suis plus libre...

XI

François quitta Alger huit jours plus tard, au lendemain même de sa dernière conférence, malgré les protestations du colonel, de Sidi Mohammed et des nombreux amis qu'il s'était faits durant son séjour. Il prétextait la nécessité de passer quelques semaines à Versailles, dans sa famille, avant de reprendre ses voyages.

Il n'avait pas revu Soline. Depuis leur douloureux entretien à l'Orangerie, la jeune fille ne quittait guère les Deux-Moulins et s'abstenait de fréquenter les endroits où elle pouvait rencontrer François. Au colonel, qui s'étonnait, Soline répondit :

— James sera bientôt de retour, j'ai beaucoup de choses à préparer pour nos fiançailles, et je dois penser à mon trousseau. Vraiment, parrain, je n'ai plus le temps de sortir.

En réalité, prudente et fidèle à son devoir, Soline tenait à éviter une épreuve inutile et une nouvelle souffrance.

François s'en alla donc, un triste jour de février où la pluie tendait son voile sur la ville boudeuse. Il partit par ce même « Timgad » qui l'avait amené plein de confiance et d'entrain ; il retrouva dans le fumoir sa place solitaire, et il put relire une dernière fois la lettre de Jacques d'Orignac, une dernière fois s'imprégner de lumière en contemplant le portrait de Soline...

« Une débauche de tristesse, murmura le jeune homme avec un sourire amer, voilà tout ce que je puis m'accorder avant d'appeler à moi l'oubli ! »

Ah ! si seulement il avait pu savoir quel homme le séparait de la bien-aimée, s'il avait pu croire au bonheur de Soline, sa peine lui aurait semblé moins lourde... Mais il ignorait tout, et l'accablement de la jeune fille ne ressemblait guère à l'attitude d'une heureuse fiancée.

« Elle s'est sacrifiée aux siens, songeait François, avec une perspicacité aiguisée par la souffrance ; il ne faut attendre rien moins de son caractère... »

Et son admiration n'avait d'égale que sa douleur.

* * *

Le front appuyé à la vitre ruisselante, Soline regardait le « Timgad » décroître vers l'horizon écrasé par les nuages pesant sur une mer de plomb.

Bientôt, il n'y eut plus qu'une fumée blanche, traînant en lambeaux déchiquetés au sommet des vagues, puis plus rien... plus rien... c'était fini...

— Linette !

La jeune fille n'entendit pas la voix amie qui l'appelait, pas plus qu'elle n'avait entendu frapper, puis entrer, Maurice Boissière. Elle regardait toujours ; elle regardait sans voir, le visage inondé de larmes, les épaules secouées d'un long sanglot.

Deux mains s'appuyèrent sur ces épaules fléchissantes, et la voix répéta à son oreille, plus bas, et si affectueuse :

— Linette... alors... c'était tout à fait sérieux !

Soline ne se demanda pas comment Maurice était là, juste au moment où elle avait tant besoin d'aide ; elle tourna vers son camarade un pauvre visage pâli, creusé par l'agonie intime qu'elle endurait, et, sans force pour défendre son douloureux secret, elle murmura :

— Pourquoi est-il venu, « maintenant » ?...

Maurice eut un geste découragé :

— Ah ! oui, pourquoi ? répéta-t-il, comme si vous ne souffriez pas assez comme cela !

Soline regarda le jeune avocat avec surprise.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle.

Maurice fit asseoir sa compagne et s'installa auprès d'elle.

— Un vieux camarade comme moi comprend bien des choses sans qu'on les lui dise ! répondit-il à mi-voix. Et le sacrifice consenti pour les vôtres eût été assez dur déjà si vous n'aviez entrevu le bonheur parfait. Mais à présent... à présent, la mesure est comble !

Soline refoula ses larmes et s'essuya les yeux.

— Dieu m'aidera !... murmura-t-elle.

Maurice se leva brusquement.

— Si seulement nous avions pu nous aimer ! Comme tout aurait été simplifié... Au lieu de cela, vous êtes fiancée à James, vous aimez François, et je suis amoureux de Marie-Pierre. Ah ! que le monde est donc mal fait !

Malgré sa peine, Soline ne peut s'empêcher de sourire à la boutade du jeune homme.

— Bien sur... murmura-t-elle, mais nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas ? Et nous devons accepter humblement la volonté de Dieu. Par

exemple, mon vieux Maurice, j'espère que vous aurez plus de chance que moi en amour...

Maurice fit quelques pas en silence.

— Ne parlons pas de moi aujourd'hui, dit-il enfin. Je suis venu... parce que je pensais que vous n'aviez pas le cœur en fête, et aussi parce que Charnay m'avait chargé de vous faire ses adieux...

— Ah ?

La voix de Soline tremblait.

— Oui... depuis la garden-party de l'Orangerie, Charnay faisait pitié, vous savez, errant comme : une âme en peine, vous cherchant vainement partout... Hier, après la conférence, il m'a presque supplié de rester avec lui ; j'ai senti qu'il ne pouvait supporter ni la solitude, ni la compagnie d'indifférents. Comme j'allais le quitter à la porte de son hôtel, il m'a dit : « Quand vous rencontrerez M^{lle} Mazeuil, vous serez très aimable de lui dire que j'ai beaucoup regretté de ne pouvoir lui présenter mes hommages avant de partir. » Après un silence, il a ajouté : « Vous lui direz aussi que je lui souhaite un bonheur très grand... »

Soline, les yeux à terre, eut un sanglot silencieux qui la secoua toute, Maurice lui saisit la main.

— Je vous en supplie, Linette, ne pleurez plus ! Je ne sais ce que je donnerais pour adoucir votre chagrin. Voilà, je vous ai dit ce que je devais vous dire... Je ne vous parlerai plus de rien jusqu'à ce que votre pauvre cœur soit bien guéri... Et, maintenant, j'ai une histoire, une belle histoire à vous conter.

Soline balbutia :

— Oui, c'est cela... dites-moi votre histoire...

— Eh bien !... mais d'abord, saviez-vous que Charnay était accompagné d'un domestique sénégalais, un ancien chamelier ?

La jeune fille eut un pauvre sourire.

— Non... J'ignorais ce détail... Mais vous ne deviez plus me parler de lui ?

— Oh ! c'est incidemment que je le nomme ! Mon histoire, c'est plutôt celle du nègre... Maintenant, devinez qui est ce chamelier ?

Soline fit un geste las.

— Vous savez, moi, les énigmes... surtout aujourd'hui...

— Ce nègre, ma chère, n'est autre que le guide de l'expédition Morlay-Farwood.

Soline sursauta :

— Vous dites ?

— Là, là, calmez-vous... Je dis que le domestique de Charnay guida à travers le désert l'expédition Morlay-Farwood, et que Charnay le retrouva, mourant, avec Farwood. Mais comme vous voilà émue, Linette ! Je croyais vous distraire, et je vous ai bouleversée !

— Je suis d'une nervosité stupide, murmura la jeune fille. Je fais malgré moi d'étranges rapprochements.

— Que voulez-vous donc dire ?

Soline hésita ; devait-elle confier son angoisse à Maurice ? Mais ne lui avait-elle pas déjà avoué la crainte que lui inspirait James ? Alors, pourquoi se taire ? Il valait mieux parler... Pourtant, elle demanda encore :

— Est-ce là toute votre histoire ? Elle n'est pas longue, vraiment.

— Elle est tout de même un peu plus longue que cela, fit Maurice en souriant. Charnay m'a dit que Zoulam – c'est le nègre, Zoulam – voulait à toutes forces retrouver Farwood pour une affaire personnelle... Il ne m'a pas dit qu'elle était cette affaire, et même il ne m'aurait rien dit du tout, s'il n'avait espéré que je pourrais l'aider dans ses recherches. Il tombait mal... Mais tout cela me semble bien mystérieux ; qu'en pensez-vous, petite Minerve ?

— Oui, c'est bizarre... répondit la jeune fille, pensive. Depuis quinze ans... Tout devrait être oublié !

Soline réfléchissait, et Maurice la sentit inquiète.

— De quels rapprochements vouliez-vous parler tout à l'heure ? demanda-t-il.

— Oh ! bien peu de choses ! Cependant, quand M. Charnay décrivit Farwood, n'avez-vous pas été frappé de ce tic qu'il avait noté chez l'Américain et qui est le tic même de James ?

— De James ? Mais vous perdez la raison ! C'est fou, c'est... excusez-moi, mais c'est stupide !

Très agité, Maurice arpentait le studio.

Soline ne prit pas garde à l'interruption.

— Et la blessure au bras gauche ?...

— La blessure ? Quelle blessure ?

— Ah ! oui, vous ne savez pas ? Eh bien ! James a une cicatrice au bras gauche ; je l'ai vue quand il a soigné maman ; il est tombé sur son couteau, m'a-t-il dit... C'est ce que Farwood avait dit jadis à M. Charnay... Puis, ce

trouble qui s'empare de James, chaque fois qu'on prononce devant lui le nom de Charnay... Enfin, son départ précipité, en apprenant l'arrivée de François... N'est-ce donc rien, tout cela ?

Maurice s'était arrêté devant la jeune fille.

— Evidemment, dit-il, ces... coïncidences sont troublantes ! Mais de là à adopter votre conclusion, il y a un monde, Linette ! Croyez-moi, de tels faits n'ont, comme preuves, aucune valeur ! Le tic de Farwood – et de James – appartient à de nombreux yankees. La blessure ne signifie rien ; quant au reste les affaires sont les affaires et commandent départs et retours avec la même autorité. D'ailleurs, pourquoi redouter que James ait quelque point commun avec Farwood ?

Soline secoua la tête.

— Nul ne sait ce qu'est devenu Farwood, dit-elle. Quand on disparaît ainsi après une telle aventure, c'est qu'on a quelque chose à cacher... D'ailleurs, n'avez-vous pas demandé vous-même à M. Charnay si le commandant Morlay était mort d'une mort naturelle ?

— Oh ! vous savez, simple déformation professionnelle ! Nous sommes toujours à l'affût d'un beau crime, nous autres ! A mon sens, Linette, vous vous égarez. Vous ne devez avoir aucun tourment de ce côté-là... James est une nature loyale qui ne manque pas de grandeur, et vous pouvez lui faire confiance !

A cet instant, un heurt léger à la porte interrompit le jeune homme. Lilou entra, une lettre à la main :

— C'est le courrier, Tatie !

La jeune fille reconnut l'écriture de James ; il s'imposait toujours à l'heure où sa personnalité était le plus pesante... Elle prit la lettre, et congédia l'enfant.

— Voulez-vous parier qu'il m'annonce son retour ? dit-elle à Maurice qui avait pris un livre et le feuilletait pour se donner une contenance.

— Lisez d'abord, conseilla le jeune avocat, paisible.

Soline parcourut la brève épître, et ne put retenir un mouvement d'impatience.

— J'avais raison ! murmura-t-elle, froissant nerveusement la lettre ; il sera là dimanche ! Une pauvre petite semaine de solitude, de liberté... une pauvre petite semaine, la dernière...

* * *

— Hello ! chérie ; enfin je vous retrouve !

James pénétra bruyamment dans le studio où travaillait Soline. M^{me} Mazeuil, prévoyant la visite de l'Américain, était restée dans sa chambre pour ménager un tête-à-tête à « ces enfants », comme disait la bonne dame, et Philippe jouait avec Eblis sous la surveillance de Moukdar.

Soline tendit son front à James, et lui dit avec calme :

— Avez-vous fait bon voyage, mon ami ? Vous n'êtes pas trop fatigué ? Comment êtes-vous déjà là ?

— Oh ! j'ai fait dans une grande hâte ! répondit Knighton qui riait de plaisir. Sur le quai, il y avait toute une foule de gens. Je les ai – comment vous dites ? – laissés tomber ! J'ai dit : je suis très, très fatigué. Mensonge !

Sans lâcher les mains de la jeune fille, il s'éloigna d'elle, et la contempla longuement. Alors son visage rayonnant s'assombrit peu à peu, et Soline vit une inquiétude naître et grandir dans ses yeux clairs.

— Quelle est la matière, petite fille ? demanda-t-il enfin, troublé, craintif.

— Que voulez-vous dire, James ? répondit Soline, se déroband aussitôt.

— Je veux dire, quel est le chagrin avec vous ? reprit l'Américain en scandant ses mots.

La jeune fille s'efforça de rire.

— Quelle question ! s'écria-t-elle, vous savez bien que je n'ai aucune peine !

James sourit avec mélancolie.

— Réellement, murmura-t-il, je suis un stupide garçon de vous demander cette chose, puisque jamais vous ne répondrez...

James fit asseoir la jeune fille et prit un siège auprès d'elle.

— Alors, chérie, au moins, dites-moi ce que vous avez fait, tout ce mois ?

Soline attendait cette question ; elle était même décidée à la provoquer, si James ne l'avait posée... Cette fois, elle voulait savoir.

— J'ai fait... une quantité de choses ! répondit-elle gaiment. D'abord, j'ai eu beaucoup de travail, des copies, le roman que j'achève, ma robe de fiançailles...

James serra plus fort les doigts de la jeune fille qui continua :

— Je suis sortie quelquefois. J'ai assisté à une garden party chez Sidi-Mohammed ; il faisait un temps exquis...

Elle réfléchit un moment, cherchant si elle n'oubliait rien ; puis son regard se posa sur celui de son fiancé.

— Ah ! j'ai suivi aussi les conférences de François Charnay ; elles étaient très intéressantes ; d'ailleurs, c'est un homme charmant !

James souriait toujours à la jeune fille, indulgent et admiratif, comme lorsqu'on écoute le babil d'un enfant très cher. Il ne cilla point, et ses mains ne tremblèrent pas.

Soline reprit, très animée :

— Même, un jour, Maurice et moi lui avons demandé de nous raconter l'expédition Morlay-Farwood, du moins ce qu'il en sait. C'est passionnant, je vous assure ! Il y a quelque chose de mystérieux là-dedans. Croyez-vous. James, que M. Charnay recherche partout Farwood, pour quelqu'un qui a une affaire à régler avec cet... aventurier ?

— Réellement ?...

James suivait le récit de la jeune fille avec l'intérêt poli d'un homme pour qui les gens et les choses étrangers à son amour sont inopportuns.

— Et même, M. Charnay a, à son service, le guide de cette expédition !

— Ah ! « Prodigious » !...

Aucune émotion sur le visage flegmatique, aucun frémissement dans la voix rude.

Un soupir de soulagement échappa à Soline ; l'épreuve était concluante, du moins le croyait-elle...

Ce jour-là, James était préparé à l'assaut, et il en sortait vainqueur...

— Et maintenant, « darling », s'il vous plaît, dites-moi si vous avez pensé un peu au pauvre gros solitaire James ?

Soline eut un beau rire clair.

— Bien sûr ! Et je le lui ai dit dans toutes mes lettres, n'est-ce pas ?

— Vous êtes une chère loyale petite chose, et vous n'avez qu'une parole, répondit doucement l'Américain. Je voudrais tant, petite fille, n'être pas pour vous seulement un dur devoir !...

— James, répondit Soline, ne savez-vous pas que vous êtes pour moi le seul ami sur qui je puisse compter, en toutes circonstances ?...

James caressa les boucles brunes et appuya le cher petit visage sur son épaule.

— Je sais, chérie, dit-il très bas. Voyez-vous, quelquefois, je souhaite stupidement être pour vous un... amoureux... mais être votre ami est déjà si merveilleux ; je ne demande aucune chose plus, non !

Ils restèrent un moment silencieux, James goûtant la joie du retour, et Soline, rassurée par le calme de son fiancé, s'abandonnant à une sorte de

confiance. Puis la jeune fille questionna à son tour :

— Et vous, James, qu'avez-vous fait en Egypte ?

Knighton, d'un geste, embrassa un large horizon.

— Oh ! beaucoup d'affaires, vous savez ! J'ai installé une base pour « The Rainbow », juste comme ici. Et puis, j'ai fait bâtir le cottage. Je pense que vous l'aimerez, « darling ». Il est très simple, très clair, avec une splendide vue sur le Nil. Vous le meublerez comme il vous plaira ; moi, je ne suis qu'un sauvage ; alors... peut-être vous trouveriez une horrible petite maison, si je choisisais la fourniture... Et puis, j'ai suivi des fouilles. C'est une très curieuse chose, d'entrer dans la chambre d'un gentleman mort depuis mille et mille années. J'étais juste là quand on a découvert la tombe d'un petit pharaon. Il y avait sa femme aussi. Une si jolie fragile petite chose, vous savez. Il y avait son portrait sur le sarcophage. Elle vous ressemblait, chérie : c'était juste votre sourire, quand vous vous moquez de moi au-dedans de vous-même.

— Oh ! James, protesta Soline, en rougissant, je ne me moque jamais de vous !

L'Américain porta à ses lèvres la main de la jeune fille.

— Pourquoi mentir, « darling » ? Je sais que vous vous êtes souvent moquée de moi, de mes dollars aussi, et c'est peut-être à cause de cette chose que je vous ai aimée, voyez-vous. Alors, je disais que la pauvre douce petite pharaonne, elle était si pareille, si pareille à vous, que j'ai été souvent lui payer une visite, vous savez... Et puis, je vous ai rapporté sa bague... J'ai pensé que vous préféreriez pour nos fiançailles une très ancienne historique, artistique bague, à un stupide moderne caillou, n'est-ce pas ?

Soline ne répondit pas tout de suite. La pensée de glisser à son doigt cet anneau porté par une morte inconnue depuis des millénaires la faisait frissonner d'une répulsion, d'une terreur qu'elle ne parvenait pas à dompter. Décidément, certaines subtilités échapperaient toujours à James ! Celui-ci, inquiet du silence de sa fiancée poursuivit :

— Si le bijou ne vous plaît pas, il faut me le dire, chérie ! Je ne veux pas vous contrarier, vous savez. Mais c'est une merveilleuse unique pièce, et j'ai eu beaucoup de mal à l'obtenir. Le... fouilleur, il ne voulait pas me la vendre... Je vais vous la montrer !

Tout en cherchant dans ses poches, il ajouta :

— Je l'ai fait énergiquement nettoyer et désinfecter, vous savez !

Malgré son trouble, Soline ne put réprimer un sourire que James ne vit point. Celui-ci était très occupé à déballer une petite boîte entourée de papier de soie et de menue ficelle. Un écrin apparut il l'ouvrit et le tendit à sa compagne qui eut un cri d'admiration. Sur le velours blanc reposait une émeraude énorme, d'un éclat si profond que l'infini des océans semblait y être cristallisé. Deux ailes d'or, ouvertes en éventail, l'enserraient et se rejoignaient pour former l'anneau. C'était un bijou sans prix.

— Mais c'est mille fois trop beau pour moi, James. Vous avez fait une folie !

Knighton secoua la tête :

— Il n'y a aucune chose assez belle pour vous, « darling »... Voulez-vous essayer la bague ? Voyez combien étroit est le cercle ; la petite pharaonne avait juste votre main !

Il prit les doigts de Soline et passa lui-même le lourd bijou à l'annulaire de la jeune fille qui se raidit et ferma les yeux. Quelle impression atroce lui causait le froid métal, glacé par la mort même !

— Oh ! il vous va prodigieusement bien !

Soline rouvrit les yeux et regarda la pierre si lourde, si lourde que sa main en était tout engourdie. Elle pensa :

« C'est le boulet du forçat... » et se reprocha aussitôt cette pensée. Alors, elle eut cette réponse ambiguë :

— Vous avez raison, James, on dirait que cette bague a été faite pour moi !

XII

— Le yacht est annoncé !

Il y eut un léger brouhaha. Des ordres s'entrecroisèrent ; femmes de chambre et valets disparurent hâtivement dans les couloirs du Palace qui dominait la route de la Corniche, aux portes de Marseille. Le gérant alla en personne inspecter l'appartement retenu par sans-fil pour Mr

J.O. Knighton et sa femme, de retour de leur longue croisière en Méditerranée. Il tira un store, ouvrit une fenêtre, déplaça la corbeille de cyclamens que l'Américain exigeait dans la chambre de sa femme à chaque escale, remit des bûches dans la cheminée où pétillait un feu de bois, car le mistral, ce jour-là, glaçait le crépuscule d'octobre tombant sur la vieille cité phocéenne. Puis, satisfait, cet important personnage descendit dans le hall pour accueillir avec un sourire hors-série le couple richissime à qui les journaux du monde entier consacraient depuis six mois des clichés et des entrefilets sans nombre.

Bientôt, l'autobus de l'hôtel stoppa devant le péristyle. James descendit le premier, se retournant pour tendre la main à sa femme, et Soline parut, toute en blanc, depuis l'étroit bonnet de feutre jusqu'aux souliers de daim. Elle serrait de neigeuses fourrures autour de son visage amenuisé où les yeux semblaient plus noirs encore et plus grands. S'appuyant à peine sur la main gantée de fauve que lui tendait son mari, elle sauta à terre et s'engouffra dans le hall en frissonnant, tandis que James donnait ses ordres.

Tout de suite, Soline gagna son appartement, et, laissant la femme de chambre s'occuper des malles, arranger toute chose, elle s'assit près du feu et ouvrit hâtivement les lettres que le chasseur venait de lui remettre.

A chaque escale, il en était ainsi... James savait d'avance qu'il trouverait Soline blottie dans un fauteuil, dévorant les longues épîtres de M^{me} Mazeuil, ou relisant avec amour les gros caractères inhabiles du petit Philippe. En ces instants seulement, une flamme heureuse rendait au visage de la jeune femme l'éclat de jadis, – éclat fugitif, cédant bien vite la place à la douceur lasse qui alanguissait habituellement ses traits.

— De bonnes nouvelles, j'espère chérie ? demanda James en entrant dans le salon où Soline poursuivait sa lecture.

— Oui, très bonnes, je vous remercie, répondit la jeune femme sans s'interrompre.

L'Américain, flegmatique, s'accouda à la cheminée, et attendit. Mais les lettres étaient longues, et Soline, souvent, relisait plusieurs fois le même passage...

— « Darling », dit enfin Knighton, excusez-moi, mais il faudrait vous habiller pour le dîner, je pense...

Soline releva la tête, rougissant comme une fillette prise en faute.

— Pardonnez-moi, James, dit-elle, confuse, j'abuse de votre patience !

Elle se dressa précipitamment, glissa les lettres dans une poche de son manteau et se dirigea en hâte vers sa chambre. Mais à peine avait-elle fait quelques pas que James l'arrêta en lui prenant les mains.

— Petite fille, dit-il de cette voix tendre qu'il n'avait que pour elle, petite fille, vous n'êtes pas malade, dites ?

Soline leva sur son mari des yeux surpris.

— Mais non, répondit-elle, pourquoi cette question, mon ami ?

— Parce que... je vous trouve... fatiguée... changée... je ne sais pas juste comment... enfin, il me semble ! Peut-être je vous ennue ? Il faut le dire, « darling » ! Si vous voulez rester à côté de vous-même, quelques jours, maintenant que nous sommes en France, je m'en irai, voulez-vous ?

— Oh ! James, protesta la jeune femme, c'est mal de penser cela !

— Non, chérie, ce n'est pas mal, murmura James. Vous ne pouvez pas vivre toujours pour le devoir... Alors, il faut me demander tout, tout, ce que vous pouvez désirer, même si c'est de ne plus me voir pour un morceau de temps !

D'un mouvement charmant, Soline appuya sa tête à l'épaule de son mari.

— James, dit-elle, très bas, ne me quittez pas... Je ne mérite pas d'être aimée comme vous m'aimez...

L'Américain caressa les boucles brunes en secouant la tête.

— L'amour est une vaine chose, murmura-t-il, quand il ne sait pas faire un bonheur...

Puis, sans laisser à Soline le temps de répondre, il ajouta :

— Maintenant, « darling, allez vite vous habiller, et soyez très, très belle, s'il vous plaît !

* * *

Tout en procédant à sa toilette, Soline réfléchissait aux paroles étranges de son mari. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'il se montrait inquiet de cette lassitude tant morale que physique que la jeune femme ne parvenait pas toujours à dissimuler.

Un voyage féerique autour de la Méditerranée, des fêtes somptueuses dont elle avait été la reine ; autour d'elle, une foule d'admirateurs, voilà ce qui résumait la vie de Soline depuis son mariage. Au premier plan, dominant tous ces souvenirs, et se détachant, immense, sur les ciels changeants des nombreuses escales, la silhouette de James, James toujours présent, gardant jalousement son amour...

Ah ! comme il apparaissait fragile, ce bonheur nouveau, insoupçonné, à celui qui croyait s'assurer par sa fortune toutes les conquêtes ! Soline devinait l'inquiétude latente de son mari, et, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à le rassurer. Il l'aimait, oh ! tellement !... Il était si bon pour elle, pour les siens aussi... Pourquoi donc ne pouvait-elle lui donner plus qu'une affection reconnaissante ? En soupirant, la jeune femme se regarda avec attention dans l'immense glace de la salle de bains ; qu'y avait-il donc en elle pour inquiéter ainsi Knighton ? Rien, ou presque... Il fallait les yeux amoureux de l'Américain pour remarquer la fragilité plus accusée du corps mince, la lassitude des yeux à peine cernés, le sourire un peu crispé des lèvres toujours aussi rouges, et ce pli léger du front, marquant l'effort soutenu de la volonté. Soline eut un geste d'impuissance... Non, décidément, et malgré son désir de rassurer James, elle ne pouvait faire mieux !

Elle acheva de s'habiller, et passa à son cou le lourd sautoir de perles roses, célèbre maintenant dans les deux continents, le collier unique dont les lueurs d'aurore ruisselaient très bas dans les plis de la tunique lamée d'argent qui vêtait la jeune femme de lumière. Des perles, encore, s'enroulaient à ses bras... Et ses doigts, outre l'émeraude millénaire, portaient d'énormes diamants. Soline eut un triste sourire vers le miroir qui lui renvoyait sa somptueuse image. James serait content, elle était très belle...

Ah ! la petite robe de toile, la pauvre petite robe d'autrefois, et le vaillant labeur, et la gaité des aurores, et la paix des couchants !...

Brusquement Soline s'arracha à l'assaut des souvenirs qui mettaient des perles aussi – des perles amères – au bord de ses cils, et regagna le salon où son mari, déjà prêt, l'attendait.

Il vint au-devant de la jeune femme et lui baisa la main.

— Je vous remercie d'être si belle, chérie, dit-il doucement ; et il ajouta plus bas : J'aimerais que vous soyez contente d'être belle, voyez-vous !

— Mais j'en suis très contente, James ! affirma gentiment Soline pour lui faire plaisir.

— Oh ! quelle chère obéissante petite chose ! Non, vous n'êtes pas... Vous ne ressemblez à aucune femme, chérie... Pour moi, c'est un grand bonheur, mais pour vous, non, parce que vous manquez beaucoup de petites joies dans la vie. Descendons, voulez-vous ?

* * *

Quand ils pénétrèrent dans la salle étincelante de lumières, de cristaux, d'argenterie, et toute parfumée de fleurs rares, tous les regards des convives convergèrent vers le couple splendide qu'ils formaient dans leur dissemblance : lui, puissamment beau de force, de volonté, d'indifférence hautaine ; elle, résumant la finesse et la distinction d'une race très ancienne dans sa rayonnante jeunesse.

Les femmes évaluèrent les bijoux et la toilette.

Les hommes, étrangers oisifs ou brasseurs d'argent, regardèrent alternativement Mr et Mrs Knighton en pensant : « Dommage ! »

Sans paraître remarquer l'attention dont ils étaient l'objet, James et Soline gagnèrent sans hâte la table réservée que leur désignait le maître d'hôtel, près d'une baie donnant sur la mer. Ils s'installèrent suivant un rite immuable, instauré par Soline, au début de leur voyage, James faisant face à la salle, et la jeune femme tournant le dos aux dîneurs pour échapper à leur curiosité persistante. Le repas commença, silencieux. L'Américain avait un solide appétit et mangeait lentement, apportant tous ses soins à une mastication parfaite. Soline grignotait, songeuse... Son imagination l'emportait au delà de l'étendue mouvante dont elle écoutait le sourd murmure, vers la petite villa blanche où demeurait son cœur... Elle devinait la tristesse de M^{me} Mazeuil, trop seule, et l'impatience de Philippe qui supportait mal le joug de la gouvernante anglaise, introduite par James. Comme elle avait hâte de rentrer à Alger ! Enfin, c'était la dernière escale ; James lui avait promis de l'abréger le plus possible ; mais il avait encore de nombreuses affaires à traiter à Marseille.

Comme on apportait les fruits, Soline releva brusquement son front pensif ; ses yeux irrésistiblement attirés se fixèrent sur une grande glace

couvrant le mur en face d'elle. Quelle force inconnue l'arrachait à sa méditation ? Dans la glace, un regard saisit son regard, s'en empara. La jeune femme pâlit sous ce regard qu'elle eût reconnu entre tous, et répondit d'un léger mouvement de tête au salut de François Charnay, car c'était lui qui occupait avec des amis une table à l'autre bout de la salle.

James n'avait rien vu. Pourquoi Soline se retint-elle de signaler à son mari la présence du jeune homme ? Pourquoi recula-t-elle devant l'expérience tant souhaitée : mettre James et François en présence ? Pourquoi, en même temps que le flot des souvenirs poignants de leur triste amour, une vague angoisse submergea-t-elle son âme, l'angoisse d'antan qu'elle croyait dissipée à jamais ? Elle n'eut pas le temps d'analyser les mobiles secrets auxquels elle obéissait en se taisant ; James disait :

— « Darling », voulez-vous que je demande vos fourrures et l'auto ? Nous irons prendre un cocktail sur la Cannebière, je pense, et puis nous verrons l'exposition !

— Je veux bien, mon ami, répondit la jeune femme.

Ils se levèrent et Soline chercha d'instinct dans la glace le regard de François. Mais cette fois, ses prunelles sombres ne rencontrèrent pas les longs yeux bleus mystérieux et tendres... Cette fois, c'était James que le jeune homme fixait avec une ardente intensité. Les lèvres serrées retenant l'exclamation prête à jaillir, le visage bronzé qui pâlisait sous le hâle exprimaient une telle stupeur que Soline resta clouée sur place, muette et glacée.

— Venez-vous, « dear » ? demanda James.

Sans un mot, la jeune femme suivit son mari.

Comme ils traversaient le hall pour gagner l'auto qui les attendait, ils frôlèrent un nègre causant avec le groom. James regardait droit devant lui, et ne le vit pas ; mais Soline se rappela tout à coup le récit de Maurice Boissière : François Charnay était accompagné du guide de l'exposition Morlay-Farwood, et cet homme recherchait partout l'introuvable Farwood. Aussi dévisagea-t-elle le noir qui s'effaçait pour les laisser passer.

A ce moment Soline vit les gros yeux brillants s'attacher à l'Américain, tandis que la face d'ébène devenait grise, et qu'une stupeur indicible, mêlée à la fois de joie et d'épouvante, s'y peignait. Le nègre eut un élan de tout son corps, comme s'il allait bondir sur James ; mais il se contint à temps, et, ses yeux se posant sur la jeune femme avec une

immense pitié, il resta immobile. Comme le couple s'éloignait, Soline entendit le nègre dire au groom, à mi-voix :

— Toi y en aller dire Missié Charnay Zoulam y en avoir besoin li parler, vite, vite !

Telle une automate, Soline monta en auto et se laissa tomber sur les coussins... La vie se retirait d'elle... Elle se ressaisit pourtant ; il ne fallait pas que James se doutât de cette présence ; il ne fallait pas qu'il mit encore des milliers de kilomètres entre ces hommes et lui... La jeune femme ne voulait provoquer aucune décision qui pût modifier le cours des événements ; elle ne voulait agir ni pour, ni contre celui dont le passé cachait un redoutable mystère, et qui, étant à présent son mari, avait droit à sa reconnaissance, à son affection.

Dans la voiture qui l'emportait à toute allure, elle comprenait maintenant pourquoi elle avait obéi à l'ordre de silence jailli du plus profond d'elle-même. Cette attitude adoptée inconsciemment, elle la conserverait, tant que sa conscience ne lui ordonnerait pas de la modifier.

James, la croyant lasse, lui prit la main et dit :

— Peut-être, « dear », vous êtes fatiguée ?

Soline se domina violemment :

— Après le calme du bord, vous savez que le retour à la vie mondaine m'étourdit toujours, répondit-elle.

... Une heure plus tard, ils arrivaient à l'Exposition coloniale dont les stands luxueux illuminaient le Prado. Ce soir-là justement, on donnait l'une des dernières fêtes de nuit, et des danseuses arabes – des Ouled Naïls – évoluaient sous les rayons changeants des projecteurs.

— Voulez-vous regarder un moment ? proposa James.

Soline inclina la tête. Pourvu qu'elle échappât à l'obligation de soutenir une conversation quelconque !...

James installa sa femme et s'assit auprès d'elle. Combien de temps passa ainsi ? Des minutes, ou des heures, Soline n'eût pu le dire ; elle appartenait tout entière à une torpeur anxieuse qui pesait sur elle comme une chape de plomb, et elle se sentait incapable de faire un geste ou de dire un mot de sa seule volonté.

Mais une « autre » volonté agissait sur elle : celle qui, tout à l'heure, avait attiré son regard à l'hôtel ; celle qui, maintenant, lui faisait tourner la tête vers deux nouveaux venus qui prenaient place non loin d'elle : François Charnay accompagné de Zoulam.

Cette fois, le mouvement irraisonné de la jeune femme attira l'attention de James qui se détourna, lui aussi, et reçut en plein visage le regard illisible de François.

Le jeune homme, ayant salué Soline, celle-ci répondit, et James l'imita ; puis, beau joueur, et voulant donner le change, à présent que la destinée était plus forte que sa prudence, l'Américain se pencha vers sa femme :

— Qui est, ce gentleman, « darling » ?

— C'est M. Charnay que j'ai vu à Alger cet hiver, vous savez bien !

— Charnay ? « All right »... murmura James.

Et il se retourna vers les danseuses.

Quand ils quittèrent la fête, François et Zoulam n'étaient plus là, Soline poussa un léger soupir ; peut-être le danger qui les menaçait était-il écarté ? Elle avait hâte à présent de regagner l'hôtel, de mettre entre elle, surtout entre James et François qu'elle ne voulait plus se souvenir d'avoir aimé, entre James et le nègre au front obstiné, les murs épais, les serrures compliquées, le personnel impitoyable.

— Je serais heureuse de rentrer, James, dit la jeune femme, je suis un peu lasse...

— Immédiatement, « darling », répliqua James avec une hâte qui n'était pas inspirée seulement par la sollicitude.

Mais Soline ne devait pas se réjouir longtemps d'avoir pu fuir une entrevue que James semblait tant redouter. Comme ils descendaient de l'auto devant le péristyle de l'hôtel, Zoulam, dissimulé derrière un palmier, bondit dans le cercle de lumière, et, s'adressant à l'Américain :

— Pardon, missié, dit-il, moi y en avoir besoin ti parler, tôt di souite !

James, à qui la présence de sa femme et des domestiques donnait de l'audace, répondit :

— Eh bien ! parle.

Zoulam tourna vers Soline ses yeux adoucis, et secoua la tête :

— Non, missié, à toi, à toi tôt seul !

James fit un pas en avant en entraînant sa femme.

— Trop tard, dit-il brièvement, tu reviendras demain.

Mais Zoulam barra le passage, et, d'une voix où vibrait une sourde menace, il répéta :

— Tôt di souite ! Y en'avoir quinze ans Zoulam attendre ! Tôt di souite !

James se pencha vers sa femme :

— Un mendiant, ou un fou, murmura-t-il ; je vais m'en débarrasser.

Et, se tournant vers le nègre, il jeta :

— Monte !

Sous l'œil réprobateur des valets, Zoulam gravit l'escalier à distance respectueuse de M. et Mrs Knighton qui, d'un accord tacite, n'usèrent pas de l'ascenseur pour éviter une promiscuité gênante. S'adressant à son mari, Soline demanda d'une voix anxieuse :

— Que peut vouloir cet homme ? C'est peut-être imprudent de le recevoir !

Elle sentit trembler le bras sur lequel elle s'appuyait, et James répondit, avec ce tic qui faisait hésiter les syllabes sur ses lèvres :

— Soyez paisible, « darling »... Sans doute, il veut de l'argent... Et j'ai beaucoup d'argent, vous savez...

Après un silence, et comme ils arrivaient à leur appartement, James ajouta :

— Beaucoup, oui... je peux payer... payer...

Il conduisit Soline dans sa chambre, et passa ensuite dans le salon contigu, où il fit entrer le nègre.

La jeune femme, jetant vers le ciel d'ardentes supplications pour écarter le péril inconnu, s'abandonna sans contrainte à sa nervosité, et tour à tour brûlante et glacée, jeta ses fourrures sur son lit, s'approcha du feu de bois qui illuminait la cheminée, puis reprit son manteau, ouvrit la porte-fenêtre et passa sur le balcon.

Alors, le murmure des voix, indistinct dans la chambre aux cloisons épaisses, s'éleva, et les mots, et les phrases sautèrent à la gorge de Soline, martelèrent son crâne, la clouèrent sur place.

Le nègre parlait, parlait avec une volubilité indignée.

— Oui, disait-il, missié Farwood, toi riche, toi beaucoup, beaucoup de douros ; alors toi payer, toujours payer, toi payer Zoulam, pauvre nègre ! Et Zoulam avoir peur, et pas parler ! Et Zoulam prendre douros, et plus manger, plus boire, plus dormir, plus vivre ! Douros être feu, être fièvre dans ses mains, faire mourir pauvre nègre ! Et Zoulam chercher partout, chercher toujours Farwood ! Tiens, missié, prends tes douros, tiens !

Soline, cramponnée au balcon, crut que son cœur s'arrêtait en attendant la réponse de James.

Celui-ci, la voix coupante, riposta :

— Quelle est cette fabriquée histoire Farwood ? connais pas ! Garde ta monnaie, et va dehors !

Cette fois, l'indignation du noir ne connut plus de bornes.

— Ah ! toi pas avoir, toi pas connaître, et Zoulam un menteur ! Et missié Charnay, li menteur aussi, pit-être ? Alors, toi montrer ton bras, toi dire : moi pas blessé, moi pas marqué, moi pas Farwood !

Il y eut un silence mortel, et le nègre reprit :

— Allez, toi montrer ton bras !

Nouveau silence pendant lequel Soline pensa s'évanouir ; puis, calmé, Zoulam reprit plus bas :

— Ti vois, missié, toi, pas pouvoir... Aie pas peur, Moi jamais parler, moi jurer, jurer à cause pauv'pitite madame...

« Ti sais, missié, moi retrouver le rocher avec pauv'sidi Morlây, moi prendre poignard, rigarde !

Un bruit mou, et le gémissement des ressorts d'un fauteuil où James venait de se laisser tomber.

Une sorte de pitié adoucît la voix du nègre.

— Tiens, missié Farwood, prends douros... Moi, rien dire, moi jurer ! Moi bien heureux, ti sais... Là... Zoulam partir...

Soline eut la force de rentrer dans sa chambre et de se précipiter au téléphone.

— Allo ! dit-elle, veuillez demander au nègre qui va descendre l'adresse de M. Charnay... oui, Charnay... Si cet homme refuse de la donner, faites-le suivre par le groom... Il y aura un bon pourboire... Vous ne donnerez cette adresse qu'à moi seule, quand je téléphonerai de nouveau.

Elle raccrocha l'appareil, ferma la fenêtre, et alla se blottir dans un fauteuil près de la cheminée où elle jeta des pommes de pin pour ranimer le feu. Peu après, on frappa à la porte.

— Entrez ! dit faiblement Soline.

James parut, très droit, un peu plus guindé peut-être que d'ordinaire, son visage faisant une tache blanche dans la pénombre de la chambre.

— Comment, « darling », s'écria-t-il, vous n'avez pas de lumière ?

— J'ai la migraine, répondit Soline, dolente ; cela vient de me prendre tout à coup... Voulez-vous sonner ma femme de chambre, mon ami ? Je désire tellement me reposer !

— Vous, pauvre petite fille, murmura Knighton en baisant les cheveux de sa femme, il faut dormir, dormir tard, demain, chérie... A propos, je

sortirai très tôt, pour « business ». Je reviendrai seulement pour le lunch...

— Ah ? bien... Je sortirai sans doute aussi, dit Soline ; j'ai quelques achats à faire.

— « All right » ! Bonsoir, « dear », prenez un bon repos... Voulez-vous de l'argent pour vos prochaines emplettes ?

Soline rougit, en proie à des sentiments contradictoires.

— Non, merci, James, répondit-elle ; je n'en ai pas besoin.

Un moment après, Soline, était couchée ; l'oreille au guet, elle épiait tous les bruits qui venaient de la salle de bains où son mari achevait sa toilette. Puis elle entendit la porte de la chambre de James se refermer sur lui, et le silence devint absolu. Alors, elle décrocha le récepteur de l'appareil posé sur la table de nuit ; assourdissant sa voix de sa main arrondie en coquille, elle demanda :

— L'adresse de M. Charnay, je vous prie !

On lui indiqua un grand hôtel de la rue de Noailles. Le nègre l'avait donnée sans difficulté. Il y avait dans la voix du chasseur une obséquiosité complice qui écœura la jeune femme. Elle posa l'appareil en murmurant :

« A quoi faut-il donc arriver pour savoir... savoir ?... Et cependant, je ne puis, non, je ne puis plus vivre ainsi. »

Etendue dans le vaste lit où elle tenait peu de place, les yeux grands ouverts sur les ténèbres, comptant les heures une à une, elle attendit le jour. Et sa prière éperdue lui rendit si une énergie qu'elle n'eût pu attendre de ses nerfs.

XIII

— Etes-vous toujours avec mal de tête, « darling » ? demanda James en se penchant pour embrasser sa femme encore couchée après une nuit de torture.

— Je vais mieux, ce matin, répondit Soline, je vous remercie ; et elle ajouta, pour justifier son visage défait : mais j'ai beaucoup souffert, cette nuit... Je sortirai tout à l'heure ; l'air me fera du bien !

— « All right » ! Je reviendrai pour déjeuner. « Good bye », chérie.

Soline perçut le long soupir de l'ascenseur derrière la porte close : James était parti. En hâte, elle téléphona à l'hôtel où était descendu François Charnay ; par bonheur, le jeune homme n'avait pas encore quitté sa chambre et répondit lui-même, sans paraître surpris d'entendre Soline lui demander un rendez-vous pour « une affaire de la plus haute importance ». Il attendrait M^{me} Knighton au fumoir de l'hôtel, assurément désert à cette heure matinale.

Après une fervente prière, la jeune femme s'habilla rapidement, corrigea, d'un léger maquillage, l'excessive pâleur de son visage, et demanda un taxi. Elle fit d'abord quelques emplettes dans les grands magasins de la Cannebière, paya le chauffeur, et se dirigea à pied, discrète et effacée dans un sobre tailleur gris, vers l'hôtel où l'attendait François.

Celui-ci se tenait dans le hall, guettant la visiteuse pour lui éviter de s'adresser au personnel, et, après un profond salut, il la conduisit au fumoir.

Comme la jeune femme demeurait silencieuse, incapable à présent d'exposer le but de sa visite, ce fut Charnay qui parla le premier ; il le fit avec douceur et simplicité, s'efforçant d'apaiser le désarroi de Soline et refoulant les paroles ardentes qui montaient à ses lèvres.

— Vous avez besoin de moi, Madame, d'après ce que j'ai cru comprendre ? Vous savez que je vous suis entièrement dévoué et que je m'emploierai de toutes mes forces à vous être utile, ou...

Soline l'interrompit d'un geste léger.

— Ce que j'attends de vous, Monsieur, n'est pas à vrai dire un service... Hélas ! vous ne pouvez rien pour moi, rien que préciser un fait,

un fait tragique qui appartient au passé de mon mari, et sur lequel je veux l'entière vérité...

François s'inclina.

— Parlez, Madame...

La jeune femme hésita d'abord ; puis, avec un mouvement de tête résolu, elle dit brusquement :

— Vous n'ignorez sans doute pas l'entretien que votre domestique a eu hier avec... avec M. Knighton ?

Devant l'impossibilité où elle se trouvait tout à coup de nommer James « mon mari », elle mesurait l'étendue du désastre qui dévastait sa vie-

Une immense pitié passa dans les yeux clairs fixés sur elle.

— Non, je n'ignore pas... Et je sais aussi qu'un chasseur a demandé à Zoulam mon adresse... Mais vous semblez au courant des choses mêmes que mon domestique voulait vous laisser ignorer, Madame ?

— Oh ! fit Soline, il y a des fatalités auxquelles on ne peut se dérober ! Une fenêtre ouverte sur un balcon, et j'en ai entendu assez pour voir se confirmer quelques observations personnelles ; que je voulais prendre pour de simples coïncidences... Maintenant, je veux savoir... savoir tout !

Elle s'arrêta, rassemblant toutes ses forces pour poser les questions suprêmes.

— James-Oswild Knighton et le survivant de l'expédition Morlay-Farwood ne sont qu'un seul et même personnage, n'est-ce pas ? dit-elle enfin.

— J'en suis convaincu, Madame.

— Et... Farwood a... tué Morlay ? reprit-elle dans un souffle.

François se leva et fit quelques pas vers Soline.

— Madame, répondit-il d'une voix contenue où vibrait un désir ardent d'apaiser cette irrémédiable douleur, Madame, c'est à Zoulam qu'il faut demander cela, parce qu'il a vu, lui, et que son âme simple est juste et impartiale, parce que... comment dire sans vous faire trop de mal ? parce qu'il y a des circonstances atténuantes à ce geste de folie !

— Ah ! s'écria Soline, indignée, ne croyez pas atténuer ma peine en tentant d'excuser un ass... !

— Madame, interrompit vivement François, ne prononcez pas un mot que vous regretteriez toujours ! Il ne faut pas voir le fait seul, dans son odieuse brutalité ; il faut tenir compte des conditions atroces de l'expédition, sous un soleil implacable, sans vivres, sans eau surtout...

« Vous ne savez pas, vous, Madame, ce que c'est que de mourir de soif !

— Non, non, protesta Soline, rien n'excuse un tel crime !

— Madame, supplia François, avant de juger, écoutez celui qui a vu ! — et il sonna pour qu'on fît venir le nègre.

Quand Zoulam parut, il regarda alternativement la jeune femme et son maître, et il eut un geste résigné devant l'inévitable.

— Zoulam, lui dit François, Madame va te questionner sur la... mort du capitaine Morlay. Tu lui diras exactement ce que tu as vu, n'est-ce pas ?

— Oui, Missié.

Et, docile, il attendit.

Soline, penchée en avant, regardait ardemment ce noir qui détenait un épouvantable secret, ce noir à la conscience haute et pure, qui avait fait un si long voyage pour rentrer en paix avec lui-même, et qui, sans le vouloir, jouait un rôle tragique dans sa destinée... Elle parla d'une voix sourde, ayant peur des mots qu'elle prononçait, plus peur encore de ceux qu'elle allait entendre...

— C'est bien toi, n'est-ce pas, le guide de l'expédition Morlay-Farwood ?

— Oui, Madame.

— Et l'Américain Farwood est bien l'homme qui se fait appeler à présent Knighton ?

— Oui...

La voix de la jeune femme se fit encore plus sourde, et dans un murmure elle demanda, après une pause légère :

— Et Farwood a tué le capitaine Morlay, n'est-ce pas ?

Le nègre regarda le pauvre visage tendu vers lui, si pâle, avec ses yeux sans fond ; il avança de quelques pas, et, levant l'index dans le geste familier des conteurs maures, il commença :

— Ti comprends, pitite Madame ; toi pas pouvoir dire comme ça : Farwood y en a tué Sidi Morlay ! Pasque, Sidi Morlay lui chef, lui captain, lui vouloir tout l'monde obéir, dire toujours oui... Et Farwood, lui pas chef, mais vouloir aussi tout l'monde obéir... D'abord, la marche, une pitite promenade, jolie, jolie... Et puis, plus jolie du tout... Et puis, pas d'eau... Et le désert... Alors, Sidi Morlay dire : aller par là ! Et Farwood dire : non, par là ! Alors, ennemis... Plus d'eau... plus qu'un chameau... Sidi Morlay

devenir presque fou... Et Farwood aussi... Alors se battent... Alors Farwood tuer cap'tain... Voilà.

D'un revers de main, Zoulam essuya son front d'ébène où perlait la sueur, après ce pénible récit, et les efforts qu'il avait faits pour en atténuer l'horreur, sans en altérer l'exactitude.

Soline, avec la lucidité décuplée des instants critiques, avait saisi toutes ces nuances dans les paroles du noir, et elle voulut savoir encore...

— Avant d'atteindre un puits, pour combien d'hommes aviez-vous encore de l'eau ? demanda-t-elle passionnément.

— Tuer chameau et eau pour deux, pitite, pitite goutte...

— Et quand... ils se sont battus, qui a commencé ?

Zoulam hésita, puis, résolument :

— C'est Sidi Farwood... dit-il.

Les ongles de la jeune femme s'incrustèrent dans le fauteuil où se crispaient ses mains.

— Et Farwood a-t-il été blessé ?

— Oui, au bras, avec le petit poignard de captain Morlay...

— Il n'avait donc pas d'armes, lui !

— Non...

— Alors, comment l'a-t-il tué ?

— Madame ! supplia François.

Soline lui imposa silence d'un geste bref.

— Parle, Zoulam, dis la vérité !

Le nègre regarda à terre, et répondit d'une voix sourde :

— Lui l'étranger...

Soline étouffa un cri d'horreur, et, tremblant de tout son pauvre corps, eut encore la force de demander :

— Et... après ?

Zoulam se précipita avec volubilité dans une explication qui devait faire diversion.

— Après, Farwood avoir peur, peur... Lui donner beaucoup de douros à Zoulam, pour garder sa langue, pasque lui pas pouvoir tuer Zoulam, avoir besoin pauvre nègre pour faire chemin... Et Zoulam pas vouloir douros... Mais Farwood forcer Zoulam, et Zoulam avoir peur... Et puis, Farwood chercher quéque chose pour cacher pauv' Sidi Morlay... Trouver rocher avec grand trou... Et mettre cap'tain, et fermer avec grosse pierre...

— Et une preuve, une preuve de tout cela ? demanda Soline avec égarement.

Zoulam souleva sa gandoura, prit dans sa ceinture un long stylet enfoui dans une gaine de cuir, et le tendit à Soline.

— Tiens, pauv' pitite Madame, moi retourner là-bas, longtemps, longtemps après, avec missié Charnay. Ouvrir rocher... Trouver... les os... et puis ça... pasque Farwood l'enterrer aussi... avoir peur, ti comprends !

— Prenez, Madame, appuya François ; c'est un poignard vieux de bien des siècles, auquel le pauvre Morlay tenait beaucoup. Il avait fait graver son nom sur la lame. Outre cette particularité, la garde porte, en lettres gothiques, filigranées, le cri des Croisades : « Dieu le veut » ; ce stylet avait dû certainement attirer l'attention de... M. Farwood...

Soline tressaillit.

— Oh ! s'écria-t-elle, M. Knighton collectionne toutes ces armes ; il doit encore mieux se souvenir de celle-ci !

Elle ajouta, après un silence :

— Je ferai donc une expérience... Car je veux... je veux ! – elle appuya farouchement sur ces deux mots – je veux qu'il sache que je sais...

La jeune femme se leva et tendit au nègre ses petites mains froides.

— Merci, mon bon Zoulam, dit-elle doucement. Et puisque maintenant, tu as recouvré la paix, que ton cœur soit léger, et tes jours heureux !

Le noir s'inclina et porta à son front les doigts minces.

— Heureux ! balbutia-t-il, la voix pleine de sanglots ; heureux quand ta peine commence ! Ah ! non, pas heureux, jamais heureux, Zoulam...

Il se redressa, et sortit vivement.

Restés seuls, les jeunes gens demeurèrent un moment silencieux. François voyait Soline se raidir contre la crise de larmes menaçante, et il voulait laisser à la jeune femme le temps de se dominer ; quelle que fût sa décision, elle aurait besoin d'un si long courage !...

Soline s'était rassise. Dans le vaste fauteuil de cuir sombre, elle était ramassée sur elle-même, domptant la faiblesse prête à l'écraser, rassemblant ses énergies, préparant la lutte.

François marchait de long en large, mordillant une cigarette.

Enfin Soline parla. Et d'abord, elle dit les mots que François se défendait de prononcer depuis qu'il l'avait revue :

— Fallait-il donc nous retrouver pour une nouvelle douleur !

Le jeune homme vint à elle et lui saisit les mains qu'il serra avec force.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il passionnément.

Soline secoua tristement la tête.

— Rien, hélas ! dit-elle à voix basse. Je dois agir seule auprès de... de M. Knighton. Et c'est affreux... Vous comprenez, je ne veux plus, maintenant, vivre avec lui... Quand je verrai ses mains, ses mains qui ont... tué... ah ! – un frisson la secoua tout entière. Non, je ne peux plus... Mais lui, lui qui est pour moi d'une bonté sans égale... pour moi et les miens ! Lorsque maman saura ! Et puis, il a pour moi tant... d'affection... Un tiers ne peut rien... D'abord, ce ne serait pas loyal... Je lui demanderai de partir... Je me remettrai au travail, je n'accepterai rien de lui ! j'élèverai Philippe... Et puis j'essayerai d'oublier cet horrible cauchemar... Dieu me soutiendra !

Elle dégagea ses mains, glissa le stylet dans son sac et se leva pour partir.

— Il faut que je sois à l'hôtel avant lui, dit-elle, et l'heure passe...

— Vous reverrai-je ? murmura François.

Soline secoua la tête.

— Il vaut mieux ne pas nous revoir...

— Mais, Madame, après le rôle involontaire que Zoulam et moi-même venons de jouer dans votre destinée, après ce drame où nous sommes étroitement mêlés, devant cette épreuve affreuse et tellement injuste qui s'abat sur vous, comprenez que je ne puis demeurer dans l'ignorance de ce qui vous touche, et par conséquent m'est plus cher que moi-même !

Le visage du jeune homme s'empourpra sous son hâle, en prononçant comme malgré lui ces derniers mots.

Soline réfléchit un instant.

— Dans quelques jours, nous serons à Alger ; là, l'avenir se décidera... Vous savez que Maurice Boissière est pour moi le plus sûr et le plus fidèle ami... Je me confierai à lui... il vous dira...

Elle n'acheva point et, sentant faiblir son énergie, elle murmura, en serrant la main de François :

— Adieu !

Et sa mince silhouette glissa dans le hall, fut happée par le soleil aveuglant de midi et disparut dans la foule.

Soline eut à peine le temps de s'installer avec un livre près d'une baie du salon. Placée à contrejour, elle pourrait ainsi dissimuler sa pâleur à son

mari, tandis qu'elle suivrait tous les jeux de physionomie de James, inondé de lumière, quand il entrerait. Le stylet, tiré de sa gaine, reposait, bien en évidence, sur un guéridon qui devait barrer le passage à l'Américain. Elle attendit quelques minutes, s'efforçant de couper sans trembler les pages de son livre.

Des pas rapides... La porte s'ouvrit brusquement et James entra.

— « Hello, darling » ! Comment allez-vous, ce... ?

Devant le meuble qui le gênait, il s'arrêta brusquement, et ses yeux tombèrent sur le mince poignard ; il se rejeta en arrière et devint livide ; un juron lui échappa et, les poings serrés, il demeura devant l'arme, médusé.

— James, dit Soline sans quitter son mari des yeux, voyez donc ce stylet que j'ai rapporté pour votre collection.

— Par le diable ! grinça James entre ses dents, où avez-vous eu cette chose ?

— Le Sénégalais qui est venu hier me l'a donné, avoua bravement Soline.

La pâleur de James s'accrut.

— Ah ?... vous avez vu... cet homme ?...

Soline inclina la tête ; James, immobile, regardait fixement le stylet.

— James, reprit Soline, tremblant de tout son corps, James, avez-vous remarqué le filigrane de la garde ? Il forme une inscription que je n'ai pu déchiffrer... Quels sont donc ces mots ?

Alors, Knighton, au lieu d'examiner l'arme, laissa son regard se perdre dans le passé, au delà de la mer qui fermait l'horizon, et, comprenant que cette scène était préparée et qu'il ne pouvait plus rien cacher à sa femme, il répondit, courbé, fléchissant, vieilli ; et sa réponse était un aveu :

— Sur la garde, il y a : « Dieu le veut ! »

Puis il attendit, il attendit la sentence de son juge fragile, plus énigmatique que le sphinx antique dans la splendeur du jour... Mais Soline eut pitié... D'ailleurs y avait-il besoin de mots entre eux, désormais ? Elle respira profondément.

— Je vous remercie, James, dit-elle seulement.

Knighton posa une question encore ; pensant au désintéressement de Zoulam, il demanda :

— Et... le Sénégalais qui vous a vendu cette... cette petite chose, a-t-il été exigeant ?

— Oh ! non, répondit tristement Soline... Il me l'a donnée... Mais je l'ai payée cher quand même, bien cher, oui...

James enveloppa la jeune femme d'un regard désespéré.

— Il faut toujours payer... murmura-t-il.

Puis il ne trouva plus qu'une phrase banale :

— Venez-vous déjeuner, « darling » ?

Pour la première fois, il n'offrit pas le bras à sa femme, et, dans l'ascenseur, il évita de la frôler. On eût dit qu'il l'a sentait rétractée toute, qu'il devinait l'horreur qu'elle pouvait éprouver en sa présence.

Ils mangèrent silencieusement, ou plutôt ils essayèrent de manger ; mais Soline, après un vain effort pour avaler quelques bouchées, repoussa son assiette et émietta machinalement son pain sur la nappe. James demanda une bouteille de vieux bordeaux et, ayant insisté pour que la jeune femme en bût quelques gouttes, il la vida seul.

Comme ils allaient quitter la salle à manger, James dit d'une voix calme :

— Voulez-vous m'excuser aujourd'hui, « dear » ? Je vais finir toutes mes affaires. Faites préparer le bagage, s'il vous plaît, car je pense que nous serons ce soir à bord. Vous êtes lasse, je vois... Je désire que vous repreniez bientôt votre calme vie, auprès de votre mère...

Ils arrivaient alors devant la porte de leur appartement.

— Ensuite, reprit James, je pense que je serai obligé de partir pour un long, très long voyage d'affaires.

Soline ne put retenir une exclamation.

— Vous ne m'en aviez pas encore parlé !

— C'est réel... Excusez-moi, Soline... je ne l'ai su que... tout à l'heure... Et je souhaiterais, continua-t-il, je souhaiterais, oui, que vous restiez à Alger pendant ce grand voyage... Un dur voyage, vous savez-

Une peur affreuse étreignit Soline.

— James, s'écria-t-elle, vous n'allez pas... au-devant... d'un danger... puisque vous ne m'emmenez pas ?

Dans les yeux pâles passa une gratitude sans bornes pour ce cri spontané ; ainsi, la jeune femme, malgré sa détresse, craignait pour lui la mort, et, il le devinait, la mort préméditée, voulue...

Il ouvrit la porte du salon et laissa entrer Soline ; gravement, il dit :

— Le chrétien ne choisit pas la mort plutôt que la souffrance... Il n'y aura sur moi que les communs dangers des voyages... A ce soir, petite fille.

Soline, à bout de forces, sonna sa femme de chambre, lui donna l'ordre de préparer les valises, ajoutant qu'elle avait une recrudescence de migraine et voulait se reposer jusqu'au dîner. Elle s'enferma dans sa chambre, se jeta sur son lit, et, tête à tête avec sa douleur, elle s'accorda enfin l'amère faiblesse des larmes.

XIV

Au départ de Marseille, la mer était houleuse, et l'on prévoyait un gros temps dans le Golfe du Lion. Aussi James décida-t-il de suivre les côtes d'Espagne pour regagner la terre africaine ; le voyage, serait plus long, mais Soline n'aurait pas à subir les assauts d'une tempête possible sur ce petit bateau qui roulait et tanguait sans vergogne. Peut-être aussi James voulait-il retarder l'heure de son départ pour ce long et mystérieux voyage dont il ne parlait plus, mais qui était irrévocablement décidé, puisqu'il l'avait annoncé à sa femme.

Soline le connaissait assez pour savoir qu'il ne prononçait jamais un seul mot à la légère et que ses résolutions étaient longuement motivées et mûries. Si James l'avait avertie de son départ, un court moment après avoir compris que la jeune femme « savait », c'est que cette éventualité était prévue par lui depuis son mariage, avant même peut-être. Aucune catastrophe ne le trouvait pris au dépourvu. Par exemple, ce qui existait, ce qui était une atroce réalité, c'était sa douleur... Il avait tout envisagé ; il savait qu'il souffrirait si le jour de l'exil se levait pour lui, mais il ne croyait pas souffrir autant...

En arrivant à bord du yacht, James conduisit sa femme à sa cabine et s'inclina en disant :

— Excusez-moi, « dear », si, pendant ces jours, je ne suis pas un très constant compagnon. J'ai beaucoup de travail, vous savez... J'espère que vous ne vous ennuierez pas, et puis je pense que vous aimerez votre solitude...

— Mais James, balbutia Soline, vous savez bien que vous n'êtes pas importun...

— Oh ! petite fille, murmura James avec une supplication dans la voix, « pour ce qui fut », soyez vraie, toujours...

Soline rougit violemment. Quelle obscure pitié – pitié dont son mari ne voulait pas – lui avait donc dicté ce mensonge d'une mondaine banalité ?... James regarda un instant la main qui ne se tendit pas vers lui : non, décidément, Soline ne pouvait pas, ne pourrait jamais plus toucher ces doigts qui avaient tué Morlay déjà à demi-mort de soif et de fièvre, là-bas, dans le désert de feu... Puis il se retira avec un salut courtois. Et Soline ne vit pas, ce soir-là, la torture qui ravagea le dur visage de son mari quand il fut seul.

Alors commença le voyage de ces deux douleurs muettes, prisonnières du yacht luxueux qui suscitait tant de convoitise chaque fois qu'il passait en vue des côtes.

Soline restait toute la journée étendue sur le pont, avec un livre qu'elle ne lisait pas. Les yeux clos, ou regardant sans le voir le vol des mouettes qui suivaient le bateau, elle revivait les mois écoulés depuis le jour où James était entré, pour la bouleverser, dans sa calme vie de labeur. Ses pressentiments, hélas ! ne l'avaient pas trompée... Et la jeune femme se rappelait l'instinctive répulsion de Philippe, de Moukdar, du chien lui-même, devant cet homme qui portait, invisible, le sceau du crime. Elle se souvenait de cette peur incompréhensible qui l'étreignait devant lui, elle qui n'avait jamais frémi devant aucun danger défini... Et maintenant, qu'allait-elle faire, qu'allait-elle devenir ? James, elle le sentait, partirait pour ne plus revenir. Quel prétexte donner pour justifier cet abandon aux yeux des siens et aux yeux du monde ? Retrouverait-elle du travail, après avoir été « la plus riche femme du monde » ? Pourrait-elle élever Philippe ? Et sa mère, sa mère tant aimée, à laquelle elle avait sacrifié son avenir, son espérance, son amour, comment supporterait-elle un pareil choc ? Des raisons banales ne suffiraient pas à M^{me} Mazeuil ; elle pressentirait un redoutable mystère,

et la douleur que Soline ne parviendrait peut-être pas à dissimuler abrégait les jours de celle que la jeune femme aimait tant.

Toutes ces questions auxquelles Soline ne pouvait répondre, martelaient son front, tandis qu'elle s'abandonnait au lent balancement des vagues.

Elle ne voyait son mari qu'aux repas, où ils échangeaient des phrases banales. Mais Lola, sa femme de chambre, une jeune Corse qui lui était profondément attachée et dont on n'endiguait pas aisément la verve intarissable, lui confia qu'elle savait « par le valet de Monsieur, que Monsieur travaillait toutes les nuits dans son fumoir, sans se coucher, et que Monsieur ne résisterait pas longtemps à ce régime-là ! »

James, en effet, travaillait jour et nuit, couvrant de chiffres les pages de son bloc-notes, réfléchissant longuement et n'interrompant sa besogne que pour faire les cent pas sur le pont, ou méditer, adossé au bastingage, avec cette grimace qu'on n'oubliait pas, l'ayant vue une fois.

Un observateur attentif eût été effrayé du changement dont chaque jour et chaque nuit marquaient Knighton. Quand Soline le rejoignait à table, elle le voyait un peu plus voûté, maigri, avec de grandes rides creusant les joues, et ce quelque chose de distendu, d'abandonné de l'homme qui, ayant perdu sa raison de vivre, cesse de se défendre, se soumet et accepte, accepte tout en bloc, la vieillesse, la maladie, la mort.

Et Soline, tant était grande sa pitié, eût voulu dire les mots qu'il fallait pour ressusciter cet homme. Ces mots, hélas ! elle les connaissait bien, et ils étaient si simples... Elle se serait approchée de lui, aurait posé sa petite main sur son bras, en murmurant :

— Ne partez pas, James, et tout sera comme « avant »...

Mais, à cette pensée, la jeune femme frissonnait d'horreur. Non, elle ne pouvait pas, elle ne pourrait jamais...

Une nuit, la dernière de leur traversée, Soline cherchait en vain le sommeil et se retournait fiévreusement dans son petit lit ; un peu d'air entraînait par le hublot, et elle avait arrêté le ventilateur dont le ronronnement l'énervait. Peu à peu, son oreille perçut les bruits qui peuplaient le silence, et, parmi eux, elle reconnut le pas de James martelant le pont. Mais ce pas n'avait plus sa régularité automatique, tantôt précipité, tantôt traînant et lourd, parfois interrompu pendant plusieurs minutes, il se mêlait à un grondement sourd qui n'était ni le bourdonnement de l'hélice, ni le choc des vagues contre la coque du yacht, mais plutôt une sorte de rugissement

humain, la plainte tumultueuse et étouffée d'une douleur qui doit s'exhaler dans le silence.

Soline se leva, tremblante, et s'approcha du hublot.

Vêtu d'un pyjama clair, James allait et venait, sortant brusquement de l'ombre chaque fois qu'il passait devant les hublots éclairés du fumoir, Soline pouvait voir alors tous les détails d'un visage auquel la volonté n'imposait plus de masque. Et ce visage était effrayant de désespoir farouche, de souffrance surhumaine... Entre les mâchoires contractées venait mourir ce rugissement qui avait attiré l'attention de la jeune femme, ce cri d'un fauve qui agonise. Les mains crispées sur la poitrine semblaient vouloir déchirer la laine des vêtements, et Soline songea qu'elles avaient eu le même geste pour achever, là-bas, le compagnon du voyage infernal !

James marcha longtemps encore, puis tout à coup, comme il rentrait dans le cercle de lumière, il s'arrêta. Les mains retombèrent le long du corps, les mâchoires se desserrèrent, les lèvres s'entr'ouvrirent et Soline entendit son mari murmurer à mi-voix en anglais :

« Soline, ma mieux aimée, ma chérie, ma petite fille ! Soline, ma douceur, mon amour et ma vie ! Je vais vous quitter, vous quitter pour toujours... Ah ! je paye, je paye cher, oui... Mais j'ai dévasté votre vie... Et vous payez aussi, vous plus innocente qu'une fleur de printemps ! Ma petite fille, ah ! pardonnez-moi ! »

De grosses larmes jaillirent des yeux pâles et roulèrent lentement le long des rides plus profondes, toujours plus profondes...

Soline fit un mouvement vers la porte ; elle allait courir à cet homme, lui dire qu'elle ne lui en voulait pas du mal qu'il lui faisait, qu'il pouvait partir sans angoisse, qu'elle lui serait reconnaissante toujours de sa bonté pour elle, pour sa mère, pour l'enfant... Et en cet instant, elle était sincère. Mais une crainte brisa son élan. James avait choisi de souffrir dans la solitude ; comment accepterait-il d'avoir été surpris en pleine crise ? Tolérerait-il la pitié qui, pour une heure, emplissait l'âme de sa femme ? Ne lui semblerait-elle pas injurieuse ? Ne souffrirait-il pas davantage après ?

N'allait-il pas la repousser, dans un sursaut de son orgueil ?

Soline ne franchit pas la porte et se recoucha sans bruit, tandis que James reprenait sa lugubre promenade.

* * *

L'arrivée à Alger eut lieu sans incident. M^{me} Mazeuil était dans une joie folle de revoir sa fille, et, quand James dit son regret d'être obligé de

repartir seul, très vite, la bonne dame n'eut qu'une pensée : elle allait donc profiter de la présence de Soline comme aux plus beaux jours de leur intimité !

Quant à Philippe, il exultait et manifestait son bonheur par de folles gambades autour de sa Tatie, et des assauts de baisers qui amenaient des larmes au bord des yeux de la jeune femme. Ah ! si l'enfant pouvait deviner le drame dont il était la cause innocente ! Mais il ne saura jamais... Jamais elle ne le lui laisserait deviner ; elle l'élèverait avec tant d'amour, reportant sur lui toute la tendresse de son pauvre cœur ravagé...

M. de Journac pressait sa nièce de cent questions ; Nounou-Mouk s'appliquait à faire les plats préférés de Soline, et Eblis lui-même témoignait sa joie par de grands coups de langue sur les mains de la jeune femme, James s'était éclipsé tout de suite et préparait son départ. Passant des heures au téléphone ou courant les banques, il apparaissait seulement aux repas et ne s'accordait d'autre détente qu'une courte promenade en mer, chaque matin, dans sa périssoire aux insignes macabres.

— James, tenta de lui dire Soline timidement, la saison avance, et il y a des courants traîtres que vous ne connaissez pas... Il serait plus prudent, je crois, de renoncer à ces promenades...

— Ne vous inquiétez pas, « dear », répondit l'Américain, j'ai navigué sur les rapides, vous savez, alors...

Le troisième jour de leur retour, James et Soline dînèrent tête à tête à la villa des Mouettes sans presque échanger une seule parole. L'Américain était plus sombre, plus secret que jamais. Quand le valet de chambre eut servi le café, il se décida pourtant à parler.

— Soline, dit-il, j'aurais besoin de causer avec vous, oh ! un très court moment !

La jeune femme pâlit légèrement.

— Je vous écoute, murmura-t-elle avec effort.

James commença par le plus difficile ; la gorge serrée, il dit d'une voix sourde :

— Je pars demain... de bonne heure...

Soline tressaillit.

— Oui, demain. Je m'excuse, « dear », parce que je ne suis pas parti plus tôt ; mais j'avais une grande quantité de travail, vous savez. Maintenant, tout est « all right »... Alors, il faut que je vous parle... S'il vous plaît, Soline, allons dans mon bureau.

La jeune femme se leva et précéda silencieusement son mari dans le fumoir où elle n'avait pas pénétré, depuis son retour. Il y régnait un ordre impressionnant ; pas un seul papier ne traînait sur les tables ; la pièce semblait inhabitée.

James avança un fauteuil, fit asseoir sa femme et se tint debout devant elle ; bravement, il se lança à corps perdu dans les instructions qu'il voulait lui donner avant de partir.

— Vous comprenez, « dear », je ne pouvais pas partir avec une inquiétude pour vous en moi... Alors, voilà...

Il prit dans sa poche un trousseau de clés, alla ouvrir un coffre-fort dissimulé dans le mur, en retira une liasse de titres, un calepin et une petite cassette de fer qu'il posa sur la table devant Soline.

— Voilà... reprit-il. Dans la boîte, il y a de la monnaie, pour... juste maintenant ; oh ! pas grand'chose, cinquante mille francs. Et puis, voilà les titres au porteur, et vous pouvez vendre, parce qu'on ne peut jamais dire... Et puis le calepin. Cette petite chose, « dear », c'est la plus précieuse, vous savez, parce que vous avez les banques et les numéros de vos comptes. Un pour vous, cinq millions. Un pour le boy, trois millions. Avec cela, il pourra faire de grandes choses ; moi, j'ai commencé avec un penny...

Soline se dressa avec une protestation véhémence.

— Mais je ne veux rien, rien, James ! Je n'accepte pas ces dons... exagérés ! Je suis jeune, forte ; je travaillerai ! Non, non, je ne veux rien !

— Je ne peux pas changer, maintenant, dit James avec un geste las. Tout est en règle, à votre nom, et à celui du boy.

— Je ne veux rien, James ! répéta Soline dans un cri où l'Américain démêla de l'épouvante.

James secoua tristement la tête.

— Oui, vous ne voulez pas de « mon » argent... Je comprends... Eh bien ! petite fille, vous travaillerez, si vous l'aimez mieux... Et puis, avec l'argent, vous ferez du bien, voilà... Et le boy, au moins, il ne sera plus sur vos bras... Parce que, vous comprenez, Soline, vous ne pouvez pas refuser pour Philippe...

La voix métallique se fit implorante pour ajouter :

— Je vous prie, Soline... Je vous supplie d'accepter pour le boy... Si cet argent vous brûle, pour vous, parce qu'il vient de moi, donnez-le, jetez-le, n'importe... Je comprends que vous détestiez tout ce qui est encore moi... Mais, pour l'enfant, il faut dire « oui », Soline.

Tout bas, la tête inclinée vers le sol, il termina :

— Il faut accepter, Soline ; ce sera comme si vous me pardonniez un peu le mal que je vous fais...

Soline sentit qu'elle ne devait pas refuser ce suprême apaisement à l'homme qui allait expier volontairement son crime. Elle retomba sur son siège en murmurant :

— J'accepte donc, James, et je... je vous remercie !

— Oh non ! protesta Knighton, non, ne remerciez pas !

Knighton serra les poings, refoulant l'émotion qui l'étreignait.

— Je pars demain, j'ai dit, continua-t-il. Pour un très long temps... Je ne vous écrirai pas, Soline, c'est mieux ainsi. Il faudra tâcher de m'oublier, de m'oublier complètement... Je laisserai une lettre sur ce bureau... Parce que je ne peux pas vous dire certaines choses... et pourtant, il faut que vous sachiez ! Vous la lirez quand le yacht sera effacé de l'horizon... Pas avant... Vous me donnez votre parole, Soline ?

La jeune femme inclina la tête sans un mot.

— « All right »... Maintenant, regardez comment on ouvre et ferme le coffre.

Avec des gestes précis, il fit manœuvrer la serrure à secret, après avoir serré la cassette, les titres, le calepin ; puis il posa la clé sur la table.

— Maintenant, Soline, prenez cette clé, et puis allez-vous reposer, petite fille. Demain, j'irai en mer, très tôt... Ce sera ma dernière promenade !... Ensuite, je prendrai l'auto pour aller au port pour embarquer. Adolphe ramènera la voiture. Bien entendu, elle est à vous, comme tout ce qui reste ici. Il n'y a pas de nécessité, je pense, que vous vous leviez demain pour l'adieu... Il faut prendre des forces, pauvre petite chose... Vous en avez on tel besoin !

La jeune femme comprit que James voulait surtout conserver tout son courage, et qu'il avait peur de faiblir s'il revoyait au dernier moment celle qu'il aimait plus que la lumière et la vie...

— Je ferai comme il vous plaira, James, balbutia la jeune femme.

L'Américain, poussé par une force irrésistible, fit quelques pas en avant, et ses mains se tendirent malgré lui vers Soline ; mais il vit sur le pâle visage se peindre une telle détresse et le corps mince se pelotonner dans le vaste fauteuil comme s'il voulait disparaître, et les doigts se crispent sur le cuir sombre, qu'il enfonça ses mains dans ses poches, et, pivotant sur ses talons, il dit seulement : Dieu vous garde, Soline ! Soline gagna sa

chambre ; elle serra dans son secrétaire la clé remise par James, passa dans son cabinet de toilette de nuit. Elle refaisait machinalement les gestes familiers, et se trouva dans son lit, rafraîchie par les ablutions coutumières, ses beaux cheveux soigneusement brossés, sans même s'en rendre compte.

Un désespoir sans bornes la submergeait. Ainsi, James avait tout pris : sa jeunesse, sa confiance, son avenir, sa vie enfin, et il allait partir, ne laissant derrière lui que des ruines... L'argent qu'il lui donnait, cette odieuse richesse, elle ne voulait pas en utiliser un centime pour elle-même ; elle vivrait uniquement de son travail. Et il ne lui restait plus rien, puisqu'elle avait tout perdu. Il lui semblait que Dieu même l'abandonnait... Et, depuis un mois, elle avait vingt-trois ans...

Et il faudrait mentir, sourire, être gaie, tromper son entourage sur ce mystérieux voyage jusqu'au jour où elle dirait... Au fait, que dirait-elle ?

Ah ! qu'elle était lasse, et comme elle aurait voulu mourir !

Puis son cœur creva... Mordant les draps pour étouffer ses sanglots, elle pleura, elle pleura longtemps... Et puis, enfin, pleurant encore, elle s'endormit...

Combien de temps dormit-elle ? Elle n'aurait pu le dire, n'était plus seule dans sa chambre l'éveilla lentement après l'avoir fait rêver, dans le demi-sommeil, d'une présence certaine, d'un regard obstinément fixé sur elle. Prudente, elle entr'ouvrit à peine les paupières. Une lueur blafarde flottait dans la pièce annonçant l'aube ; les meubles se dessinaient en masses confuses, et les tentures se soulevaient sous la poussée d'un vent aigre qui sifflait en entrant par la fenêtre ouverte. Au pied du lit, penché en avant, immobile et fantomatique dans son pyjama blanc, James regardait dormir Soline...

La jeune femme ne bougea pas, s'efforçant de continuer à respirer régulièrement, pour faire à James l'aumône de cette suprême contemplation, sans qu'il pût se douter qu'elle l'avait surprise ! Dans la clarté grandissante, il regardait toujours, emplissant ses yeux des traits chéris qu'il ne reverrait plus... Et Soline perçut un petit bruit régulier, un choc léger et sourd, martelant le silence... James pleurait, et ses larmes, une à une, tombaient sur le bois du lit.

A plusieurs reprises, James essaya de s'arracher à sa contemplation, de rompre le charme qui le clouait à ce chevet où reposait tout ce qu'il avait aimé sur terre... La petite fille, la femme adorée qui lui avait révélé la douceur inconnue du home, dans quelques instants, il l'aurait quittée pour

toujours. Et il redeviendrait l'errant qu'il avait été depuis sa naissance, l'errant sans foyer, sans famille, sans ami... Il était fini, le rêve trop beau, le rêve bâti sur un mensonge, le rêve à peine ébauché et qu'il n'avait pas le droit de vivre... Et il allait laisser, toute seule avec son désespoir, celle dont il avait voulu faire « la plus heureuse femme dans le monde »... Pour la première fois de sa vie, il échouait pitoyablement dans sa plus chère entreprise, et il comprenait enfin qu'aucune fortune de la terre ne peut acheter le bonheur.

XV

James se pencha davantage encore, et Soline vit le front hautain s'humilier jusqu'à toucher la couverture...

Il se redressa enfin et sortit de la chambre en étouffant un sanglot.

L'oreille tendue, épiant le moindre bruit, Soline entendit son mari entrer dans la salle de bains, en ressortir quelques minutes après, descendre en étouffant ses pas et ouvrir la petite porte qui donnait sur la terrasse : il allait faire sa dernière promenade en mer.

Mue par une force irrésistible, la jeune femme voulut le revoir une fois encore, sans qu'il s'en doutât, et, passant en hâte un peignoir, elle se dissimula derrière le store de tulle de la baie qui la cachait sans qu'elle fit un seul mouvement de James.

Le ciel était divinement pur et passait par tous les tons de mauve, de vert et de rose qui annoncent le lever du soleil ; mais le vent du Nord soufflait traîtreusement, soulevant de petites lames courtes ; Soline savait combien la mer était dure ces jours-là, et elle eût voulu avertir James, une fois encore, lui recommander d'être prudent, comme elle l'avait fait l'année précédente quand elle lui avait crié : « Nagez à gauche ! » Il ne pourrait l'entendre... Et puis, ne connaissait-il pas, aussi bien qu'elle, les rochers, les balises, les courants de la petite crique ?

Déjà Knighton tirait la périssoire sur les galets ; avec des mouvements lents et sûrs, il la mit à la mer, et de sa pagaie lentement balancée, il conduisit la frêle embarcation dans le chenal étroit, pour gagner la haute mer. Soline respira. James évitait les approches du Trou d'Enfer...

Et voilà que, portée par le vent aigre, la chanson favorite de James, lancée d'une voix qui ne tremblait pas, arriva aux oreilles de la jeune femme. Était-ce machinalement que James chantait ainsi ? Ou bien voulait-il discipliner ses nerfs en leur imposant les rites quotidiens ?... Soline ne put réfléchir longuement à ce problème : tout à coup, la périssoire, poussée par une force irrésistible, obliquait à gauche au lieu de gagner le large, tandis que le rameur, penché à gauche sur sa pagaie et labourant la mer houleuse, essayait de la redresser.

— Le courant ! murmura la jeune femme terrifiée...

Elle connaissait bien ce courant sournois, ce courant mortel qui naissait certains jours, inexplicable, et contre lequel nul ne pouvait lutter, ce courant qui conduisait tout droit au Trou d'Enfer les victimes qu'il avait choisies ! Pourtant, qui sait ? Peut-être pourrait-elle s'élancer avec sa périssière au secours de cet homme, de cet homme qui était son mari, et que la mort menaçait ?

Se précipitant dans l'escalier avec un cri strident qui éveilla les domestiques et les jeta sur les traces de leur maîtresse, elle courut affolée, elle courut vers la plage, vers la mer, vers celui qui luttait encore, qui luttait toujours en chantant. Sans doute, ne croyait-il pas à l'imminence du danger, car le vent apportait sa voix dure, et sa lugubre chanson :

Vous devez payer...

Vous devez payer...

Et la mer l'entraînait lentement vers le Trou d'Enfer.

— James ! James ! appelait désespérément la jeune femme dont les vagues léchaient les pieds nus.

Si vous avez besoin d'un tombeau

Vous devez payer...

James avait fini sa chanson...

Comme sa voix s'éteignait, le courant saisit la périssière marquée aux armes de la mort, l'entraîna comme un fétu vers la bouche d'ombre ouverte pour la happer. Soline vit encore James courbé en deux, essayant de redresser le canot dans un effort surhumain ; elle vit, le temps d'un éclair, une course folle au ras des vagues et, soudain, un tourbillon d'écume où s'engloutirent pêle-mêle les bois noirs et blancs de la barque et de la pagaie, le corps immense dont les bras se tendirent un instant vers le ciel, puis creusée en spirale, la mer forma un entonnoir sinistre... Et le calme revint...

Le Trou d'Enfer étendait sur sa nouvelle proie son linceul violet.

Pour la première fois, la lugubre complainte mentait : James n'avait pas payé le tombeau mystérieux qui ne devait jamais rendre son corps.

Avec un long gémissement, Soline s'évanouit dans les bras de Lola accourue au secours de sa maîtresse.

Quand la jeune femme ouvrit les yeux après trois jours de fièvre intense et de délire qui faisaient redouter une méningite, elle était dans sa chambre de jeune fille, à la villa Magnolia.

La nuit fraîche entrait par la fenêtre ouverte en bouffées parfumées d'algues et de sel marin, et venait mourir jusque sur son lit, caressant ses mains brûlantes, son corps brisé, son front où Lola renouvelait une poche de glace.

Soline reconnut la femme de chambre et appela d'une voix à peine perceptible : Lola !...

La jeune Corse étouffa un cri et, tombant à genoux, s'empara de la main de sa maitresse qu'elle couvrit de baisers.

— Madame... oh ! Madame... que je suis heureuse !

Dans la pénombre, les yeux immenses de la malade cherchaient à retrouver la dernière vision sur laquelle ils s'étaient fermés ; brusquement, le drame horrible se dressa devant eux, et avec lui, les jours d'agonie qui l'avaient précédé.

— Lola, murmura Soline avec la plainte épuisée d'un être qui n'a plus la force de souffrir, Lola, pourquoi ne suis-je pas morte aussi ?...

La jeune servante se méprit sur le sens de ces mots et protesta passionnément :

— Hélas ! Madame, c'est un affreux malheur ! Le pauvre Monsieur était si bon pour nous tous, et puis il adorait Madame ! Mais Madame est si jeune... Moi qui ai le même âge, et qui ne suis qu'une pauvre fille, je veux vivre, vivre longtemps, longtemps ! Voyez, Madame, le jour va se lever... il fera beau... Le soleil viendra sur votre lit... Et vous vivrez !

Une ardeur farouche vibrait dans l'accent de Lola, qui répétait sans se lasser :

— Vous vivrez, Madame, pour votre pauvre maman, pour le petit, pour nous tous qui vous aimons ! Et puis, plus tard, vous vivrez, pour vous, pour vous, Madame, parce que vous êtes jeune, et belle, et...

Elle n'acheva pas, sentant obscurément qu'elle blesserait sa maitresse en ajoutant : « et riche, follement riche ! »

Soline eut un triste sourire, et caressa la brune tête frisée inclinée sur sa main.

— Vous êtes une bonne petite fille, dit-elle, et je vous aime bien...

— Madame, reprit tout bas Lola, pendant que nous sommes seules, il faut que je vous dise... Quand on vous a ramenée ici, évanouie, pendant que la nurse et Carmen vous couchaient, j'ai fermé toutes les armoires, aux Mouettes, et j'ai pris les clés. Et puis, dans le bureau de Monsieur, j'ai

trouvé une lettre pour vous ; je l'ai prise aussi. Je vous donnerai tout cela quand vous voudrez, Madame.

— Vous avez bien fait Lola, dit Soline, que l'initiative de la jeune fille soulageait d'un grand poids ; vous avez bien fait, surtout pour la lettre... Vous me la remettrez quand je serai un peu plus forte.

Ainsi, James emportait avec lui son secret, et sa mort dispensait la jeune femme du mensonge qui n'aurait reculé que pour un temps la révélation de l'horrible vérité...

Comme l'aube naissait, elle s'endormit...

Ce fut pour tous une joie émouvante quand Lola annonça le retour à la vie de sa jeune maîtresse aux habitants dévorés d'anxiété de la villa Magnolia. M^{me} Mazeuil n'avait plus que la force de remercier Dieu par ses larmes ; mais M. de Journac et Maurice Boissière exultaient, et Lilou se sauva à la cuisine pour exécuter, loin des yeux scandalisés de sa nurse, une bamboula sauvage à laquelle Eblis et Nounou-Mouk s'associèrent sans hésiter.

De peur de fatiguer la malade, si faible encore, on ne faisait dans sa chambre que de courtes apparitions, et Soline accueillait chacun avec un sourire triste, vraiment poignant sur le visage exsangue qui retrouvait, dans l'excès même de la souffrance, une douloureuse puérilité.

Maurice Boissière, qui venait deux fois par jour aux nouvelles, fut enfin admis dans la chambre claire. La jeune femme eut un mouvement spontané vers lui, et, les mains tendues, éclata en sanglots.

Maurice baisa les doigts amaigris et dit doucement :

— Ma pauvre petite amie, combien je suis à la fois heureux de vous trouver convalescente, et triste de votre grande douleur ! Mais ne pleurez pas ainsi, supplia-t-il, effrayé de voir le corps frêle secoué de sanglots parmi les dentelles des oreillers ; vous vous épuisez, Soline, je vous en prie !

— Laissez-moi pleurer, balbutia Soline ; les larmes soulagent mon pauvre cœur... ah ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert !...

Maurice secoua tristement la tête.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, mon amie, répondit-il, il me suffit de vous voir...

— Ah ! Maurice, ma douleur est pire que tout ce que vous pouvez imaginer !

Et elle jeta sa peine dans le cœur de l'ami de toujours.

— Maurice... James... c'était Farwood ! et il avait... tué Morlay !

Le jeune avocat pâlit sous l'émotion qui l'étreignait, et, serrant plus fort les mains fiévreuses de la malade :

— Ma pauvre, pauvre petite amie... dit-il tendrement, c'est une affreuse épreuve qui dépasse les forces humaines !

Ils restèrent un moment silencieux ; quelques grosses larmes roulaient encore sur les joues livides de Soline, et Maurice réfléchissait profondément.

— Voyez-vous, Soline, dit-il enfin, Dieu vous a fait une grande grâce en rappelant à lui ce malheureux, en vous soustrayant à votre destinée misérable... Maintenant, vous ne devez plus penser à rien. Il faut vous laisser vivre, vous laisser chérir par nous tous. Et plus tard, eh bien ! plus tard, j'ai la conviction que vous aurez aussi votre part de bonheur !...

Maurice se leva, jeune, fort, confiant, avec une pensée subite qui mettait une lumière sur son bon visage.

— Oui, vous saurez, un jour, petite amie, combien la vie est précieuse, et belle, et riche en joies innombrables... Allons, je vous quitte... Je reviendrai demain... J'ai beaucoup de travail !

Mais ce soir-là, son seul travail fut d'adresser à son ami Charnay un minutieux récit des événements qui venaient de bouleverser l'existence de Soline...

* * *

Quinze jours avaient passé, et Soline se levait pour la première fois. Etendue sur une chaise longue près de la fenêtre ouverte, elle promenait un regard las sur ce paysage tant aimé qui bornerait désormais l'horizon de sa vie brisée. De tant de rêves il avait été le cadre ! Et maintenant, dans l'âme désabusée de la jeune femme qui se défendait de songer à l'avenir, il n'y avait place ni pour le rêve, – un rêve dont le visage aurait ressemblé à François – ni même pour l'espérance fragile sur laquelle on le bâtit.

Pourtant, elle n'avait pas encore parcouru son calvaire entier ; une étape restait à franchir : elle devait lire la lettre de James, cette lettre qui prenait au delà de la tombe le caractère d'un testament... Une dernière crainte la retenait. Si elle allait trouver dans ces pages un mot, une phrase confirmant la terreur qui l'avait saisie en voyant disparaître James dans le Trou d'Enfer ? Si Knighton avait préféré la mort à l'exil ?

Pourtant, elle se rappelait les mots de James devant ses craintes timidement formulées :

« Un chrétien ne préfère pas la mort à la souffrance ! »

D'ailleurs, ne fallait-il pas subir cette épreuve ?...

A Lola qui arrangeait ses coussins, elle tendit la coupe de champagne où elle venait de tremper un biscuit, et demanda :

— Que fait Madame ?

— Madame se repose dans sa chambre, je crois même qu'elle vient de s'endormir.

— Alors, Lola, donnez-moi la lettre...

Et, quand elle tint l'enveloppe aux traits lourds, elle reprit :

— Maintenant, laissez-moi... Je n'y suis pour personne, vous entendez, pas même pour mon oncle, ni pour M. Maurice. Et si Madame s'éveille, vous lui direz que je repose.

Une fois seule, la jeune femme hésita un moment avant de faire sauter le large cachet de cire aux initiales de James – ces initiales qui n'étaient pas les siennes... Elle se recueillit, les yeux clos, demandant à Dieu de lui accorder la force nécessaire, puis, enfin, elle se décida.

Dans l'enveloppe, il y avait plusieurs feuilles manuscrites. La première timbrée, et revêtue de toutes les formules légales, était un bref testament : « Je lègue toute ma fortune à ma femme, Soline Knighton, née Mazeuil. »

Un frisson d'angoisse parcourut la convalescente : n'était-ce pas là une preuve à l'appui de ses craintes ? James n'avait-il pas « voulu » mourir ? Allons, il fallait avoir du courage, du courage encore, et lire... La mort ne rendait-elle pas sacrés ces mots datés de la veille du drame ? Et James n'avait-il pas expié... payé !... son crime, pour que celle qu'il avait tant aimée lui fît cette suprême aumône ?

Elle lut, et sa crainte s'apaisa peu à peu...

« Ma petite fille, ma mieux-aimée, avait écrit James, je vais partir, et, quand vous lirez cette lettre, je serai déjà très loin de notre home, de vos chers yeux, de votre jeunesse, de votre douceur...

» Et quand je serai loin, quand vous aurez compris que je ne reviendrai jamais, que je m'efface de votre vie, alors, peut-être vous pourrez me pardonner un peu...

» Je voudrais tellement, Soline, qu'il n'y ait pas une trop grande haine en votre cœur, quand vous penserez à moi... Mais peut-être c'est trop demander, et je ne mérite pas, non je ne mérite pas cela...

» Pourtant, déjà, vous avez eu une telle pitié de moi ! Vous ne m'avez rien dit, rien reproché... Vous n'avez pas crié, pleuré, brisé de pauvres choses, comme les autres femmes... Seulement, j'ai compris que vous

saviez, et je ne cherche pas comment vous avez su... Le malheur était là, désormais, sur moi, et c'était juste, – sur vous, et c'était une terrible injustice...

» Vous avez su, pauvre chère petite chose, ce que jamais vous ne deviez savoir, et j'ai vu la grande douleur ravager votre corps et votre âme.

» Et puis, j'ai vu une chose encore, et j'ai compris que je devais disparaître ! Vous aviez peur de moi, Soline, et aussi vous aviez horreur de moi... Ah ! si vous aviez vu l'épouvante de vos chers yeux quand ils se posaient sur mes mains et le recul de tout votre être quand je faisais un pas vers vous, et que vous croyiez que peut-être j'allais baiser votre front, ou toucher votre main, votre pure main à vous...

» Je devais m'en aller, Soline, pour ôter de vos yeux l'horrible spectacle que j'étais devenu...

» Et je pars, Soline...

» Mais avant, laissez-moi vous dire...

» Je ne reviendrai jamais. Dans dix ans, pour la loi, je serai mort et vous serez libre, et peut-être ma mort sera une réelle chose, ma mieux aimée, parce que j'aurai une dure vie, dans un dur pays, parce que je ne suis plus jeune, surtout parce que la mort est dans mon cœur, puisque je m'en vais de vous...

» Dans quelques semaines, James-Oswild Knighton n'existera plus... Mais Farwood ne renaîtra pas non plus... Peut-être, vous allez dire, je suis un bandit ! Vous savez, Soline, dans ma vie d'autrefois, j'ai vécu de dures choses, et j'ai vu mourir, dans les déserts de glace ou dans les mers de flamme, des compagnons qui étaient, comme moi, sans home, sans famille, sans amis, sans amour... Nous avons presque le même âge... Et les Yankees, ils se ressemblent tous. Alors, j'ai gardé leurs papiers... On ne peut pas savoir !

» Le vrai Farwood, celui qui réellement j'étais, il a disparu après... après la chose...

» J.O. Knighton, eh bien ! il va disparaître aussi. Une allumette... un peu de cendre qu'on jette dans le vent... Et puis c'est fini... C'est une bien frêle chose, un homme, voyez-vous, dans le vaste monde !

» Dans quelques semaines, James sera un inconnu, une bête de somme, dans la chauffe d'un cargo... J'embaucherai quand mes mains seront bien abîmées, mon visage crasseux, mes cheveux trop longs. Quand le gentleman sera tout à fait mort, vous comprendrez, personne dans le monde

jamais ne pourra reconnaître J.O. Knighton, le plus riche homme de son temps.

» Et c'est une juste fin, Soline, parce que J.O. Knighton n'avait pas le droit d'exister, n'aurait jamais dû exister ; parce que, surtout, J.O. Knighton n'avait pas le droit de prendre votre vie, de ravager votre cœur, pauvre, douce, pure petite fille...

» Voyez-vous, Soline, perdre ses dollars, ce n'est rien. Perdre sa personnalité, c'est peu. Perdre son amour, c'est une grande douleur. Mais perdre jusqu'à l'espérance de laisser une douce mémoire dans l'âme du seul être qu'on ait jamais aimé, c'est la pire chose dans le monde... Et moi, je sais que je laisse seulement dans votre âme un horrible souvenir : avoir été la femme d'un assassin.

» Pardonnez-moi, Soline... Hélas ! c'est trop vous demander encore... Je vous ai fait trop mal...

» Dans dix ans, vous serez libre... Et vous serez une très jeune femme encore... Et le boy sera grand ! Alors, avec votre entière liberté, peut-être vous pourrez être heureuse, mon pauvre amour, et avoir une belle longue vie devant vous !

» Puisque la chose est ensevelie dans nos âmes – car le nègre ne parlera jamais, et le Français est un réel gentleman – je vous demande, Soline, de travailler très dur à l'oublier.

» Oubliez, ma mieux aimée, puisque moi je me souviens. Pas un jour, pas une heure, je n'ai vécu depuis... depuis... sans me souvenir ! On doit toujours payer, voyez-vous ? mais il y a des choses que tous les dollars de la terre ne payeront jamais, et celles-là, Soline, on les paye avec son sang, avec sa vie, avec son espérance !

» J'ai compris cette chose à Marseille, quand je suis entré dans le salon, un clair matin de soleil, quand j'ai vu sur la table le poignard, et que votre pauvre visage mourait dans la lumière !

» J'emporte le poignard, je ne veux pas que vous le touchiez jamais !

» Je vous laisse mon testament. Dans dix ans, ma fortune sera à vous. J'ai installé « The Rainbow » en société anonyme, comme vous dites en France. Vous êtes une grande actionnaire dans la Compagnie, et le boy aussi. Sur le calepin dans le coffre, vous savez ? vous aurez toutes les explications. Et puis, vous pourrez demander des conseils au directeur de la Compagnie à Alger ; c'est un réel gentleman.

» Les cottages et les parcs que j'ai achetés dans de nombreux pays sont à vous. Vous avez aussi la liste dans le calepin. Si cet argent est hideux devant vos yeux, Soline, alors, je ne vous le donne pas, je le confie à vos pures mains et vous ferez le mieux avec...

» Je pense que j'ai tout dit, mon très doux cœur... Pardonnez-moi si j'écris encore ces tendres mots, c'est la dernière de toutes les fois.

» J'ai tout dit, ma mieux aimée, sauf les excuses que peut-être je pourrais exposer pour le crime, vous savez, les communes choses, le soleil, la soif, la violence du compagnon, et la folie dans le désert... Je n'ai pas d'excuse d'avoir dévasté votre vie...

» J'ai tout dit, Soline, sauf ma douleur... Mais pour la dire, il faudrait créer des mots grands comme l'infini et profonds comme la mort.

» Ma souffrance est une légère chose ; mais c'est votre douleur que je porte en moi, et je voudrais tant mourir !...

» Adieu, mon enfant chéri, ma mieux aimée... Oublier l'homme qui fut un court moment enivré de bonheur parce qu'il croyait, le fou, avoir le droit de vous aimer... l'homme qui, demain, sera une fois encore un soutier, et qui cherchera, à travers les flammes de vos yeux sans mensonge,

» Adieu, Soline, mon adorée petite femme... Et que Dieu vous envoie l'oubli ! »

XVI

— Ma chère amie, dit Maurice en serrant la main de Soline, je désirerais vous entretenir quelques instants.

Soline se tourna vers une très jeune fille blonde qui tapait à la machine, près de la fenêtre du studio, sans relever son délicat visage.

— Mon enfant, pria la jeune femme, voulez-vous demander à Moukdar de servir le thé ? Et, puisqu'il fait si beau, allez donc jusqu'à la plage : Moukdar vous appellera pour goûter avec nous.

La petite secrétaire s'esquiva en sautillant comme un oiseau, et bientôt on entendit, sur la terrasse, sa voix claire lançant à toute volée la dernière chanson à la mode.

— Elle ne semble pas malheureuse, votre dactylo, sourit le jeune avocat.

— Pauvre petite, murmura Soline ; elle s'épanouit enfin, après une enfance si dure, sans mère, seule pour élever trois petits frères...

— Oui, opina Maurice, encore une de vos innombrables bonnes œuvres !

— Que voulez-vous donc que je fasse d'autre, répliqua la jeune femme, maintenant que je porte la croix de cette fortune écrasante ?

Maurice considéra tristement son amie.

Comme elle avait changé, Soline, depuis les heures tragiques vécues deux ans auparavant ! Où était la svelte et vigoureuse figure de proue qui disait à pleine voix sa joie de vivre, en glissant sur la mer, et qui, sirène involontaire, avait ensorcelé le rude aventurier ? Son corps gardait toujours sa grâce harmonieuse ; mais il ne donnait plus, dans sa fragilité, l'impression de force heureuse d'autrefois. Son visage amenuisé et sans couleur trahissait les nuits d'insomnie et l'insondable douleur qui dévorait son âme ; ses lèvres pâles avaient désappris le sourire, et ses yeux immenses, ses yeux brûlants, s'ouvraient sur de fiévreuses ténèbres.

Et Maurice, avec un serrement de cœur, retrouvait, près des tempes, ces fils argentés mêlés aux boucles sombres, ces cheveux blancs que Lola avait découverts en pleurant, quand elle voulut coiffer sa maîtresse, sortie enfin de sa longue inconscience, après la mort de James.

Soline portait toujours une stricte robe noire, souligné au cou d'un liséré blanc, et, autour d'elle, les choses s'étaient imprégnées du renoncement et de l'austérité qui émanaient de la jeune femme.

Et Soline avait vingt-cinq ans...

Par pitié pour la mémoire de James qui avait chèrement payé sa faute, elle n'avait pas voulu refuser la fortune fabuleuse qu'il lui léguait ; seulement, elle ne s'appropriait qu'une infime partie des revenus princiers qui allaient tous aux œuvres au service desquelles elle s'était donnée corps et âme.

Les millions de l'Américain créaient tour à tour un préventorium en Kabylie, un sanatorium à El-Biar, au-dessus d'Alger, une maternité et une crèche au cœur de la ville. Soline, enfermée dans son studio avec sa petite secrétaire, discutait les plans, vérifiait les devis, dictait sa correspondance ; ou bien au volant de l'auto – seul luxe qu'elle se permît, indispensable dans sa vie actuelle – elle courait d'un chantier à l'autre, visitait ses architectes, ses banquiers, ses fournisseurs.

Elle consacrait ses loisirs à M^{me} Mazeuil dont la santé fragile se maintenait par la volonté de vivre pour sa fille et au petit Phil, un grand garçon maintenant, la seule joie de la jeune femme.

Maurice savait tout cela, et, en admirant l'énergie et l'abnégation de son amie, il déplorait de voir cette vie brisée en son matin, et Soline expiant une faute dont elle était tellement innocente...

— Evidemment, répondit le jeune avocat à la question de Soline, dans de telles conditions, la fortune est un châtement immérité. Mais laissons cela, mon amie, et tâchons d'oublier ce qui vous fait tant de mal... D'ailleurs, je suis venu en solliciteur... en égoïste... et j'espère que vous ne repousserez pas ma requête.

Soline haussa les sourcils.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle.

Le jeune homme rougit un peu.

— Oh ! vous pouvez beaucoup pour mon bonheur !

— Il s'agit donc de Marie-Pierre ? murmura Soline.

— Justement ! s'écria Maurice, tout heureux d'être deviné. On ne peut rien vous cacher. Eh bien ! voici. Vous savez comment j'ai été accueilli à Versailles par la bonne M^{me} Charnay, comment j'ai réussi à plaire à Marie-Pierre (il y a de ces mystères inexplicables) comment François et sa grand'mère exigent que ma petite fiancée ait vingt ans pour se marier. On la

veut robuste, on redoute sa ressemblance avec sa mère, si fragile, si tôt partie... Encore douze mois d'attente ! Et je ne puis passer la mer tous les huit jours pour le Weed-end ! Mais cette, fois, Charnay a pitié de moi, et il vient de décider sa grand'mère à passer l'hiver à Alger, Marie-Pierre est folle de joie, et, quand je pense à cela, en pleine plaidoirie, j'ai envie de jongler avec ma toque et de sauter par-dessus les bancs du prétoire !

— Je comprends votre bonheur et m'en réjouis, dit doucement Soline, pendant que Maurice reprenait haleine ; mais je ne vois pas du tout ; en quoi je puis vous être utile.

Maurice se relança à toute allure dans ses explications.

— Au contraire, mon amie, et c'est là que vous me devenez indispensable, in-dis-pen-sa-ble ! Vous savez le succès croissant de notre Ville Blanche comme station d'hiver ; l'an dernier, les innombrables étrangers qui l'ont habitée ont reloué en partant les villas qu'ils occupaient pour cette année. J'ai été partout, j'ai visité toutes les agences, j'ai promis des commissions princières : il n'y a rien, rien, rien ! Impossible de découvrir : la villa au bord de la mer que François veut pour installer les siens...

Impassible, Soline écoutait toujours, et son visage ne reflétait qu'une attention indifférente. Le jeune avocat hésita légèrement, puis lança comme une bombe :

— Alors, je vous demande en grâce et vous supplie, Soline, de louer les Mouettes à M^{me} Charnay !

La jeune femme avait pâli, et dans l'abîme de ses yeux montait une brume qui en ternissait l'éclat fiévreux.

— Je ne louerai plus jamais « Les Mouettes » ! répondit Soline d'une voix tremblante.

Maurice saisit les mains de son amie.

— Ne me refusez pas cela, Soline ! Songez que vous me supprimez au moins six mois de bonheur, et je m'en faisais une telle fête !

Soline posa sur son ami un regard presque ; maternel.

— Six mois de bonheur ! murmura-t-elle, lointaine, vous avez raison, ce doit être si beau... je n'ai pas le droit...

Maurice porta à ses lèvres les doigts minces qu'il tenait toujours.

— Alors, c'est oui ? questionna-t-il ardemment.

Soline s'était ressaisie.

— Oh ! pas si vite que cela ! D'abord, M. Charnay avait-il votre intention de louer « les Mouettes » ?

— Mais pas du tout ! J'ai reçu sa lettre avant-hier et je me suis mis immédiatement en campagne. Vous pensez bien que je ne veux pas lui répondre sans lui donner une certitude.

— Et, questionna encore la jeune femme, M. Charnay doit-il passer l'hiver avec sa famille ?

« Tiens, pensa Maurice, ma petite amie redouterait-elle de revoir François ? Son cœur n'est donc pas mort... »

— Non, non, répondit-il tout haut, il doit faire un voyage d'études dans le Hoggar ; ses apparitions à Alger seront très courtes. Un célibataire vagabond, ce cher François ! ajouta Maurice avec intention.

On frappa à la porte. Nounou-Mouk apportait le thé, et la petite secrétaire le suivait avec les toasts.

Maurice jeta à la jeune femme un regard suppliant.

— Entendu ! dit seulement Soline.

Et elle servit le thé d'une main que l'émotion faisait trembler. Elle allait revoir François et François était libre encore...

Un moment après, Maurice lançait à toute vitesse son auto sur le boulevard Front-de-Mer et répétait stupidement, hypnotisé par ces mots qui le ravissaient :

« Nous serons quatre heureux ! Nous serons quatre heureux ! Nous serons quatre heureux ! »

* * *

Et dans la claire villa, Marie-Pierre mit bientôt le rayonnement de sa radieuse jeunesse, la féerie de son rire, de ses roulades et de ses trilles, de ses étonnements et de ses enthousiasmes. Tout la transportait dans le merveilleux pays qu'elle découvrait et la joie de voir constamment son fiancé entretenait l'enfant dans un rêve merveilleux, irréel dont elle avait peur de s'éveiller.

Des relations amicales s'établirent bientôt entre les deux villas. Les vieilles mamans s'entendaient à merveille. Pierrette et Philippe jouaient comme de jeunes fous, et Soline se demandait souvent, devant l'insouciance enfantine de la petite fiancée, si elle serait jamais prête à affronter la vie.

Bien entendu, Marie-Pierre reconnut en Soline, dès la première entrevue le Jacques d'Orignac auquel elle conservait un culte. Avec sa

pétulance habituelle, elle se tourna vers son frère qui l'accompagnait ainsi que M^{me} Charnay dans leur visite d'arrivée au Magnolia.

— François, s'écria-t-elle, tu avais donc bien mal cherché, pour ne pas reconnaître Madame, il y a deux ans ?

Le jeune homme rougit en répliqua d'une voix brève qui surprit l'enfant :

— Nous parlerons de cela plus tard, Pierrette...

Une ombre de sourire tendit les lèvres pâles de Soline.

— Nous en parlerons aussi toutes deux, dit-elle gentiment à Marie-Pierre.

Le lendemain, François partit pour le Hoggar et les semaines passèrent, toutes semblables pour Soline qui continuait à créer autour d'elle de la vie, de la joie, et qui voulait obstinément se contenter du spectacle du bonheur.

Pourtant, devant les fiancés extasiés, elle ne pouvait se défendre d'un amer retour sur ses propres fiançailles, sur sa jeunesse gâchée, et, lentement, se levait en elle un obscur désir de revanche sur le destin, sur la vie, sur l'amour ! Ce fut d'abord une sorte de malaise, de tristesse vague, plutôt qu'une pensée bien définie...

Puis, un jour qu'elle entendait Maurice et Pierrette bâtir leurs beaux projets, elle sentit les larmes la gagner et elle s'enfuit dans sa chambre pour y cacher son désespoir. Ce jour-là, elle comprit. La vie la reprenait, la ressaisissait, la vie implacable, la vie indifférente aux désastres et qui pousse ses fleurs sur les ruines.

« Je ne souffrais donc pas assez, murmurait la jeune femme au milieu de ses sanglots ; maintenant, la paix me fuit, la paix du sacrifice, la seule que je pouvais désirer ! »

Le désarroi de Soline la transforma lentement, à son insu, amenant de fugitives rougeurs à ses joues pâles, une ébauche de sourire sur ses lèvres, une buée chaude dans ses yeux immenses et, sur tout son être, une sorte d'alanguissement qui était un charme de plus.

Maurice, que le bonheur ne rendait pas égoïste, surveillait son amie et notait les moindres indices qui le remplissaient d'aise. Décidément, il avait eu une heureuse idée.

Un soir d'avril où le ciel verdissait derrière les rochers noirs, Marie-Pierre arriva en courant au Magnolia.

— Petite Madame, cria-t-elle en apercevant Soline, petite Madame, que je suis heureuse ! François revient ; François sera là à la fin de la

semaine !

Soline réprima un tressaillement et répliqua d'une voix unie :

— Ah ! tant mieux ! j'en suis contente pour vous, mignonne, et pour votre bonne grand-mère.

— Oui, continua l'enfant, nous allons pouvoir faire des parties de pêche et des excursions, et vous viendrez avec nous !

Les lèvres de la jeune femme tremblaient, et elle dut attendre un instant pour répondre :

— Je regrette, mais je vais être obligée de m'absenter... Je dois aller en Kabylie voir les travaux du préventorium, et, comme la santé de maman ne m'inquiète pas pour le moment, je vais en profiter. J'emmènerai Philippe ; le changement d'air lui fera du bien.

Le fin visage de Greuze s'attrista d'une peine sincère.

— Oh ! mais ce n'est pas possible, voyons ! Vous n'aviez jamais parlé de ce voyage. Quand l'avez-vous décidé ?

La jeune femme rougit faiblement.

— Ce matin, dit-elle, j'ai reçu une lettre de l'entrepreneur...

— Je vous ai vue à midi, insista Marie-Pierre ; il n'en a pas été question, pourtant !

— Oui, je n'étais pas sûre encore... mais un télégramme pressant m'appelle...

— Et combien de temps serez-vous absente ? demanda la jeune fille avec une moue d'enfant boudeur.

— Je... je ne sais pas... je ne serai fixée qu'à mon arrivée... j'écirai de là-haut.

Soline partit le lendemain, emmenant Philippe comme on emporte son trésor en fuyant.

Et ce départ était bien une fuite qui laissa toute la famille éberluée. M^{me} Mazeuil pleura en cachette ; M. de Journac, ennemi-né des entreprises extraordinaires, et voyant d'un mauvais œil les créations de sa nièce, maugréa :

— Cette petite était déjà originale, mais, à présent, elle a la folie de la philanthropie !

Maurice, mis au courant par sa fiancée, resta songeur. Même, il faillit sourire ; autrefois, James coupable fuyait devant François ; sa veuve et sa victime en faisaient autant ; les motifs seuls avaient changé... Et Maurice, avec son bon sens habituel, commençait à démêler ces motifs un à un.

Pendant ce temps, Soline, les yeux durs, brûlait la route à une allure qui ravissait Philippe, accoutumé à plus de prudence et de modération.

Pourquoi partait-elle quand rien ne l'appelait d'urgence là-haut ? Comment cette décision était-elle née subitement en elle aux premiers mots de Marie-Pierre ? Où donc était son sang-froid, son habituelle maîtrise ? Que se passait-il en elle depuis des jours ? Qui fuyait-elle ainsi sur la route poudrée d'or ?

Ce qu'elle fuyait, Soline, c'était sa jeunesse, et l'espérance renaissante, et le fantôme de son seul amour, et François qui allait venir, François qu'elle aimait toujours, François vers lequel se tendait son âme altérée de bonheur, et qui, sans doute, ne l'aimait plus, François à qui elle ne serait jamais, elle, « la veuve d'un assassin ! » Et ces quatre mots martelaient à elle comme un manteau d'infamie. James lui avait légué cette honte, avec l'odieuse fortune dont elle avait tant de mal à se défaire, et, puisque François savait, jamais elle ne pourrait être pour lui qu'une étrangère, une indifférente...

Dans son cerveau hanté d'atroces ressouvenirs, les idées s'entrechoquaient en sinistre sarabande, et la jeune femme, abandonnée de sa lucidité coutumière, finissait par s'identifier avec celui dont elle était la douloureuse victime, à se persuader qu'aux yeux de François elle partageait son opprobre...

« Je n'avais pas assez souffert... Mon Dieu ! ayez pitié ! », murmura-t-elle dans le ronflement du moteur, et Philippe, voyant ses lèvres remuer sans entendre les mots, se haussa sur le siège pour lui crier dans l'oreille :

— Qu'est-ce que tu dis, Tatïe ?

Rappelée à la réalité, la jeune femme répondit :

— Je dis que nous arriverons bientôt.

En effet, la haute chaîne du Djurdjura dressait à l'horizon ses sommets bleus, couverts encore de neige, et, Tizi-Ouzou, à ses pieds, devenait visible. Sur le ciel, si pur au départ d'Alger, un mauvais vent poussait de gros nuages noirs, et la jeune femme accélérât encore sa vitesse, redoutant un orage rapide et brutal en rase campagne.

Enfin, ils arrivèrent, et comme Soline garait sa voiture sous un hangar dans la cour de l'unique hôtel où ils allaient déjeuner, Philippe s'exclama :

— Oh ! Tatïe, regarde donc cette drôle d'auto !

Soline jeta un coup d'œil vers le point désigné par l'enfant et répondit :

— C'est une autochenille, mon chéri, qui roule sur n'importe quel terrain, sans route, sans piste, sans rien.

Au loin, il y eut un grondement de tonnerre, répercuté à l'infini par les montagnes, et de grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur les pavés de la cour. La jeune femme saisit l'enfant par la main et s'écria :

— Entrons vite !

Ils entrèrent dans l'hôtel par la première porte ouverte qu'ils virent et pénétrèrent dans la salle de restaurant. Soline retint un cri et se rejeta en arrière ; Philippe, au contraire, eut une exclamation joyeuse et courut vers le dîneur qui leur faisait face.

François Charnay, une grande lumière irradiant ses longs cheveux, se leva pour accueillir les nouveaux arrivants.

— Vous... vous ici ! balbutia Soline, incapable de dominer son trouble.

François vit ce trouble, et sa joie s'accrut.

— Mais, Madame, riposta-t-il en riant de son beau rire confiant, il est moins extraordinaire de me trouver en ce lieu, moi qui suis un errant, que de vous y voir arriver !

Soline, devant le bouleversement de ses projets, de ses résolutions renversés par les événements, avait le visage éperdu d'un pauvre être traqué, pris au piège. Allait-elle s'enfuir ? Mais l'orage se rapprochait, et une pluie diluvienne transformait la cour en torrent.

L'hôtelier accourut à la voyageuse à qui François ne laissa pas le temps de réfléchir.

— Je commençais à peine à déjeuner, dit-il ; voulez-vous me permettre, Madame, de vous tenir compagnie ? J'arrive du Hoggar, seul avec Zoulam, et je suis recru de solitude !

Sans attendre une réponse :

— Vite, deux couverts, dit-il à l'hôtelier.

— Voilà un petit bonhomme qui meurt de faim ! ajouta-t-il en désignant Philippe qui louchait sur les hors-d'œuvre.

Machinalement, Soline enlevait son manteau, son chapeau, allait se laver les mains, arranger ses cheveux. Elle agissait comme une automate, et murmurait dans son désarroi :

« Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? »

Quand ils furent installés tous trois autour de la petite table, la jeune femme répéta la question qui l'obsédait :

— Mais comment êtes-vous ici ?

— Oh ! c'est bien simple ! L'administrateur de la commune mixte de Fort-National est un de mes amis intimes. J'ai voulu le voir avant de rentrer à Alger, et aussi prendre un bain de fraîcheur en sortant de l'aridité effrayante dont j'arrive... J'ai ma chenille ; je partirai après l'orage.

— Nous aussi, s'écria Philippe avec un bond de joie, avant que Soline eût pu placer un mot ; nous aussi, nous allons au Fort, et même plus loin, monsieur Charnay, au... vous savez bien ! au... préventorium de Tatïe !

— C'est parfait ! s'exclama le jeune homme. Ma chenille suivra votre Hispano, et j'aurai la joie de veiller sur votre voyage. Mais, Madame, voulez-vous me parler de nos familles que vous avez quittées voici quelques heures à peine ?

Ce fut une diversion pour Soline qui s'étendit longuement sur de menus détails. Quand elle se tut, François demanda encore :

— Et les petits fiancés ?

— Car la jeune femme – est-ce volontairement ? – avait passé leur joie sous silence.

Le mince visage s'empourpra, les paupières battirent sur les prunelles angoissées, et les lèvres tremblantes murmurèrent :

— Ils sont heureux...

François vint au secours de Soline.

— Donc, ils n'ont pas d'histoire... Laissons-les à leur joie, et parlons de nous !

Il questionna alors Soline sur ses œuvres, sur ses projets, l'aidant à se ressaisir, prenant en pitié son désarroi et, surtout, voulant la mettre en confiance. Philippe, sa fringale calmée, étourdi par la course du matin, s'endormit sur sa chaise. Comme l'orage roulait toujours d'un bout à l'autre de l'horizon et que le ciel déversait des trombes d'eau, Soline demanda une chambre pour laisser l'enfant reposer. Elle allait le prendre dans ses bras, quand François saisit le petit, le monta en quelques enjambées au premier étage et le coucha avec des gestes doux ; puis il sonna la femme de chambre et lui donna l'ordre de garder Philippe jusqu'à son réveil. Il ajouta ensuite, s'adressant à Soline :

— Venez, Madame, nous allons attendre la fin de l'orage au fumoir.

Il conduisit sa compagne dans un rustique salon meublé de fauteuils d'osier, et installa la jeune femme, tandis que l'hôtelier servait le café.

Quand ils furent seuls, François se promena un moment, silencieux, de long en large ; comme il revenait vers Soline, leurs yeux se rencontrèrent, et

le même souvenir surgit entre eux : à Marseille, une fois, ils s'étaient trouvés seuls ainsi dans un salon d'hôtel, Soline perdue, si mince, dans un vaste fauteuil, et François, très grand, faisant les cent pas. Ici, le luxe était absent, et aussi le tragique motif qui, là-bas, avait jeté Soline vers François. La vision était si nette, si intense, qu'ils balbutièrent presque ensemble, malgré eux :

— Vous souvenez-vous ?

Alors François marcha droit vers Soline, lui saisit les mains, et, penché vers elle, parla enfin :

— Si je me rappelle !... Ah ! jamais un seul jour le souvenir de cette heure atroce ne m'a quitté ! Votre douleur était devant mes yeux, partout où j'allais, sous tous les ciels qui ont accueilli ma peine, et j'ai souffert avec vous, jour après jour, heure après heure... Si je me souviens !... Je n'ai rien oublié, rien... Ni le Cercle d'études... ni l'Orangerie... Vous souvenez-vous de mon aveu, de ma prière ?

La jeune femme se leva toute droite, mortellement pâle.

— Taisez-vous, s'écria-t-elle, taisez-vous, je ne veux pas... je n'ai pas le droit !

François serra plus fort les doigts glacés qui cherchaient à s'échapper et força Soline à se rasseoir.

— Vous n'avez pas le droit ? reprit-il passionnément, vous n'avez pas le droit *d'être* heureuse vous... vous ? Votre trouble à l'Orangerie m'avait déjà dit votre amour. Et maintenant, maintenant que vous êtes libre, pourquoi me repousseriez-vous, moi qui vous aime, Soline, plus que la vie, plus que moi-même ?

— Non, reprit la jeune femme frémissante ; en moi sont mortes la jeunesse, l'espérance... Ma vie est finie... je ne suis qu'une épave... et, d'une voix rauque, elle jeta : je suis la veuve d'un criminel !

François tomba à genoux près du fauteuil et entourra de ses bras vigoureux le buste frémissant de Soline.

— Mais c'est pour cela que je vous aime mille fois plus encore ! Je vous aime, Soline, pour vous, pour vous seule, qui incarnez mes rêves les plus beaux, les plus fous, et je vous aime pour votre longue souffrance, pour cette expiation que vous vous êtes imposée, vous, pauvre aimée si pure... Je vous aime pour vos hésitations, pour vos luttes, pour vos refus mêmes ! Plus que toute autre, vous avez le droit au bonheur, Soline, ma petite enfant meurtrie, victime de son sacrifice, de son abnégation... Et moi, je veux bâtir

votre bonheur avec le mien, je veux vous donner tout ce que la vie vous a refusé jusqu'ici ! Si je ne suis pas venu plus tôt, mon cher amour, c'est que ce n'était pas l'heure encore ; je le savais, je le sentais... Mais aujourd'hui, c'est la revanche, ma bien-aimée !

Vaincue, la jeune femme laissa tomber son front sur l'épaule de François et avoua tout bas :

— Et j'ai fui Alger pour ne pas vous revoir !

— Et vous êtes venue vous jeter dans mes bras, acheva gravement le jeune homme, en appuyant ses lèvres sur les paupières fragiles.

La pluie avait cessé depuis quelques instants et le soleil cherchait à se glisser entre les nuages. François, en se relevant, vit un radieux arc-en-ciel traverser le jardin de l'hôtel où s'ouvrait le petit salon ; il le désigna à la jeune femme.

— Voyez, dit-il tendrement, voyez se lever sur notre amour le signe de paix et d'espérance ! Et maintenant, ajouta-t-il en entraînant Soline dont le visage transfiguré répandait une chaude lumière et trouvant dans son amour les mots mêmes que la jeune femme attendait, et maintenant, allons embrasser notre fils !

FIN.